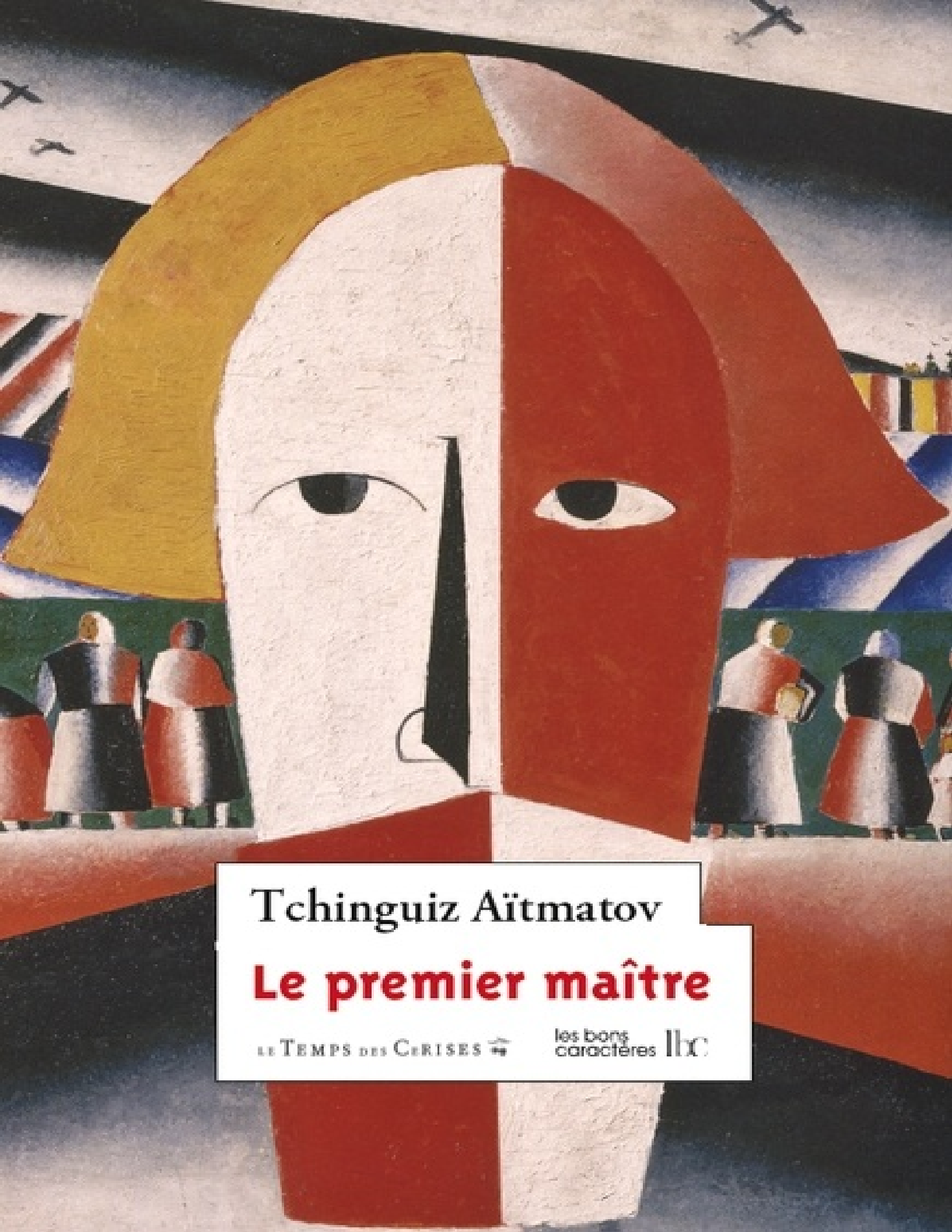


Tchinguiz Aïtmatov

Le premier maître

LE TEMPS DES CERISES

les bons caractères

Tchinguiz Aïtmatov

LE PREMIER MAÎTRE

Nouvelles traduites du kirghiz par l'auteur,

A. Dmitrieva et Nina Branche

Éditions Les Bons Caractères

Le Temps des Cerises, éditeurs

Éditions Les Bons Caractères · Collection Romans

André Billy et Moïse Twersky, Le fléau du savoir

Harry Bloom, Émeute au Transvaal

Humphrey Cobb, Les sentiers de la gloire

Ernst Glaeser, La Paix

Stefan Heym, Les Croisés

Väinö Linna, Ici, sous l'Étoile polaire ; Les gardes rouges de Tampere ; Réconciliation

Henry Poulaille, Les damnés de la Terre

Le Temps des Cerises, éditeurs · Collection Romans des libertés

Claude Alzon, Au goulag

Jorge Amado, Suor

Luiz Antonio de Assis Brasil, Bréviaire des terres du Brésil ; Musique perdue

Henri Barbusse, Nouvelles du Matin

Viktor Chklovski et Vsevolod Ivanov, Gaz moutarde

Francis Combes, La romance de Marc et Leïla

Robert Desnos, Les Jours de noces

Franz Fühmann, L'Auto des Juifs

Maxime Gorki, La Mère

Maxime Gorki, Un premier amour et autres histoires ; Paul le Malchanceux

Jack London, Le Talon de fer

Earl Lovelace, C’est juste un film

Jean Métellus, Toussaint Louverture, le Précurseur

Paul Nizan, Essais à la troisième personne

Nicolas Ostrovski, Enfantés par la tempête ; Et l’acier fut trempé

Anthony Phelps, Des fleurs pour les héros ; Mémoire en colin-maillard

René Philoctète, Entre les Saints des Saints

Ramiro Pinilla, Le Figuier ; Rien qu’un mort de plus

Jacques Roumain, Gouverneurs de la rosée ; La montagne ensorcelée

Anna Seghers, Trois femmes d’Haïti

Claude Tillier, Mon oncle Benjamin

Elsa Triolet, Personne ne m’aime ; Les fantômes armés

César Vallejo, Tungstène

Atahualpa Yupanqui, Horizons de pierre

***

© Tchinguiz Aïtmatov

1 ère édition en français : les Éditeurs Français Réunis, 1964

***

© Éditions Les Bons Caractères, 2017 --- 6 rue Florian · 93500 Pantin --- www.lesbonscaracteres.com

© Le Temps des Cerises, éditeurs, 2017 --- 77, boulevard Chanzy · 93100 Montreuil --- www.letempsdescerises.net

MON PETIT PEUPLIER

En guise de prologue

Mon métier de journaliste m'a souvent obligé à me rendre dans les *aïls* (1) kirghizes éloignés du Tian-Chan. Un jour de printemps, alors que je me trouvais à Naryn, un chef-lieu de région, je fus convoqué d'urgence à la rédaction. L'autobus venait juste de partir quand j'arrivai à la gare routière. Il y avait environ cinq heures d'attente avant le car suivant. Il ne me restait plus qu'à faire de l'auto-stop. Je me dirigeai vers la grande route qui passait à l'entrée de la ville.

À un tournant, près du poste d'essence, stationnait un camion.

Le chauffeur venait de faire le plein et revissait le bouchon du réservoir. J'en fus tout content. Sur la vitre de la cabine, il y avait l'insigne des transports internationaux « SUS ».

Union Soviétique. Cela signifiait que le camion venait de Chine et se dirigeait vers Rybatchié, le centre routier du Commerce extérieur, d'où l'on peut toujours se rendre à Frounzé.

– Vous partez maintenant ? Emmenez-moi, s'il vous plaît, jusqu'à Rybatchié, demandai-je au chauffeur.

Il tourna la tête, jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule, puis se redressa et me dit calmement :

– Non, *agaï* (2), je ne peux pas.

– Je vous en prie. Il s'agit d'une affaire urgente, on me convoque à Frounzé.

Le chauffeur, de nouveau, me jeta un coup d'œil maussade.

– Je comprends, mais ne m'en veuillez pas, *agaï*, je ne prends personne.

J'étais étonné. La cabine était vide, qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire de prendre quelqu'un ?

– Je suis journaliste. Je suis très pressé. Je paierai ce qu'il faut…

– Il ne s'agit pas d'argent, *agaï*, me coupa brusquement le chauffeur, et il envoya un coup de pied furieux dans sa roue, une autre fois je vous

emmènerai pour rien. Mais maintenant… Je ne peux pas. Il ne faut pas m'en vouloir. Il va en passer des camions, vous pourrez choisir celui que vous voudrez, mais, moi je ne peux pas…

J'en conclus qu'il devait sans doute prendre quelqu'un en route.

– Bon, et à l'arrière ?

– C'est pareil… Je m'excuse beaucoup, *agaï*.

Le chauffeur regarda sa montre et se hâta.

Extrêmement intrigué, je haussai les épaules et jetai un coup d'œil interrogateur vers la gardienne, une vieille femme russe, qui, pendant tout ce temps, nous observait en silence, derrière sa petite fenêtre. Elle hocha la tête, comme pour dire : « N'insistez pas, laissez-le tranquille. » Bizarre.

Le chauffeur se hissa dans sa cabine, planta une cigarette non allumée entre ses lèvres et mit le moteur en marche. Il était encore jeune, d'une trentaine d'années, un peu voûté et de haute taille.Par la suite je me souvins de ses grandes mains préhensiles, posées sur le volant, de ses yeux aux paupières abaissées et lasses. Avant de démarrer, il passa la paume de sa main sur son visage, et d'une façon étrange, avec un profond soupir, il regarda avec inquiétude droit devant lui, vers la route des montagnes.

Le camion partit.

La gardienne sortit de la maisonnette. Elle voulait de toute évidence me consoler.

– Il ne faut pas vous faire du souci, tout à l'heure, vous aussi, vous partirez.

Je me taisais.

– Il a eu bien du malheur, le pauvre gars… C'est toute une histoire… À une époque, il vivait ici, chez nous, à la station de transit…

Je n'eus pas le temps d'écouter jusqu'au bout le récit de la gardienne. Une Pobiéda arriva, et elle allait dans ma direction.

Nous rattrapâmes le camion assez loin, presque au col du Dolon. Il marchait très vite, à une vitesse interdite, semble-t-il, même aux chauffeurs du Tian-Chan, qui pourtant, en avaient vu d'autres. Sans ralentir aux tournants, dans un hurlement de klaxon, le camion filait sous les rochers qui le surplombaient, grimpait impétueusement les côtes et immédiatement, comme s'il avait été englouti, plongeait dans les dénivellations de la route, puis de nouveau, réapparaissait à l'avant, avec les pans de sa bâche qui se

déployaient et claquaient de chaque côté.

La Pobiéda, malgré tout, le rattrapait. Nous commençâmes à le doubler. Je me retournai : qui était donc ce désespéré, où fonçait-il ainsi à tombeau ouvert ? À cet instant une averse de pluie et de grêle éclata comme cela arrive souvent dans les cols. À travers des rafales obliques et cinglantes, je vis se profiler derrière la vitre un visage blême et anxieux, une cigarette écrasée entre les lèvres. Ses mains étalées glissaient avec vivacité sur le volant, le tournaient brutalement. Ni dans la cabine ni dans la caisse il n'y avait personne d'autre.

Peu après mon retour de Naryn, on m'envoya en Kirghizie du Sud, vers la région d'Och. Et, comme toujours, le temps nous est compté, à nous autres journalistes. J'arrivai en courant à la gare, juste pour le départ du train et bondis en vitesse dans un compartiment. Sur le moment, je ne remarquai pas le voyageur qui était assis là, le visage tourné vers la fenêtre. Il ne se retourna pas, même lorsque le train prit de la vitesse.

La radio diffusait de la musique, une mélodie connue. C'était un refrain kirghize que j'imaginais être le chant d'un cavalier solitaire, chevauchant à travers la steppe, à la tombée de la nuit. La route est longue, la steppe immense, on peut rêver et chanter doucement. Chanter ce que l'on a sur le cœur. Bien des pensées naissent dans l'esprit de celui qui reste seul avec lui-même, quand le silence n'est troublé que par le claquement des sabots. Les cordes résonnaient en sourdine, comme l'eau qui glisse sur les cailloux ronds et clairs d'un aryk **(3)** ; le chanteur disait que bientôt le soleil allait se coucher derrière les collines, qu'une fraîcheur bleue envahirait la terre ; alors, au bord de la route brune, répandant leur pollen, l'absinthe bleue et la stipe jaune vont s'agiter doucement. La steppe va prêter l'oreille au cavalier, méditer et chanter avec lui…

Peut-être vraiment un jour un cavalier chevauchait-il dans ces lieux ? … Et, comme aujourd'hui sans doute, le soleil s'éteignait à l'horizon lointain de la steppe, dans une lueur lente et jaune, tandis que la neige, sur les monts, se mettait à rosir et pâlissait aussitôt…

Derrière la vitre défilaient les jardins, les vignes, les champs de maïs aux buissons vert foncé. Une charrette attelée de deux chevaux, chargée de luzerne fraîchement coupée, roulait vers le passage à niveau. Elle s'arrêta près de la barrière. Un gamin hâlé, vêtu d'un maillot troué et déteint, d'un pantalon roulé au-dessus des genoux, se redressa et, regardant le train, se mit

à sourire en agitant sa main.

Avec une étonnante souplesse la mélodie s'unissait au rythme du train en marche. Ce n'était plus le claquement des sabots, mais le heurt des roues sur les joints des rails. Mon voisin était assis près de la petite table, le visage caché dans ses mains. Lui aussi semblait psalmodier le chant du cavalier solitaire. Était-il triste ou pensif ? Il y avait dans son attitude je ne sais quoi de mélancolique, comme un chagrin inapaisé. Il était tellement absorbé qu'il ne remarquait pas ma présence. J'essayais d'apercevoir son visage. Où avais-je rencontré cet homme ? Je reconnaissais ses mains hâlées, aux longs doigts fermes.

Alors je me souvins : c'était ce chauffeur qui avait refusé de me prendre dans son camion. Satisfait, je pris un livre. Fallait-il me rappeler à lui ? Il m'avait certainement oublié depuis longtemps.

Un chauffeur fait tant de rencontres fortuites sur les routes. Nous voyageâmes ainsi encore quelque temps, chacun occupé de son côté. Derrière la vitre la nuit venait. Mon compagnon eut envie de fumer. Il sortit ses cigarettes, soupira bruyamment avant de craquer l'allumette. Puis il leva la tête, me regarda avec étonnement et, immédiatement, rougit.

Il m'avait reconnu.

– Bonjour, *agaï,* dit-il en souriant d'un air confus.

Je lui tendis la main.

– Vous allez loin ?

– Oui… loin ! Il rejeta lentement la fumée et après un moment de silence, ajouta :

– Au Pamir.

– Au Pamir ? Du même côté que moi, alors. Je vais à Och… Vous partez en congé, ou bien on vous envoie pour le travail ?

– Oui, quelque chose comme ça… Vous fumez ?

Nous fumions tous les deux et gardions le silence. Nous n'avions rien à nous dire. Mon voisin se replongea dans ses pensées. Il était assis, la tête penchée, et se balançait au rythme du train. Il avait beaucoup changé, me semblait-il, depuis notre première rencontre. Il avait maigri, son visage s'était creusé, son front était barré de trois rides profondes. Ses sourcils qui se rejoignaient à la racine du nez, donnaient à son visage une ombre maussade.

Soudain, il sourit sans joie et demanda :

– Vous avez dû m'en vouloir, l'autre fois, n'est-ce pas ?

– Quand cela ? Je ne me souviens pas bien.

Je ne voulais pas que cet homme se sente gêné devant moi. Mais il me regardait avec un tel regret qu'il me fallut avouer.

– Ah ! Cette fois-là… C'est sans importance. Je n'y pensais même plus. Il arrive bien des choses en route. Et vous, vous vous en souvenez toujours ?

– Une autre fois, je l'aurais peut-être oubliée, mais ce jour-là…

– Que s'était-il passé ? Une panne peut-être ?

– Comment dirais-je, non pas une panne, c'était autre chose…, dit-il en cherchant ses mots, puis il se força à rire, à présent, je vous aurais emmené n'importe où, seulement voilà, maintenant, je suis moi-même un passager…

– Cela ne fait rien. Un cheval repasse mille fois dans ses propres traces, nous nous rencontrerons encore un jour…

– Bien sûr, et si nous nous rencontrons, alors c'est moi qui vous hisserai dans la cabine ! acquiesça-t-il en hochant la tête.

– Accord conclu ? plaisantai-je.

– Je le promets, *agaï*, répondit-il en devenant plus gai.

– Mais, dites-moi, pourquoi ne m'avez-vous pas pris ce jour-là ?

– Pourquoi ? répéta-t-il, et tout de suite il s'assombrit.

Il se tut et baissa les yeux ; il se pencha sur sa cigarette et tira quelques bouffées avec acharnement. Je compris qu'il n'aurait pas fallu poser cette question, et je me sentis gêné, ne sachant plus comment me rattraper. Il éteignit son mégot dans le cendrier et dit avec effort :

– Je ne pouvais pas… Je voulais faire faire une promenade à mon fils… Il m'attendait…

– Votre fils ? m'étonnai-je.

– Une pénible histoire… Vous comprenez… Je ne sais pas comment vous expliquer…

Il se mit à fumer de nouveau pour dominer son agitation, et soudain il se décida. Il me regarda droit dans les yeux, très sérieusement, et commença à parler. Ainsi me fut-il donné d'entendre le récit de ce routier.

Nous avions beaucoup de temps devant nous ; il y a presque deux jours de

train jusqu’à Och. Je ne lui posai aucune question ne voulant pas l’interrompre. Il est bon qu’un homme puisse se raconter en revivant tout à nouveau, en y réfléchissant, et parfois, en s’arrêtant au beau milieu d’une phrase. Mais il m’en coûtait de ne pas m’immiscer dans son récit, car le hasard et mon métier itinérant de journaliste m’avaient permis de connaître déjà quelques détails concernant cet homme et ceux que le destin avait placés sur sa route. J’aurais pu compléter son récit et l’expliquer, mais je décidai de ne le faire qu’après l’avoir entendu jusqu’au bout. Plus tard, j’y renonçai. Je considère que j’ai bien agi. Voici les récits faits par les héros de cette nouvelle.

***

Récit du routier

...Tout a commencé d'une manière inattendue. À cette époque, je revenais tout juste de l'armée. J'avais servi dans une unité motorisée. Avant la guerre, j'avais terminé mes études primaires et j'avais déjà travaillé comme chauffeur. J'avais été élevé dans un orphelinat. Mon ami Alibèk Djantourine avait été démobilisé un an avant moi et travaillait à la station de transports routiers de Rybatchié. C'est là que je vins le retrouver. Alibèk et moi rêvions depuis toujours de travailler au Tian-Chan ou au Pamir. L'accueil fut cordial, on m'installa dans la maison commune. On me donna un camion Zil, presque tout neuf, sans une égratignure ! … Je me mis à aimer ce camion, comme on aime un être humain. J'en prenais grand soin ; c'était une série vraiment impeccable. Le moteur était puissant. On ne pouvait pas toujours, bien sûr, prendre un chargement complet. Mais vous connaissez cette route du Tian-Chan : un des plus hauts parcours du monde ; une succession de défilés, de sommets, de cols, il n'y a que ça.

Dans les montagnes il y a de l'eau autant qu'on en veut et cependant, on en transporte toujours avec soi. Vous avez sans doute remarqué que, dans la caisse du camion, l'un des coins avant est coupé d'une traverse en bois, et, pendu là, se balance toujours un réservoir d'eau, car dans les lacets, le moteur chauffe beaucoup. Quant au chargement, on n'en prenait pas trop. Moi aussi, au début, je calculais sans cesse et me cassais la tête pour trouver un moyen d'en prendre davantage. Mais il semblait qu'il n'y eût rien à faire. La montagne, c'est la montagne. Mon travail me plaisait. J'aimais bien aussi le pays. La base routière se trouvait juste au bord du lac Issyk-koul. Quand des touristes étrangers venaient là, et demeuraient pendant des heures immobiles, comme hébétés, je me disais : « Regardez bien notre Issyk-koul ! Essayez donc de trouver quelque chose d'aussi beau… »

Un fait, au début, me chiffonna. Nous étions au printemps, la grande saison des travaux. Après la session de septembre du Comité central, les kolkhozes regroupaient leurs forces. Ils s'étaient mis sérieusement au travail, mais ils manquaient de matériel. Aussi une partie de nos camions fut-elle envoyée à la rescousse. C'était surtout les « bleus » qu'on expédiait sans cesse vers les kolkhozes ; bien entendu, j'en étais. À peine avais-je eu le temps de me faire la main sur une piste, qu'aussitôt on me déplaçait et… en avant vers les villages ! Je comprenais, bien sûr, que tout cela était sérieux, nécessaire

même, mais enfin, je suis chauffeur et je souffrais pour mon camion, comme si ce n'était pas lui, mais moi qui devais cahoter par les ornières et pétrir la boue des chemins de terre. Des chemins pareils, vous n'en verrez pas dans vos cauchemars…

Donc, un jour, je me rendais à un kolkhoze, je transportais de l'ardoise pour une nouvelle étable. L'*aïl* se trouvait aux pieds des montagnes, et la route traversait la steppe. Tout marchait assez bien, la piste était presque sèche, et jusqu'à l'*aïl* il ne restait que quelques tours de roue ; et voilà que je m'embourbai en traversant un aryk. Depuis le début du printemps, cette route avait été tellement ravinée et défoncée par les roues, que si un chameau s'y était noyé, il n'y aurait plus eu moyen de le retrouver. J'avançais, reculais, m'ingéniais de toutes les façons, rien à faire. La terre avait aspiré le camion et le tenait ferme comme dans un étau. Et pour comble de malheur, dans un mouvement de dépit, j'avais donné un brusque tour de volant, ce qui avait bloqué la direction. Je dus ramper sous le camion… J'étais couché là, dans la boue, en sueur, vouant cette route à tous les diables, lorsque soudain j'entendis quelqu'un qui s'approchait. D'en dessous, j'aperçus une paire de bottes en caoutchouc. Les bottes approchèrent, s'arrêtèrent juste en face de moi et restèrent plantées là. Une colère me prit ; qui donc pouvait s'amener ainsi, et qu'est-ce qu'il venait voir ; on n'était pas au cirque, non ?

– Passe ton chemin, ne reste pas planté là ! criai-je de dessous le camion.

Du coin de l'œil je remarquai un pan de robe, bien usé et tout crotté. Une vieille sans doute, qui attendait que je la ramène au village.

– Passe ton chemin, grand-mère, dis-je. J'en ai encore pour un moment à me faire rôtir ici ; tu perds ton temps…

Elle me répondit :

– Je ne suis pas une grand-mère.

Elle le dit avec une sorte de retenue, un petit rire, semblait-il.

– Qui donc es-tu ? m'étonnai-je.

– Une jeune fille.

Une jeune fille ? Je louchai vers les bottes et demandai pour plaisanter : Jolie ?

Les bottes piétinèrent, firent un pas de côté, s'apprêtant à partir. Alors je me dégageai vivement de dessous mon camion. Je regardai et m'aperçus que réellement c'était une jeune fille toute mince, les sourcils froncés et sévères ;

elle portait un foulard rouge et une grande veste, sans doute celle de son père, jetée sur les épaules. Elle me regardait en silence. J'en oubliai que j'étais assis par terre, tout maculé de boue et de glaise.

Je souris : Oui, ma foi, jolie. Elle était réellement jolie.

– Il vous faudrait seulement des petits souliers, plaisantai-je en me relevant.

La jeune fille me tourna brusquement le dos et, sans un regard, se mit à marcher vite sur la route.

Qu'avait-elle ? Était-elle fâchée ? Je me sentis un peu gêné. Je me ressaisis, voulus m'élancer pour la rattraper, mais revins, ramassai rapidement ma trousse et sautai dans la cabine. Par à-coups, en arrière, en avant, j'imprimais des secousses au camion. La rattraper, je ne pensais plus qu'à cela. Le moteur grondait, le camion tressautait et patinait de droite à gauche, mais impossible d'avancer d'un centimètre. Et elle, elle s'éloignait de plus en plus. Je hurlai, m'adressant à je ne sais qui :

– Lâche, lâche ça, tu entends ?

De toutes mes forces j'écrasai l'accélérateur ; le camion glissa, glissa, en gémissant et par un véritable miracle s'arracha de la fondrière : Que j'étais content ! J'accélérai, essuyai la boue de mon visage et plaquai mes cheveux. Arrivé à hauteur de la jeune fille, je freinai, et, Dieu sait où j'allai chercher ça, mais voulant faire de l'effet, j'ouvris la portière, et, presque couché sur le siège, je dis :

– Je vous en prie ! et je tendis la main, pour l'inviter à monter.

La jeune fille, sans ralentir, continuait tranquillement son chemin. Ça, alors ! toute ma fanfaronnade partit en fumée. Je la rattrapai de nouveau, mais cette fois je m'excusai :

– Allons, ne soyez pas fâchée. C'était comme ça, vous savez… Montez !

La jeune fille ne répondit rien.

Alors je la dépassai, et mis le camion en travers de la route.Je bondis hors de la cabine, fis le tour, puis j'ouvris la portière et demeurai là, sans bouger. Elle s'approcha, me regarda avec méfiance avec l'air de dire que j'étais vraiment collant. Je me taisais et attendais. Me prit-elle en pitié, ou pour une tout autre raison, toujours est-il qu'elle hocha la tête, et, sans rien dire, monta dans la cabine.

Nous partîmes.

Je ne savais comment entamer la conversation. Il m'était déjà arrivé de lier connaissance et de bavarder avec des jeunes filles, mais cette fois je me sentis intimidé. Je me demandais bien pourquoi. Je conduisais tout en lui jetant des coups d'œil. Des mèches duveteuses et noires frisaient sur son cou. Sa veste avait glissé de ses épaules et elle la retenait avec son coude ; elle se tenait à l'écart, loin de moi, de crainte de me toucher. Son regard était sévère, mais tout en elle révélait la douceur. Son visage était ouvert ; elle essayait de froncer le front et n'y parvenait pas. Enfin, elle aussi jeta un coup d'œil prudent dans ma direction. Nos yeux se rencontrèrent. Elle sourit. Alors je me décidai à parler.

– Pourquoi vous êtes-vous arrêtée là-bas près du camion ?

– Je voulais vous aider, répondit-elle.

Je me mis à rire :

– M'aider ? En fait, vous m'avez vraiment aidé. Sans vous, il m'aurait fallu rester là-bas jusqu'au soir… Vous prenez toujours cette route ?

– Oui, je travaille à la ferme.

– Quelle chance, dis-je tout réjoui, mais je me rattrapai, quelle belle route !

Et juste à cet instant, le camion fit une telle embardée dans une ornière que nos épaules se heurtèrent. Je fis « oh » et rougis, n'osant la regarder. Elle éclata de rire. Alors moi aussi, je me mis à rire.

– Dire que je ne voulais pas me rendre au kolkhoze, lui avouai-je, tout en riant. Si j'avais su que je trouverais sur ma route une aide pareille, je ne me serais pas disputé avec le dispatcher… Oh ! là ! là ! mon pauvre Ilias ! C'est mon nom, lui dis-je.

– Moi, je m'appelle Assel…

Nous approchions du village. La route devint meilleure. Le vent s'engouffrait par les vitres, arrachant le foulard d'Assel et ébouriffant ses cheveux. Nous gardions le silence. Nous nous sentions bien. Il arrive ainsi qu'on se sente léger et heureux, lorsque près de vous, à vous toucher du coude, est assis un être dont il y a encore une heure, on ne connaissait rien, et auquel, sans raison, on voudrait penser sans cesse… Je ne savais ce que ressentait Assel, mais ses yeux souriaient. Nous aurions voulu rouler ainsi encore longtemps, longtemps, et ne jamais se séparer… Mais le camion passait déjà à travers les rues du village. Soudain, Assel s'écria tout effrayée :

– Arrêtez ! Je dois descendre.

– Je freinai.

Vous habitez là ?

Elle semblait inquiète :

– Non, mais il vaut mieux que je descende ici.

– Et pourquoi ? Je vais vous mener jusqu'à votre maison. Et sans lui donner le temps de répondre, je repartis.

– Ici, ici, supplia la jeune fille. Merci.

– À votre service, murmurai-je, et j'ajoutai, moins par plaisanterie que par sincérité : Et si demain, je tombe de nouveau en panne, là-bas, vous m'aiderez ?

Elle n'eut pas le temps de répondre. La porte du jardin s'ouvrit et une femme âgée, qui semblait toute bouleversée, sortit en courant dans la rue.

– Assel, cria-t-elle, où étais-tu passée ? Que Dieu te punisse ! Cours vite te changer, les marieurs sont arrivés, ajouta-t-elle en chuchotant, la main devant sa bouche.

Assel se troubla ; sa veste glissa de ses épaules, elle l'attrapa et suivit docilement sa mère. Près du portillon, elle se retourna, jeta un coup d'œil vers moi, mais au même instant le portillon se referma. Ce ne fut qu'à ce moment que je remarquai des chevaux sellés tout en sueur, attachés à un piquet ; ils avaient l'air d'avoir fait une longue course. Je me haussai derrière mon volant pour regarder par-dessus la murette en pisé. Dans la cour, près du foyer, des femmes allaient et venaient. Il y avait un grand samovar en cuivre qui fumait. Sous un auvent deux hommes écorchaient un mouton. Vraiment on recevait ici les marieurs selon les meilleures traditions. Il ne me restait plus rien à faire ici. J'avais à m'occuper du déchargement.

À la fin de la journée, je revins à la base. Je lavai le camion, le mis au garage. Je travaillai longtemps, trouvant toujours quelque chose à faire. Je ne comprenais pas pourquoi j'avais pris tant à cœur l'épisode de ce jour-là. Durant tout le chemin du retour, je n'avais cessé de maugréer. « Qu'est-ce que cela te fait, imbécile ? Qu'est-ce qu'elle est pour toi, en fin de compte ? Une fiancée peut-être ? Ou une sœur ? Pense donc : tu l'as rencontrée par hasard sur la route, tu l'as amenée jusqu'à chez elle, et tu te tourmentes comme si tu lui avais fait une déclaration. Si ça se trouve, elle ne songe même pas à toi. Tu penses comme elle a besoin de toi. Elle a un fiancé

officiel, quant à toi, tu n’es rien. Un chauffeur de rencontre. Sur la route, il y en a des centaines, s’il fallait tous les connaître ! De quel droit voudrais-tu espérer quelque chose ? Ces gens ont les marieurs chez eux, puis ils vont célébrer la noce, et toi là-dedans, qu’es-tu ? Laisse tomber, va ! Occupe-toi de ton volant, et baste… ! »

Par malheur, j’avais beau faire, je n’arrivais pas à oublier Assel. J’avais fini mon travail. J’aurais dû rentrer avec les autres, notre maison était gaie et bruyante, nous avions même formé un petit cercle, mais moi, cela ne me disait rien. J’avais envie d’être seul.

Je m’allongeai sur l’aile du camion, la main sous la nuque. À côté,Djantaï farfouillait sous son camion. C’était aussi un chauffeur. Il sortit de son trou et ironisa :

– De quoi rêves-tu, mon djighite ?

– De gros sous ! dis-je avec colère.

Je ne l’aimais pas. Un pingre de la pire espèce, rusé et envieux. Il ne vivait pas avec les autres dans la maison commune, il avait loué un appartement chez une femme. On murmurait qu’il lui avait promis le mariage, il aurait ainsi sa maison à lui.

Je me détournai. Dans la cour, près de la station de lavage, les gars chahutaient. L’un d’eux s’était hissé sur le toit d’un camion et, avec la lance, il arrosait les chauffeurs qui attendaient leur tour. On entendait rire dans toute la station. Si le jet vous atteignait, vous rouliez à terre, tellement il était puissant. On essayait bien d’attraper le gars et de le faire descendre, mais il continuait à danser en arrosant les autres dans le dos, comme s’il tirait à la mitrailleuse, en faisant tomber les casquettes. Tous se sauvaient en courant. Tout à coup le jet monta tout droit et s’arrondit dans la lumière du soleil, comme un arc-en-ciel. Je remarquai qu’à l’endroit où le jet s’élançait vers le ciel, se tenait Kaditcha, notre dispatcher. Celle-là, elle ne se sauvait pas. Elle avait du maintien et de la dignité ; il n’était pas facile de l’aborder. Et, à ce moment-là aussi, elle se tenait sans crainte et parfaitement calme. Elle semblait dire : « Tu ne me toucheras pas ». Appuyée sur son petit pied botté, elle arrangeait ses cheveux, les épingles dans la bouche, et elle riait doucement. De fines gouttelettes argentées retombaient sur sa tête : les gars riaient, excitant l’arroseur :

– Envoie-lui la flotte sur la carrosserie !

– Une bonne giclée !

– Attention, Kaditcha !

Mais le jeune gars n’osait pas et se contentait de tourner le jet autour d’elle. Moi, à sa place, je l’aurais inondée des pieds à la tête, et elle ne m’aurait rien dit, se contentant de rire, c’est tout. J’avais déjà remarqué qu’elle se comportait d’une manière différente avec moi, elle était plus accommodante, un peu capricieuse. Elle aimait quand, par jeu, je lui caressais les cheveux. Ce qui me plaisait c’est qu’elle discutait toujours avec moi, se fâchait et puis cédait très vite, même lorsque j’avais tort. Parfois je l’emmenais au cinéma, puis la raccompagnais ; c’était sur mon chemin. J’entrais dans son bureau sans me gêner, alors que les autres n’étaient autorisés à lui parler qu’à travers le guichet.

À cet instant, elle ne m’intéressait pas. Ils n’avaient qu’à s’amuser. Kaditcha enfonça la dernière épingle.

– Allons, ça suffit de jouer, ordonna-t-elle.

– À vos ordres, camarade dispatcher.

Le petit gars à la lance se mit au garde-à-vous. Avec des rires, on le tira de là-haut.

Quant à elle, elle se dirigea vers notre garage. Elle s’arrêta près du camion de Djantaï, semblant chercher quelqu’un. Elle ne me vit pas tout de suite à cause du filet qui séparait le garage en boxes. Djantaï sortit de son trou et lui dit d’un air obséquieux :

– Bonjour, ma toute belle !

– Tiens, Djantaï…

Il regardait ses jambes avec avidité. Mécontente, elle haussa les épaules :

– Alors, qu’as-tu à me fixer ? et de la pointe de sa botte, elle le frappa légèrement au menton.

Un autre, sans doute, se serait fâché, mais celui-ci rayonna comme si elle l’avait embrassé, et replongea dans son trou.

Kaditcha m’aperçut :

– Alors, Ilias, c’est confortable ?

– Comme du duvet !

Elle appuya son visage contre le filet, me regarda fixement et dit doucement :

– Passe au bureau.

– Bon.

Kaditcha s’en alla. Je me levai et m’apprêtai à partir quand Djantaï apparut de nouveau à son trou.

– C’est une belle fille, et il me fit un clin d’œil.

– T’en occupe pas…

Je pensais qu’il se mettrait en colère et voudrait se battre. Je n’aimais pas les bagarres, mais lui, je lui aurais cogné dessus avec plaisir. J’avais un tel cafard que j’aurais fait n’importe quoi.

Mais Djantaï ne se fâcha même pas et se contenta de bougonner :

– Ça fait rien, qui vivra, verra…

Au dispatching, il n’y avait personne. Que se passait-il ? Où était-elle ? Je me retournai et me heurtai à Kaditcha. Elle se tenait le dos contre la porte, la tête rejetée. Ses yeux brillaient derrière ses cils. Son haleine chaude me brûla le visage. Je perdis la tête et m’inclinai vers elle. Aussitôt, je reculai. Aussi bizarre soit-il, il me sembla que je trompais Assel.

Je demandai, mécontent :

– Tu m’as appelé, c’est pourquoi ?

Kaditcha continuait à me regarder en silence. Perdant patience, je répétai :

– Eh bien ? …

– Tu n’es pas des plus polis, dit-elle avec de la rancœur dans la voix. Il y a une fille qui te plaît, peut-être ?

J’étais décontenancé. Que me reprochait-elle ? Comment avait-elle su ?

À ce moment le guichet s’ouvrit, et Djantaï passa la tête, un sourire ironique aux lèvres.

– S’il te plaît, camarade dispatcher, et il tendit sournoisement à Kaditcha un papier quelconque.

Elle le regarda méchamment. Pleine de dépit, elle me cria :

– Et ta feuille de route, quelqu’un d’autre viendra la prendre, sans doute ? Il te faut une invitation spéciale ?

M’écartant de la main, elle s’avança vivement vers la table.

– Tiens ! Elle me tendit la feuille.

Je la pris. Je devais me rendre dans le même kolkhoze. J’en eus froid au

cœur. Aller là-bas, pendant que Assel… Et puis, pourquoi était-ce toujours moi qu'on expédiait dans les kolkhozes ?

J'éclatai :

– Encore au kolkhoze ? Encore du fumier ou des briques à transporter ? Je n'irai pas ! Je jetai l'ordre sur la table. J'en ai marre de rouler dans la boue, c'est au tour des autres d'aller se trimbaler là-bas.

Kaditcha se fâcha :

– Ne crie pas. Tu en as pour une semaine. Et s'il le faut, on en rajoutera.

Je répondis calmement :

– Je n'irai pas.

Et, comme toujours, Kaditcha céda brusquement.

– Bon, j'en parlerai aux chefs.

Elle prit ma feuille sur la table. " Donc, je n'irai pas, pensai-je, et jamais plus je ne reverrai Assel. »

Je me sentis encore plus malheureux. Je compris très clairement que toute ma vie, je le regretterais. Advienne que pourra, j'irai….

– Bon, donne-moi ça ; et je lui arrachai la feuille.

– Tu transmettras le bonjour à ma grand-mère, crachouilla Djantaï, dans le guichet.

Je ne répondis rien. J'aurais bien aimé lui casser la gueule, à celui-là !

Je claquai la porte et me dirigeai vers la maison commune.

***

Le lendemain, je surveillais la route de tous mes yeux. Où était-elle ? Verrais-je sa silhouette élancée comme un peuplier ? Mon petit peuplier au foulard rouge ! Mon petit peuplier des steppes ! Qu'importaient les grosses bottes en caoutchouc et la veste paternelle. Quelle importance ! Je savais, moi, comme elle était belle.

Assel avait effleuré mon cœur et bouleversé mon âme. Je roulais et regardais de tous côtés, mais je ne la voyais nulle part. J'arrivai jusqu'au village, passai près de sa maison, en freinant un peu. Peut-être était-elle chez elle ? Mais comment l'appeler, que dire ? Sans doute n'était-ce pas mon

destin de la revoir. J'arrivai à destination et fis le déchargement, tandis qu'un espoir me tenaillait : peut-être la rencontrerais-je au retour. Mais je ne la trouvai pas. Alors j'allai vers la ferme. Elle se trouvait à l'écart, loin de l'aïl. Là, j'interrogeai une jeune fille. Non, me répondit-elle, Assel n'est pas venue travailler. Je pensai : « Elle l'a fait exprès, pour ne pas me rencontrer ». J'en fus tout bouleversé. Je revins tristement à la station.

Le lendemain, même trajet. Mais je roulais sans espoir de l'apercevoir. Et puis qu'étais-je pour elle ? Pourquoi troubler cette jeune fille, puisqu'elle était fiancée ? Et pourtant je n'arrivais pas à croire que tout se terminerait ainsi entre nous : dans ces *aïls*, encore de nos jours, on fiance et on marie parfois les jeunes filles sans leur consentement. Je l'avais lu plusieurs fois déjà dans les journaux. Mais à quoi bon m'agiter ? On ne met pas le levain dans le pain cuit. Une fois le mariage célébré, on ne peut revenir en arrière, la vie est brisée… Voilà le genre de pensées qui me trottaient dans la tête.

Le printemps était dans toute sa splendeur, les tulipes frémissaient au pied des montagnes. Ces fleurs, je les aimais depuis mon enfance. J'aurais voulu en cueillir une pleine brassée et les lui apporter. Où donc était-elle ? …

Et puis je n'en crus pas mes yeux : Assel était là. Elle était assise un peu à l'écart sur un tertre, juste à l'endroit où mon camion s'était enlisé. Elle semblait attendre quelqu'un. Je fonçai vers elle. Elle se redressa, tout effrayée. Dans son mouvement, elle avait arraché son foulard et elle le serrait dans ses mains. Cette fois, elle avait mis une jolie robe et de petites chaussures. Avoir fait un si long chemin avec des talons ! Je freinai en hâte. J'étouffais.

– Bonjour, Assel.

– Bonjour, dit-elle doucement.

Je voulus l'aider à monter dans la cabine, mais elle se détourna et se mit à marcher lentement le long de la route. J'ouvris la portière et me mis à rouler près d'elle. Nous avancions ainsi, elle en bas, moi, au volant. Nous nous taisions. Que dire ? Puis elle demanda :

– Hier, vous êtes venu jusqu'à la ferme ?

– Oui, pourquoi ?

– Pour rien. Il ne faut pas y aller.

– Je voulais vous voir.

Elle ne répondit rien.

Moi, ces maudites fiançailles me tournaient dans la tête. Je voulais savoir le pourquoi et le comment. Cependant je n'osais pas poser de question. J'avais peur. J'avais peur de sa réponse.

Assel me jeta un coup d'œil.

– Alors, c'est vrai ?

Elle fit un signe de tête affirmatif. Le volant me tremblait entre les mains.

– C'est pour quand la noce ?

– Bientôt, répondit-elle à voix basse.

Je faillis m'enfuir avec mon camion, n'importe où. Mais au lieu de passer les vitesses, je mis au point mort. Le moteur hurla et Assel fit un bond de côté. Je ne m'excusai même pas. Je n'avais pas la tête à ça.

– Donc, nous ne nous reverrons plus ? dis-je.

– Je ne sais pas. Il vaut mieux pas.

– Et moi, je… Comme vous voudrez, mais je vous chercherai partout.

Nous nous tûmes de nouveau. Peut-être pensions-nous la même chose, et pourtant entre nous se dressait un mur qui m'empêchait de m'approcher d'elle, et elle de venir s'asseoir près de moi.

– Assel, ne me fuyez pas. Je ne vous gênerai en rien. Je vous regarderai de loin et c'est tout. Promettez-moi.

– Je ne sais pas, peut-être…

– Montez, Assel.

– Non, partez. Le village est tout près maintenant.

Nous nous rencontrâmes encore plusieurs fois, par hasard, semblait-il. Cela se passait toujours de la même façon ; elle marchait sur le bord de la route, et moi je restais dans ma cabine. Quelle pitié ! Mais que faire ?

Je ne soufflais mot du fiancé. D'abord par discrétion, et d'autre part cela ne me disait rien. D'après ce qu'elle m'avait dit, je compris qu'elle le connaissait très peu. Il lui était vaguement parent, par sa mère, et vivait loin dans les montagnes dans une exploitation forestière. Les deux familles, depuis toujours, échangeaient – si j'ose dire – leurs filles, et entretenaient ainsi des liens de parenté de génération en génération. Pour les parents d'Assel, il ne pouvait être question de la marier autrement. Quant à moi, ce n'était même pas la peine d'en parler. Qui étais-je d'ailleurs ? Un étranger, un sans-famille, un petit chauffeur de rien du tout. Je n'aurais pas osé prétendre

à quelque chose.

Durant tous ces jours, Assel fut peu loquace et paraissait préoccupée. Mais je n'avais plus d'espoir. Son destin, désormais, était fixé ; nos rencontres étaient inutiles. Pourtant, comme des enfants, nous ne parlions de rien et nous nous rencontrions parce que nous ne pouvions faire autrement. Il nous semblait à tous deux qu'il nous était impossible de vivre l'un sans l'autre.

Cinq ou six jours passèrent ainsi. Un matin, je me trouvais à la station, me préparant à partir, quand on m'appela au bureau du dispatcher.

Kaditcha m'accueillit par une exclamation joyeuse :

– On t'envoie sur le parcours du Sin-Kiang.

Je restai pétrifié. J'avais vécu ces derniers jours sans même m'imaginer que l'on puisse m'envoyer ailleurs qu'au kolkhoze. Les trajets vers la Chine duraient plusieurs jours, et qui sait quand je pourrais trouver un moment pour aller voir Assel. Je ne pouvais pas disparaître comme ça, sans même l'avertir !

– On dirait que tu n'es pas content ? remarqua Kaditcha.

Je demandai avec inquiétude :

– Et le kolkhoze alors ? Le travail n'est pas terminé là-bas.

Tout étonnée, Kaditcha leva les épaules :

– Mais enfin, avant, tu ne voulais pas y aller !

J'éclatai !

– Avant, c'est avant…

Je m'affalai sur une chaise et restai là, ne sachant que faire.

Là-dessus Djantaï arriva en courant. J'appris que c'était lui qu'on envoyait à ma place. Je me redressai. Il allait sûrement refuser : les parcours sur les chemins vicinaux étaient bien moins payés. Mais il prit sa feuille de route et même ajouta :

– Tu peux m'envoyer où tu voudras, Kaditcha, au bout du monde, si cela te plaît. À l'aïl, en ce moment, on fait de bons petits pains, veux-tu que je t'en rapporte ?

Il me vit :

– Oh ! je m'excuse, je crois que je dérange.

– Va-t'en ! … dis-je d'une voix sifflante sans lever la tête.

Kaditcha me toucha l’épaule :

– Alors, qu’as-tu à rester assis ?

– Je dois aller au kolkhoze, Kaditcha, envoie-moi là-bas, priai-je.

– Tu n’es pas un peu malade ? Je ne peux pas, je n’ai pas reçu d’ordre, dit-elle en me regardant avec inquiétude. D’où te vient cette envie d’aller là-bas ?

Sans un mot, je sortis et me dirigeai vers le garage. Djantaï à bord de son camion me dépassa à toute allure, me fit un clin d’œil malin et faillit m’accrocher avec son aile.

Je traînai, essayant de gagner du temps, mais il n’y avait pas d’issue. J’allai au lieu du chargement. La file d’attente n’était pas longue.

Les copains m’invitèrent à venir fumer avec eux, mais je ne sortis même pas de ma cabine. Je n’avais qu’à fermer les yeux pour voir Assel qui m’attendait au bord de la route. Et voilà, elle allait attendre un jour ou deux, peut-être trois… Et qu’allait-elle penser de moi ?

Mon tour approchait. On commençait à charger le camion qui me précédait. Dans un instant, ce serait mon tour de passer sous la grue. Je pensai : « Pardonne-moi, Assel, pardon, mon petit peuplier des steppes. » Et soudain l’idée me vint que j’aurais eu le temps de lui dire un mot et de revenir. Ce n’était pas bien grave de ne partir que dans quelques heures. Je pourrais tout expliquer plus tard au chef de station, il comprendrait certainement, et s’il ne comprenait pas, eh bien ! il m’attraperait. Au pire, il ferait un rapport… « Tant pis, je n’en peux plus, je pars. »

Je tentai une manœuvre pour reculer, mais derrière moi, les camions stationnaient en file serrée. À ce moment, le premier camion s’éloigna, et ce fut mon tour.

– Hé ! Ilias, avance ! me cria le grutier.

La grue pointa sa flèche au-dessus de moi. C’était fichu ! Il était impossible d’aller là-bas avec un chargement destiné à l’exportation. Comment n’y avais-je pas pensé plus tôt ? Le préposé aux expéditions s’approcha de moi, tenant des papiers à la main. Je jetai un coup d’œil vers la vitre arrière : le container se balançait tout doucement et descendait vers la caisse. Il se rapprochait de plus en plus.

Alors je hurlai :

– Attention !

Je n’avais pas arrêté le moteur ; d’une brusque accélération, j’arrachai le camion de dessous le container. Derrière moi retentirent des cris, des coups de sifflet, des injures…

À toute allure je passai le long des dépôts, des piles de planches et des tas de charbon. J’avais l’impression d’adhérer au volant. Le sol se mit à vaciller, la route nous heurtait sans douceur, mon camion et moi. Mais nous avions l’habitude…

Je rattrapai bientôt Djantaï. Il regarda à l’extérieur et, m’ayant reconnu, ouvrit tout grands ses yeux. Il voyait bien que j’étais pressé, que par conséquent il devait serrer à droite, eh bien, non, il ne me cédait pas le passage. Je manœuvrai vers l’accotement, et essayai de le dépasser en roulant dans les labours. Djantaï accéléra aussi, ne me permettant pas de rejoindre la route. Et nous roulions ainsi, lui sur la route, moi, à travers champs. Penchés sur nos volants, pareils à des animaux, nous nous jetions des regards meurtriers, et les injures fusaient.

– Où vas-tu ? Pourquoi faire ? me cria-t-il.

Je lui brandis le poing. Cependant mon camion n’était pas chargé, je réussis à le dépasser et je le laissai loin derrière moi.

Je ne vis pas Assel. J’arrivai au village tout haletant, comme si j’avais fait le chemin à pied ; je repris péniblement mon souffle. Ni chez eux, ni dehors, il n’y avait personne. Un cheval tout sellé était attaché à l’anneau. Que faire ? Je décidai d’attendre. Je me disais qu’elle verrait le camion et qu’elle sortirait. Je me plongeai dans le moteur comme si je réparais quelque chose, tout en guettant le portillon. Je n’eus pas longtemps à attendre ; il s’ouvrit et je vis sortir la mère en compagnie d’un vieillard à la barbe noire, très corpulent, vêtu de deux surtouts ouatinés, l’un en tissu pelucheux, l’autre en, velours. Il tenait à la main un très beau stick. Il était rouge et avait l’air d’avoir très chaud ; il venait juste de prendre le thé. Ils s’approchèrent de l’anneau. La mère d’Assel maintint respectueusement l’étrier, et aida le vieillard à monter en selle.

– Nous sommes tout à fait satisfaits de vous, père, dit-elle. Et soyez sans crainte de votre côté, nous n’épargnerons rien pour notre fille. Dieu soit loué, nos mains ne sont pas vides.

– Hé, hé, *baïbitché* **(4)** , je n’ai aucune crainte, répondit-il en s’installant plus confortablement. Que Dieu donne la santé aux jeunes.Pour ce qui est des

biens, il ne s’agit pas d’étrangers, mais de nos propres enfants. Ce n’est pas notre premier lien de parenté… Allons, bonne santé, *baïbitché* ; donc, c’est entendu : vendredi.

– Oui, oui, vendredi. C’est un jour béni. Bon voyage. Mon bon souvenir à la belle-mère. "

Qu’ont-ils à parler de vendredi ? pensai-je. Quel jour sommes-nous ? Mercredi… Serait-il possible qu’ils l’emmènent vendredi ? Jusqu’à quand les vieux usages vont continuer à nous gâcher notre existence, à nous, les jeunes ? … "

Le vieillard partit à petit trot vers les montagnes. La mère d’Assel attendit qu’il se fût éloigné, puis elle se tourna vers moi, et me regarda sans aménité :

– Qu’as-tu à venir ici, jeune homme ? …, me dit-elle. Je te dis de partir, entends-tu ? Ce n’est pas une auberge ici ! Ne reste pas là !

Elle m’avait donc repéré.

Je grognai :

– Je suis en panne.

Et je me penchai jusqu’à la ceinture sous le capot : « Non, pensais-je, je ne bougerai pas tant que je ne l’aurai pas vue. »

La mère marmonna quelque chose et s’en alla.

Je sortis de dessous le capot et m’assis sur le marchepied pour fumer. Une petite fille arriva en courant. Elle se mit à sautiller sur un pied autour du camion. Elle ressemblait un peu à Assel ; peut-être était-ce sa petite sœur ?

– Assel est partie, dit-elle en continuant à sautiller.

Je l’arrêtai :

– Où cela ? Où est-elle partie ?

– Et qu’est-ce que j’en sais ! Lâche-moi !

Elle se libéra et me tira la langue en guise d’adieu.

Je fermai le capot et me mis au volant. Où aller ? Où la chercher ? Il était temps de revenir. Je roulai tout doucement et arrivai dans la steppe. Je m’arrêtai près de l’aryk. Je ne savais plus à quel saint me vouer. Je descendis de la cabine et me laissai glisser à terre. J’en étais malade. Je n’avais pas vu Assel et j’avais compromis ma situation… Je me plongeai dans mes pensées sans plus rien voir ni entendre. Combien de temps suis-je resté ainsi, je n’en sais rien, mais en levant la tête, je vis des petits souliers de femme qui se

tenaient de l’autre côté du camion. C’était elle ! Je l’avais tout de suite reconnue. J’étais tellement heureux que j’entendais battre mon cœur. J’étais à genoux et ne pouvais plus me relever. Nous nous retrouvions à nouveau au lieu même de notre première rencontre.

– Va, passe ton chemin, grand-mère, dis-je aux petits souliers.

– Je ne suis pas une grand-mère, répliqua Assel en continuant le jeu.

– Alors qui es-tu ?

– Une jeune fille.

– Une jeune fille ? Jolie ?

– Tu n’as qu’à regarder.

Nous éclatâmes de rire. Je me levai et bondis vers elle. Elle s’approcha et nous nous arrêtâmes l’un devant l’autre.

– La plus jolie !

Elle était comme un tout jeune peuplier sous le vent, toute fine avec sa robe à petites manches courtes ; elle portait deux livres sous le bras.

– Comment as-tu su que j’étais ici ?

– En revenant de la bibliothèque, j’ai aperçu la trace des roues.

– Non, c’est vrai ?

Pour moi, cela signifiait bien plus que « je t’aime ». Cela voulait dire qu’elle pensait à moi, que je lui étais cher, puisqu’elle cherchait les empreintes de mon camion.

– Alors j’ai couru ici, je ne sais pas pourquoi, mais j’ai pensé que tu m’attendais ! …

Je lui pris la main :

– Assieds-toi, Assel, on va faire un tour.

Elle accepta avec plaisir. Je ne la reconnaissais plus. Je ne me reconnaissais pas moi-même, non plus. Toutes mes angoisses, toutes mes incertitudes, tout était effacé. Il n’y avait plus que nous, notre bonheur, le ciel, et la route. J’ouvris la cabine, installai Assel près de moi et me mis au volant.

Et nous partîmes. Droit devant nous, en suivant la route. Sans savoir où ni pourquoi. Cela nous importait peu. Il nous suffisait d’être côte à côte, de croiser nos regards, de nous effleurer les mains. Elle rectifia mon calot

militaire, cela faisait deux ans que je le portais.

– C’est mieux ainsi, dit-elle en s’appuyant avec tendresse contre mon épaule.

Tel un oiseau, le camion volait à travers la steppe. La nature autour de nous s’anima et courut à notre rencontre : les montagnes, les champs, les arbres… Le vent nous fouettait le visage et nous nous élancions droit devant nous. Le soleil brillait dans le ciel et nous riions, l’air apportait une odeur d’absinthe et de tulipes qui nous grisait…

Un rapace, perché sur un tumulus, agita ses ailes et d’un vol lent, passa au ras de la route, comme s’il voulait se mesurer à nous.

Deux cavaliers, surpris, firent un brusque écart, et aussi brusquement, avec un hurlement sauvage, se lancèrent à notre poursuite :

– Eh ! Arrête ! Arrête ! criaient-ils en fouettant leurs chevaux qui couraient ventre à terre.

Qui étaient ces hommes, je n’en sais rien. Peut-être Assel les connaissait-elle ? Ils disparurent bientôt dans un tourbillon de poussière. Nous dépassâmes aussi une charrette qui se serra à droite ; ses occupants, un jeune homme et une jeune fille, se levèrent, se prirent par les épaules et nous firent un signe d’amitié.

– Merci, leur criai-je.

La steppe prit fin, et ce fut la route. L’asphalte bourdonna sous les roues.

Le lac n’était plus très loin. Je quittai la route et m’engageai à travers la lande, parmi les buissons, les hautes herbes, et je dirigeai le camion vers la rive. Je m’arrêtai sur un promontoire dominant le lac.

Des vagues bleu foncé, frangées de lumière, pareilles à une ronde sans fin, venaient danser sur le rivage doré. Le soleil glissait derrière les montagnes, et vers l’autre rive l’eau prenait des reflets roses. Au loin se profilaient les chaînes mauves des crêtes enneigées, couronnées de lourds nuages gris.

– Regarde, Assel, des cygnes sauvages !

Ils ne viennent sur l’Issyk-Koul qu’en automne ou en hiver. Au printemps il est très rare d’en voir. On dit alors qu’ils viennent du sud, en route pour le nord, et qu’ils portent bonheur…

Ils tournoyaient tous dans le soir, au-dessus du lac. Ils s’élevaient, puis se laissaient tomber, les ailes grandes ouvertes. Ils se posaient sur l’eau en un

bruyant éclaboussement et faisaient courir très loin des cercles d'écume bouillonnante, puis ils s'élevaient à nouveau. Enfin ils s'étirèrent en une longue file et s'éloignèrent, faisant battre leurs ailes en cadence, vers la pente sablonneuse de l'autre rive pour y passer la nuit.

Nous nous tenions dans la cabine et regardions en silence. Alors je prononçai très naturellement, comme si tout avait été dit :

– Vois-tu là-bas, ce sont les toits de notre base. Et ça, continuai-je, en faisant de la main le tour de la cabine, ça c'est notre maison.

Et j'éclatai de rire. Je n'avais vraiment nul endroit où l'amener.

Assel me regarda droit dans les yeux, se serra contre moi ; elle, riait et pleurait à la fois.

– Mon aimé. Je n'ai pas besoin de maison. Je ne voudrais qu'une chose, que mes parents, un jour, puissent me comprendre. Pour eux, c'est un affront qui va ternir le restant de leurs jours… Mais, est-ce ma faute….

La nuit tombait vite. Les nuages voilèrent le ciel et descendirent très bas au-dessus de l'eau. Le lac devint lisse et sombre. On eût dit qu'un soudeur travaillait dans les montagnes. Il y jaillissait des étincelles aveuglantes qui s'éteignaient aussitôt. L'orage arrivait. Les cygnes ne s'étaient pas détournés de leur route par hasard, ils avaient pressenti que le mauvais temps pouvait les surprendre au-dessus des montagnes.

Le tonnerre gronda. La pluie vint, bruyante, tourbillonnante. Le lac s'agita, bouillonna et courut s'écraser sur les rives. C'était le premier orage du printemps. Et c'était notre première nuit. Le long de la cabine et des vitres, l'eau coulait à flots. Des éclairs aveuglants tombaient dans le lac déchaîné. Nous nous tenions serrés l'un contre l'autre, et parlions à voix basse. Je sentis Assel trembler. Était-ce de peur ou de froid ? Je l'enveloppai dans ma veste, la serrai contre moi, et cela me donna l'impression d'être plus fort et plus grand. Jamais je n'aurais pensé qu'il y eût en moi tant de tendresse ; je ne savais pas jusqu'à ce jour quel bonheur c'était de protéger quelqu'un, d'en prendre soin. Je lui murmurai : « Je ne permettrai jamais, à personne, de te faire la moindre peine, mon petit peuplier… »

L'orage prit fin aussi brusquement qu'il avait commencé. Cependant le lac continuait à être agité de grands remous, et la pluie tombait toujours.

J'ouvris mon petit poste de radio, mon unique fortune à cette époque-là, et je captai une émission. Je m'en souviens encore ; c'était une retransmission

en direct d'un théâtre du ballet Tcholpone. Par-delà les montagnes, une musique douce et puissante, pareille à l'amour décrit par ce ballet, emplit notre cabine. La salle trépignait, applaudissait, scandait le nom des artistes ; peut-être lançait-on des fleurs aux pieds des ballerines. Mais sans doute personne parmi l'assistance n'éprouvait autant de joie profonde et d'émotion que nous deux, installés dans ce camion, au bord d'un lac déchaîné. C'était notre histoire que racontait le ballet, l'histoire de notre amour. Nous étions bouleversés en suivant le destin de la jeune Tcholpone qui partit chercher son bonheur. Ma Tcholpone à moi, ma petite étoile du matin, était avec moi. À minuit, elle s'endormit sur mon épaule, et longtemps encore je demeurai tout bouleversé. Je lui caressais doucement le visage et j'écoutais les soupirs lointains de l'Issyk-Koul.

Au matin, nous revînmes à la station. Je me fis sérieusement attraper. Mais quand on sut les raisons de ma conduite, vu l'importance de l'événement, on me trouva des excuses. Par la suite, on rit longtemps de ma fuite.

Je devais partir en Chine. Je pris Assel avec moi. Je comptais la laisser en route chez mon ami Alibèk Djantourine. Il vivait avec sa famille dans une station de transit près de Naryn. Ce n'était pas très loin de la frontière, et je passais toujours les voir. La femme d'Alibèk était une personne charmante que j'estimais beaucoup.

Nous partîmes. Nous nous arrêtâmes au premier magasin pour acheter quelques vêtements pour Assel. Car elle n'avait sur elle que sa robe. Entre autres choses, nous fîmes l'acquisition d'un grand châle aux couleurs vives. Et cet achat se révéla fort utile. En chemin nous rencontrâmes notre vieux contremaître, le chauffeur Ourmat-akè. De loin il nous fit signe d'arrêter. Je freinai. Chacun sortit de sa cabine, et nous nous saluâmes.

– *Assaloum-aleïkoum*, Ourmat-akè !

– Aleïkoum-assalam, Ilias. Que soit solide la bride du faucon qui s'est posé sur ta main, me complimenta-t-il suivant l'usage.Que Dieu vous donne bonheur et descendance.

– Merci. Comment avez-vous su, Ourmat-akè ? demandai-je étonné.

– Eh ! mon fils, une bonne nouvelle ne reste pas à terre, de bouche à oreille, elle vole tout le long du parcours…

J'étais encore plus surpris :

– Vraiment ?

Nous nous tenions au beau milieu de la route et Ourmat-akè ne faisait même pas mine d'approcher de mon camion et ne regardait pas Assel. Heureusement, celle-ci comprit de quoi il s'agissait : elle mit un foulard sur sa tête et se couvrit le visage avec le châle. Alors Ourmat-akè sourit d'un air approbateur :

– Voilà, maintenant tout est correct. Merci, ma fille, pour ton respect. Te voilà désormais la bru de tous les contremaîtres de la station. Tiens, prends, Ilias, en l'honneur de la première visite, et il me tendit de l'argent. Je ne pouvais refuser, de crainte de le blesser.

Nous nous quittâmes. Assel n'ôta plus son châle. À l'intérieur de la cabine, elle se comportait comme dans une authentique maison kirghize, et se voilait pudiquement le visage à la moindre rencontre. Mais dès que nous nous retrouvions seuls, nous ne pouvions nous empêcher de rire.

Dans son châle, Assel me paraissait encore plus belle.

– Ma petite fiancée, lève les yeux et donne un baiser, lui disais-je.

– Impossible, les contremaîtres nous verraient ! répondait-elle en riant et aussitôt elle m'embrassait sur la joue, comme en cachette.

Les chauffeurs de toutes les stations nous arrêtaient au passage, nous félicitaient, formulaient des souhaits de bonheur ; beaucoup s'étaient arrangés pour offrir non seulement des fleurs qu'ils avaient cueillies sur la route, mais aussi des cadeaux. Je ne sais plus qui avait eu cette idée, sans doute les copains russes – dans leurs villages on décore les voitures le jour des noces – mais notre camion s'orna de faveurs rouges, bleues et vertes, de rubans de soie et de bouquets. Une vraie voiture de fête, et qui devait se voir à des dizaines de kilomètres. Nous étions en plein bonheur, et j'étais très fier de tous mes camarades. On dit que l'on reconnaît ses amis dans le malheur ; dans le bonheur aussi, à mon avis.

Nous rencontrâmes également mon meilleur ami, Alibèk Djantourine. Il était mon aîné de deux ans. Très corpulent, avec une grosse tête, c'était un homme réfléchi, sérieux, et un chauffeur parfait. On l'appréciait beaucoup à notre station, et on l'avait élu au syndicat. Je me demandais ce qu'il allait dire.

Alibèk regarda notre camion sans un mot, hocha la tête, s'approcha d'Assel et la salua en lui serrant la main tout en la félicitant.

– Voyons un peu ta feuille de route, exigea-t-il.

Très étonné, je lui tendis le document. Alibèk sortit son stylo et, d'une grande écriture, traça en travers de la feuille : « Convoi de noces n° 167. » Cent soixante-sept, c'était mon numéro de mission.

– Que fais-tu ? lui dis-je avec inquiétude. C'est un document officiel.

– On le gardera dans les archives historiques, répondit-il en riant. Est-ce que tu t'imagines qu'il n'y a pas aussi des hommes dans les bureaux. Et maintenant donne-moi ta main.

Il l'étreignit et m'embrassa. Nous nous mîmes à rire. Au moment de nous séparer, il me demanda :

– Où allez-vous vivre ?

J'écartai les bras et lui montrai le camion :

– Voici notre maison.

– Dans la cabine ? Et les enfants aussi, vous allez les élever là-dedans ? … Écoute, prends notre appartement, à la station de transit, j'en parlerai aux chefs, quant à nous, nous irons dans notre maison.

– Mais elle est inachevée !

Alibèk faisait construire à Rybatchié, non loin de la station. À mes moments de liberté j'allais lui donner un coup de main.

– Ça n'a pas d'importance. Il reste très peu à faire. Ne compte pas sur quelque chose de plus grand, tu sais comme c'est dur actuellement avec les logements.

– Merci beaucoup. Nous ne demandons pas plus grand. Tu sais, je voulais vous confier Assel pour quelque temps seulement, et toi, tu nous donnes ton appartement…

– En tout cas, arrête-toi chez moi. Au retour, attends-moi. Nous déciderons de tout alors avec nos épouses ; et il fit un clin d'œil à Assel.

– Oui, à présent, nos épouses.

– Bon voyage de noces ! nous cria Alibèk.

Eh, ma foi, c'était bel et bien notre voyage de noces ! Et quel voyage !

Nous étions heureux que tout s'arrangeât si bien ; une seule rencontre gâcha un peu ma belle humeur.

À un tournant, je vis surgir le camion de Djantaï. Il n'était pas seul ; près de lui se trouvait Kaditcha. Djantaï me fit un signe, et je freinai brusquement.

Les deux camions s’arrêtèrent presque côté à côté. Djantaï passa la tête par la portière.

– Te voilà paré comme pour aller à la noce !

– C’est bien de ça qu’il s’agit.

– Pas possible ? répondit-il, incrédule, et il jeta un coup d’œil vers Kaditcha.

– Et nous qui te cherchions, ajouta-t-il, sans plus réfléchir.

Kaditcha était restée figée sur son siège, pâle et éperdue.

– Bonjour, Kaditcha, dis-je aimablement. Muette, elle me fit un signe de tête.

– Alors, comme ça, c’est ta fiancée qui est près de toi, dit Djantaï, qui venait enfin de réaliser.

– Non, ma femme, répliquai-je et je pris Assel par les épaules.

– Ça, alors ! Djantaï écarquilla davantage les yeux, ne sachant pas s’il fallait se réjouir ou non. Eh bien, mes félicitations, très sincères…

– Merci.

Puis il ricana :

– Débrouillard, va. Tu l’as eue sans payer le rachat à sa famille ?

– Crétin ! Fiche le camp !

Il y a de ces gens, sur terre ! Je voulus lui crier encore quelques mots bien choisis et passai la tête à ma portière. Djantaï, debout près de son camion, se frottait la joue et criait quelque chose, en brandissant son poing en direction de Kaditcha. Celle-ci s’éloignait en courant à travers champs. À un moment, emportée par son élan, elle tomba et cacha sa tête dans ses bras. Je ne sais ce qui s’était passé entre eux, mais j’eus pitié d’elle, et je me sentais un peu coupable envers elle. Je ne dis rien à Assel.

Huit jours plus tard, nous nous installions dans notre logis. C’était une toute petite maisonnette, avec une minuscule entrée et deux petites pièces. Il y avait à la station plusieurs maisons du même type. Des routiers y habitaient avec leur famille, ainsi que des ouvriers du poste d’essence.

L’endroit était bien situé : près de la route, non loin de Naryn, qui était quand même un centre régional. Il y avait là un cinéma, des magasins, ainsi qu’un hôpital. Ce qui nous plaisait aussi c’est que la station se situait au milieu de mon parcours. La plupart du temps, nos expéditions partaient de

Rybatchié vers le Sin-Kiang, et retour. Je pouvais faire halte à la maison, y passer la nuit. Nous nous voyions presque tous les jours. S'il m'arrivait de m'attarder, je m'arrangeais pour rentrer quand même à la maison, fût-ce à minuit. Assel m'attendait toujours, inquiète, et ne voulait pas se coucher avant mon retour. Notre ménage se montait peu à peu ; la vie s'organisait. Nous avions décidé qu'Assel prendrait un travail, d'ailleurs elle-même avait insisté. Née au village, elle avait toujours travaillé. Mais alors, pour notre grand bonheur, il s'avéra qu'elle allait bientôt être mère.

Le jour où Assel accoucha, je rentrais de Chine. Je me hâtais, plein d'angoisse. Assel était à la maternité de Naryn. Je m'y précipitai… Un fils ! On ne me laissa bien sûr pas aller la voir. Je remontai dans mon camion et filai vers les montagnes. On était en hiver. Autour de moi, il n'y avait que de la neige et des rochers, j'en avais mal aux yeux de voir défiler sans cesse du noir et du blanc. J'arrivai en trombe sur la crête du Dolon. De cette hauteur, je voyais les nuages qui rampaient sur la terre, et les montagnes paraissaient minuscules. Je sautai de mon camion, pris une forte aspiration, et criai à tous les échos :

– Ohé ! les montagnes, j'ai un fils !

Il me sembla que les montagnes frémirent. Elles répétèrent mon cri, qui roula longtemps de vallée en vallée.

Notre petit, nous l'appelâmes Samat. C'était moi qui avais choisi ce nom-là. Toutes nos conversations tournaient autour de lui : Samat, notre Samat, Samat a souri, Samat a percé une dent… bref, comme il se doit chez de jeunes parents.

Nous nous entendions bien, nous étions amoureux, et puis, un jour vinrent de dures épreuves…

***

C'est difficile à présent de savoir au juste comment le malheur est arrivé. Tout est tellement confus, embrouillé. Il est vrai que maintenant j'ai compris bien des choses, mais pour ce que cela me sert ! …

Je rencontrai cet homme par hasard, sur la route, et nous nous quittâmes, sans soupçonner que ce n'était pas notre dernière rencontre.

C'était la fin de l'automne, et j'étais en déplacement. Le temps était

maussade. Il tombait quelque chose de fin et d'humide qui n'était ni de la neige ni de la pluie. Un brouillard visqueux s'accrochait aux flancs des montagnes. On ne voyait rien à travers les vitres et je devais rouler avec mon antibuée branché en permanence. J'étais déjà en pleine montagne et m'approchais du col du Dolon. Oh ! Ce gigantesque Dolon du Tian-Chan, que de souvenirs sont liés à lui ! C'est le passage le plus difficile de tout le parcours. La route monte en lacets continus le long des précipices. On grimpe toujours vers le ciel, en déchiquetant les nuages sous ses roues. Par moments on est écrasé contre le siège à ne pas pouvoir bouger, puis brusquement, on est projeté en avant, droit vers l'abîme et on s'arrache les mains pour s'éloigner du volant. Le temps, là-bas, est comme un chameau vicieux. Que lui importe qu'on soit en été ou en hiver ; il vous envoie brutalement une volée de grêle ou de pluie, ou bien il vous tourne une de ces tempêtes de neige à ne rien y voir à un mètre devant soi. Voilà comment il est, ce Dolon. Mais nous, nous y étions habitués ; il nous arrivait même de faire la traversée de nuit. Maintenant je me souviens de toutes les difficultés, mais en ce temps-là, quand il fallait travailler tous les jours, je n'avais guère le temps d'y penser.

À une des passes, non loin du Dolon, je rattrapai un camion. Je me souviens encore de son immatriculation : GAS 51. Plus exactement, lorsque j'arrivai, il était arrêté. Deux hommes s'affairaient près du moteur. L'un d'eux avança sans hâte jusqu'au milieu de la route, et leva la main. Je freinai. L'homme était vêtu d'un imperméable, le capuchon relevé et tout trempé ; il s'approcha de moi. Il paraissait avoir la quarantaine ; il portait des moustaches noires, taillées en brosse, à la façon des militaires ; son visage semblait un peu sévère, mais son regard était doux.

– Amène-moi jusqu'à la station du Dolon, me dit-il, il faut que j'aille chercher un tracteur, le moteur est en panne.

– Montez, je vous emmène. À moins que nous ne puissions faire quelque chose ? et je descendis pour voir.

– Il n'y a rien à faire, ça ne tourne pas, c'est tout, répondit le chauffeur d'un air accablé, et il referma le capot. Le malheureux était verdâtre, frigorifié et tout recroquevillé. Il n'était pas de la région, sans doute venait-il de la capitale, il regardait autour de lui d'un air peu rassuré. Ils apportaient de Frounzé un chargement jusqu'au relais routier. Je me demandais ce qu'il fallait faire. Puis j'eus une idée extravagante. Mais auparavant, je jetai un

coup d’œil vers le col. Le ciel était tout brouillé, sombre ; les nuages couraient très bas. Cependant ma décision fut prise. Mon idée n’était pas des meilleures, mais c’était pour moi comme si je me lançais dans un combat hasardeux.

– Tes freins sont en bon état ? demandai-je au chauffeur.

– Non mais, tu t’imagines que je marche sans freins ? On te dit, le moteur ne veut pas tourner.

– As-tu un câble ?

– Bien sûr !

– Amène-le et accroche-toi.

Tous deux me regardèrent d’un air incrédule, sans bouger.

– Tu n’es pas tombé sur la tête ? murmura le chauffeur.

Moi, j’ai un caractère comme ça, je ne sais pas si c’est bien ou mal, mais quand j’ai une idée dans la tête, je pourrais y rester, mais j’arrive à ce que je veux.

– Écoute, l’ami, accroche-toi. Parole, j’arriverai à te remorquer, insistai-je.

Il ne voulait rien savoir.

– Fiche-moi la paix. Tu sais bien qu’on ne roule jamais ici avec une remorque. Je ne veux même pas y penser.

J’étais ulcéré, comme s’il venait de me refuser quelque chose de très important.

– Bougre d’âne, froussard ! lui dis-je.

J’appelai le chef-cantonnier – en fait, je ne sus que plus tard, qu’il était chef-cantonnier – celui-ci me regarda et ordonna :

– Va chercher le câble.

L’autre en fut sidéré.

– Vous en prenez l’entière responsabilité, Baïtémir-aké.

– Nous sommes tous responsables, répondit-il brièvement.

Cela me plut beaucoup. Il inspirait le respect. Nous nous mîmes en route, les deux camions reliés l’un à l’autre par le câble. Au début, tout marcha normalement. Mais vers le Dolon, la route monte le long des rochers et des ravins. Le moteur se mit à gémir, puis à hurler, j’en avais des bourdonnements dans les oreilles. " Non, pensais-je, tout ça, c’est des

blagues, je te ferai suer, jusqu'à la dernière goutte. » J'avais déjà remarqué qu'en temps ordinaire, la route avait beau être très dure, il nous restait toujours une certaine marge de puissance. On nous chargeait toujours modérément, à moins de 70 % des possibilités. Mais à ce moment-là je n'y pensai pas. J'avais rassemblé toutes mes forces et cela devenait une sorte de pari sportif. Il me fallait réussir : aider ces hommes à amener leur camion, et c'est tout. Mais l'entreprise n'était pas des plus simples. Le camion tremblait, s'arc-boutait. Une espèce de viscosité collait au pare-brise, et les essuie-glaces arrivaient à peine à les nettoyer. Les nuages apparurent ; ils s'écrasaient sous les pneus, rampaient sur la route. Les tournants devinrent raides, en à-pic. Dans mon for intérieur, je commençais à regretter mon équipée. Qu'est-ce qui m'avait pris à vouloir remorquer ce camion ? Pourvu, encore, qu'il n'y ait pas d'accident. La mécanique peinait, et moi, j'étais à bout de forces. J'avais enlevé successivement mon bonnet, mon blouson, ma veste et mon pull. J'étais en chemise et je fumais à force de transpirer. Quelle affaire ! Le camion remorqué avait déjà son propre poids et de plus, il y avait le chargement. Heureusement, Baïtémir se tenait sur le marchepied et coordonnait nos manœuvres, pour moi de vive voix, et pour l'autre, par gestes. Quand nous abordâmes les lacets, je me dis qu'il ne resterait pas là une minute de plus, et qu'il finirait par sauter pour fuir la catastrophe. Mais il ne broncha pas. Il se ramassa sur lui-même comme un aigle prêt à s'envoler, et s'accrocha solidement à la cabine. Je lui jetai un coup d'œil : son visage était calme, comme taillé dans de la pierre ; des gouttes de pluie ruisselaient le long de ses joues et de ses moustaches. Le voir ainsi me réconfortait. Il nous restait encore une rude montée, après c'était fini, et la victoire était à nous. À ce moment, Baïtémir se pencha vers la portière.

– Vas-y doucement, il y a quelqu'un en face. Prends plus à droite.

Je serrai à droite. J'aperçus un camion qui descendait. C'était celui de Djantaï.

Eh bien ! Qu'est-ce qu'il allait me passer, l'ingénieur à la prévention des accidents ! Car Djantaï, bien sûr, allait bavarder. Il se rapprochait de plus en plus. Les mains tendues sur le volant, il descendait en jetant des regards en dessous. Nous nous croisâmes à nous toucher du doigt. Djantaï s'écarta de la vitre et secoua sa tête coiffée d'un bonnet de renard fauve, avec un air désapprobateur. " Que le diable t'emporte, pensai-je, tu peux aller moucharder tout à ton aise. »

Nous arrivâmes au col. Devant nous, il y avait encore une descente abrupte, et puis la route devenait en pente douce jusqu'au tournant, vers le secteur routier. Enfin, j'arrivai. Je les avais amenés à destination ! J'arrêtai le moteur et je n'entendis plus rien. Il me semblait que ce n'était pas moi qui étais devenu sourd, mais plutôt la nature, tout alentour, qui avait perdu la voix. Pas le moindre bruit. Je m'extirpai de la cabine et m'affalai sur le marchepied. Je haletais, complètement épuisé, et puis l'air, dans ces hauteurs, était raréfié. Baïtémir me jeta précipitamment mon blouson sur les épaules et me mit mon bonnet. Le chauffeur arriva en vacillant, blême, muet. Il s'accroupit près de moi et me tendit un paquet de cigarettes. J'en pris une et m'aperçus que ma main tremblait. Nous nous mîmes à fumer en reprenant nos esprits. Je fus saisi d'une joie sauvage :

– Eh ! bien ! criai-je, tu as vu !

Et d'un grand geste je frappai l'épaule du chauffeur ; l'autre sous le choc s'affala par terre. Alors, tous trois nous bondîmes sur nos pieds et nous nous mîmes à nous envoyer de grandes tapes dans le dos, sur les épaules, en riant et en hurlant de joie…

Quelque peu calmés, nous allumâmes une autre cigarette. Je m'habillai, regardai l'heure et me ressaisis :

– Il est temps que je m'en aille.

Baïtémir se renfrogna :

– Mais, non, viens à la maison, tu es notre invité.

Mais je n'avais plus une minute à perdre.

– Merci. Je ne peux pas. Je voudrais encore passer chez moi, ma femme m'attend.

– Reste donc. On ouvrira une bouteille, insista mon nouvel ami, le chauffeur.

– Laisse-le, interrompit Baïtémir. Sa femme l'attend. Comment t'appelles-tu ?

– Ilias.

– Eh bien va, Ilias. Et merci pour le dépannage.

Baïtémir monta sur le marchepied et m'accompagna ainsi jusqu'à la route, puis il me serra la main sans plus rien ajouter et sauta à terre.

En haut de la côte, je jetai un coup d'œil en arrière. Baïtémir se tenait

toujours sur la route, la tête penchée, gardant à la main son bonnet roulé en boule, il semblait réfléchir profondément.

Et voilà.

Sans donner de détails, j'expliquai simplement à ma femme que j'avais porté secours à des camarades, sur la route, ce qui m'avait retardé. Je ne lui cachais rien d'habitude, mais cette fois je n'osais pas tout lui dire. Elle se faisait déjà beaucoup de soucis pour moi ; et puis j'étais bien décidé de ne plus jamais recommencer ce petit jeu-là. Une fois dans sa vie se mesurer avec le Dolon, c'était largement suffisant. J'aurais d'ailleurs oublié cet incident, si à mon retour à la maison je n'étais tombé malade. J'avais pris froid, et j'arrivai tout juste pour m'écrouler au lit. Je ne me souviens plus de rien, mais j'étais hanté par l'idée que je remorquais un camion vers le col. La tourmente de neige me brûlait le visage, je me sentais mal, le souffle court, le volant semblait être en coton et chaque fois que je voulais le tourner, il devenait tout mou. Devant moi se dressait la passe, on n'en voyait pas la fin ; le camion pointait son radiateur vers le ciel, grimpait en hurlant et dérapait sur l'abrupt… Sans doute était-ce aussi la « passe » de ma maladie. Je repris le dessus le troisième jour et entrai en période de convalescence. Je restai encore couché deux jours et me sentant mieux, je voulus me lever, mais Assel s'y opposa et je fus obligé de rester au lit. En la regardant, je me demandais qui de nous avait été malade ? Je ne la reconnaissais plus, avec son air très las, des cernes bleus sous les yeux, et si amaigrie que le moindre souffle de vent l'aurait emportée. Et avec l'enfant en plus. Ça ne pouvait plus durer, je ne pouvais continuer à faire l'imbécile ; elle devait prendre du repos. Je me levai et commençai à m'habiller.

– Assel, l'appelai-je doucement pour ne pas réveiller le petit, entends-toi avec les voisins pour qu'ils gardent Samat, nous allons au cinéma.

Elle accourut, me renversa sur l'oreiller et me regarda comme si elle me voyait pour la première fois. Elle essayait de retenir ses larmes, mais elles brillaient entre ses cils et ses lèvres tremblaient.

Assel cacha son visage contre ma poitrine et se mit à pleurer.

J'étais désemparé :

– Qu'y a-t-il, Assel ? Qu'as-tu ?

– Rien, je suis contente que tu sois guéri.

– Moi aussi je suis content, mais pourquoi te mettre dans cet état ? J'ai été

un peu malade, bon, mais par contre, je suis resté à la maison, avec toi. J'ai pu jouer avec Samat tout à mon aise.

Notre fils commençait à ramper et s'apprêtait à marcher, c'est l'âge le plus amusant.

– Être encore malade comme ça, sais-tu que je ne suis pas contre, plaisantai-je.

– Tais-toi, je ne veux pas !

Là-dessus, le petit se réveilla. Elle l'apporta tout chaud de sommeil. Nous nous mîmes à jouer et à faire les idiots, tous les trois, vautrés sur le lit, tandis que Samat, comme un ourson, grimpait sur nous, et nous triturait.

– Tu vois comme on est bien, dis-je, et toi, tu protestes. Tu verras, nous irons bientôt chez tes parents, à l'aïl. Qu'ils essaient de ne pas nous pardonner. Ils verront notre Samat, ils vont s'extasier, et ils oublieront tout.

Nous avions en effet l'intention d'aller faire amende honorable, comme il se doit en pareil cas. Nous savions que nous avions profondément offensé les parents d'Assel. Ils avaient même fait dire par quelqu'un du village de passage à Naryn que jamais ils ne pardonneraient à leur fille sa conduite, et qu'ils ne voulaient rien savoir de notre existence. Mais nous avions l'espoir que tout s'arrangerait quand nous nous présenterions aux deux vieillards pour demander leur pardon.

Pour cela il fallait d'abord prendre un congé, puis préparer ce voyage en achetant des cadeaux pour toute la famille. Je ne voulais pas arriver les mains vides.

Entre-temps l'hiver était venu. L'hiver du Tian-Chan est rude, avec ses tempêtes, ses chutes de neige et ses avalanches. Pour nous, les routiers, cela pose des problèmes supplémentaires, mais pour les cantonniers, c'est encore pire. Pendant cette période, ils ont à prévenir les éboulements. Aux passages dangereux, ils doivent faire sauter des masses de neige puis déblayer la route. Cet hiver-là avait été relativement calme, ou bien peut-être trop absorbé je n'avais rien remarqué : un chauffeur a toujours beaucoup de travail. Et voilà que soudain, on confia à notre base un travail supplémentaire. Plus exactement nous, les routiers, et moi le premier, nous décidâmes de le faire. Maintenant encore je ne regrette rien, mais je crois que c'est de ce moment-là que datent tous mes malheurs. Cela se passa de la façon suivante : un soir, je rentrais à la station. Assel m'avait donné un petit paquet pour la femme

d’Alibèk Djantourine. En passant chez eux, je klaxonnai ; la femme d’Alibèk sortit. Elle me dit qu’on avait reçu un télégramme de Chine. Les ouvriers demandaient de livrer de toute urgence l’équipement d’une usine.

– Où est Alibèk ? demandai-je.

– Comment ? mais à la station de déchargement ; tout le monde y est. Les trains sont, paraît-il, déjà arrivés.

J’y allai aussi. Je voulais avoir des renseignements précis. La gare de déchargement se trouve dans un défilé qui débouche sur le lac. C’est le terminus du chemin de fer. J’arrivai entre chien et loup, par un temps tourmenté. Le vent soufflait en rafales, secouait les lumières des lampadaires, se déchaînait le long des rails. Des locomotives allaient et venaient manœuvrant des wagons. La flèche d’une grue tournait au-dessus de la dernière voie et déchargeait les plates-formes de leurs caisses cerclées de fer. C’était le matériel en transit pour le Sin-Kiang, destiné à une usine de constructions mécaniques. On bâtissait en grand dans cette région, et nous avions déjà acheminé pas mal de matériel.

De nombreux camions stationnaient là, mais personne ne chargeait. On paraissait attendre quelque chose. Les hommes restaient assis dans les cabines ou bien sur les marchepieds, d’autres s’appuyaient aux caisses en se protégeant du vent. Personne ne répondit à mon salut. Tous se taisaient et fumaient.

Alibèk se tenait un peu à l’écart et je me dirigeai vers lui.

– Qu’est-ce qui se passe ? Vous avez reçu un télégramme ?

– Oui, ils veulent mettre l’usine en marche avant les délais prévus.

– Bon, et après ?

– Tout dépend de nous… Regarde tout ce qui s’entasse le long de la voie, et il va en arriver encore. Quand pourrons-nous faire tout ça ? Et ces gens là-bas qui attendent, qui comptent sur nous ! … Pour eux chaque jour est précieux ! …

– Tu n’as pas besoin de t’en prendre à moi. Je n’y suis pour rien !

– Comment pour rien ? Tu n’es pas dans le coup, peut-être ? Ou bien ne comprends-tu pas la mission qui nous est confiée ?

– Non mais, ça va pas, ma parole ! lui dis-je tout étonné et je m’éloignai.

À ce moment arriva Amanjolov, le chef de notre station routière. Sans un

mot, il alluma sa cigarette à celle d'un chauffeur en s'abritant avec le pan de sa veste. Il nous parcourut tous du regard.

– Eh bien, voilà, camarades, dit-il, je vais téléphoner au ministère, peut-être nous enverra-t-on de l'aide. Mais il ne faut pas trop y compter. Je ne sais pas ce que nous allons faire…

– Ce n'est pas bien facile à organiser, camarade Amanjolov, dit une voix. Le matériel est volumineux. On ne logera pas plus de deux ou trois caisses dans chaque camion. Et même si on organise le transport vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on en aura bien jusqu'au printemps.

– C'est justement le problème, répondit Amanjolov. Et pourtant, il faudra bien le faire. En attendant, que tout le monde rentre chez soi pour y réfléchir.

Il monta dans sa voiture et s'en alla. Personne ne bougea. Un des hommes gronda à la cantonade, d'une voix de basse :

– Ils peuvent toujours courir. On ne tire pas d'un sac deux moutures ! Il fallait y penser plus tôt.

Il se leva, écrasa son mégot et se dirigea vers son camion.

Un autre lui fit écho.

– Chez nous, c'est toujours pareil, quand les choses arrivent au point critique, alors : « Au secours messieurs les routiers ! »

Les autres le prirent à partie :

– C'est une question d'entraide, et toi, Ismaél, tu bavardes comme une bonne femme au marché.

Je ne me mêlais pas de la discussion. Tout à coup, je me rappelai comment j'avais remorqué un camion jusqu'au col. Alors, comme toujours, je m'emballai.

Je bondis au milieu du groupe :

– Il n'y a pas à réfléchir davantage, il faut mettre des remorques aux camions.

Personne ne bougea. Certains ne m'accordèrent même pas un regard. Une telle énormité ne pouvait sortir que de la bouche d'un parfait imbécile. Djantaï siffla doucement :

– Voyez-vous ça ! J'avais reconnu sa voix.

J'étais là, à les regarder tous, je voulais leur raconter mon aventure, mais à ce moment-là une espèce de géant, descendit d'une caisse, passa ses moufles

à son voisin, et s'approchant de moi, il m'attrapa par le collet et me hissa à hauteur de son nez.

– Souffle voir !

– Ha ! lui soufflai-je au visage.

– Il est à jeun ! s'étonna le géant, et il me lâcha.

– Donc, c'est un imbécile, murmura son copain ; tous deux montèrent dans leurs camions et partirent.

Les autres aussi se levèrent en silence pour s'éloigner. On ne s'était jamais moqué de moi de cette façon-là. Mon bonnet luimême en rougissait.

Je courais de l'un à l'autre :

– Attendez ! Je parle sérieusement. On peut prendre en remorque…

Un des anciens s'approcha de moi, indigné :

– Quand j'ai débuté ici, toi, mon petit, tu n'avais pas encore de culotte. Le Tian-Chan n'est pas un parquet de danse. Tu me fais pitié, ne te donne pas en spectacle.

Les hommes en ricanant commencèrent à remonter dans les camions. Alors je hurlai de toutes mes forces :

– Des chiffes, voilà ce que vous êtes, et pas des vrais chauffeurs !

J'avais tort, et je le payai tout de suite.

Tous s'arrêtèrent, puis d'un seul mouvement se précipitèrent vers moi.

– Non mais, ça te dit de jouer avec la vie des autres ?

– Espèce de novateur ! Il court après la prime ! appuya Djantaï.

Les exclamations fusaient. On m'accula aux caisses.

Je crus qu'ils allaient me casser la figure, et je ramassai une planche qui traînait.

– Arrière ! ordonna quelqu'un en les écartant. C'était Alibèk.

– Du calme, cria-t-il, et toi, Ilias, explique-toi. Allez, dépêche-toi.

– À quoi ça sert de parler ? répondis-je en reprenant mon souffle. On m'avait arraché tous mes boutons. Dans le Dolon, j'ai remorqué un camion, jusqu'au relais routier. En remorque, avec un chargement. C'est tout.

Les gars ne disaient rien, ils se méfiaient.

– Et tu as réussi ? demanda l'un d'eux, sceptique.

– Oui, tout le long du Dolon, jusqu'au relais.

– Pas mal ! s'exclama quelqu'un.

– T'as pas fini de braire ! lança un autre.

– Ce sont les ânes qui braient. Djantaï a vu. Eh ! Djantaï, où es-tu ? dis-leur. Tu te souviens, nous nous sommes rencontrés…

Mais Djantaï ne répondit pas. Il s'était volatilisé.

Tant pis, il ne s'agissait pas de lui. Une discussion s'était aussitôt engagée. Certains prenaient mon parti lorsque je ne sais quel sceptique les fit changer d'avis d'un seul coup :

– À quoi bon discuter pour rien, dit-il d'un air sombre, quelqu'un, un jour, a réussi quelque chose, et après ? Tout peut arriver. Nous ne sommes plus des enfants. Le remorquage est interdit sur notre itinéraire, et personne ne le permettra. Qu'on essaie un peu d'en parler à l'ingénieur responsable à la sécurité. Vous verrez comme on se fera recevoir. Il ne va pas risquer un procès pour vos beaux yeux. Et voilà, la discussion est close.

Cependant, un autre vint à ma rescousse.

– Tu parles, dit-il, il ne permettra pas, qu'est-ce que cela signifie ? Tiens, Ivan Stépanovitch, en 1930, a été le premier à passer le col avec un camion d'une tonne et demie. Pourtant personne ne lui avait donné la permission. Il y est allé tout seul, et tiens, le voilà, il est encore en vie…

– Oui, je l'ai fait, confirma Ivan Stépanovitch. Mais là, j'hésite. Même en été, personne ne s'aventure avec une remorque, et nous sommes en hiver…

Alibèk, qui était demeuré silencieux jusque-là prit soudain la parole :

– Assez de discussions. Cela a beau être inhabituel, ça mérite quand même réflexion. Seulement, il ne faut pas le faire comme dit Ilias : une, deux, on met une remorque et on fonce. Il faut tout préparer, ne rien laisser au hasard, demander conseil, et faire un essai. Les discours seuls ne prouvent rien.

– Si, moi, je le prouverai, répondis-je. Pendant que vous allez penser et réfléchir, moi, je prouverai. Et vous serez convaincus.

À chacun son caractère. Il faut, bien sûr, savoir se dominer, mais ce n'est pas toujours facile. Je me retrouvai au volant, mais je n'avais plus conscience ni du camion ni de la route. Je me sentais bouillir d'humiliation et d'énervement. Je ressentais de plus en plus fort la brûlure de mon amour-propre. Je leur apporterais la preuve ; je leur apprendrais à ne pas accorder

crédit à mes paroles, je leur apprendrais à se moquer de moi, à être prudents et timorés ! Alibèk aussi en avait de bien bonnes : réfléchir, se préparer, faire des essais… Lui, il était intelligent, circonspect. Moi, de tout ça, je m'en fichais. Je le ferais sans chichis, pour leur honte à tous !

Après avoir remisé le camion au garage, je restai encore longtemps à bricoler. J'avais les nerfs tendus à craquer. Je ne pensais qu'à une chose : partir vers le col avec une remorque. Je devais le faire à tout prix. Mais qui me donnerait une remorque ? J'errais dans la cour, tournant et retournant ces pensées. Il se faisait tard. Seul le bureau du dispatching était éclairé. Je m'arrêtai : le dispatcher ! elle seule pouvait tout arranger. Il me semblait que Kaditcha était de service. Tant mieux ; elle ne me refuserait pas, elle ne pouvait me refuser. Et puis, ce n'était pas un crime que je préparais, au contraire. Elle ne pouvait que m'aider à réaliser quelque chose d'utile, d'indispensable à tous.

Je m'approchai du bureau. Je me rendis compte qu'il y avait longtemps déjà que je n'entrais plus par cette porte, comme autrefois ; je ne venais plus qu'au guichet. J'hésitai. La porte s'ouvrit et Kaditcha apparut.

– Je suis venu te voir, Kaditcha. Je suis content de te trouver.

– Et moi, je m'en allais.

– Bon, eh bien, je t'accompagne jusqu'à chez toi. Kaditcha leva des sourcils étonnés, me jeta un regard incrédule et sourit.

– Allons-y.

Nous passâmes le vestibule. Dehors, il faisait nuit. On entendait le clapotis sourd du lac, un vent froid soufflait. Kaditcha me prit le bras, se serra contre moi, se protégeant des rafales.

– Tu as froid ? demandai-je.

– Avec toi, non, plaisanta-t-elle.

Un instant auparavant, j'étais terriblement inquiet, mais à cette minute, j'avais retrouvé tout mon calme.

– Kaditcha, demain, est-ce que tu es de service ?

– Dans l'équipe du soir, pourquoi ?

– J'ai quelque chose de très important à te demander. Tout dépend de toi…

D'abord elle ne voulut rien entendre, mais je continuai à la convaincre. Nous nous arrêtâmes sous le lampadaire, à l'angle de la rue.

– Oh ! Ilias, dit-elle, en me regardant droit dans les yeux avec inquiétude, tu as tort d'entreprendre ça.

Mais j'avais déjà compris qu'elle ferait tout ce que je demanderais. Je lui pris la main.

– Aie confiance en moi ; tout ira bien. Alors, c'est entendu ?

Elle soupira :

– Que faire avec toi ? et elle acquiesça d'un signe de tête.

D'un mouvement spontané, je la pris aux épaules :

– Kaditcha, tu aurais dû être un djighite ! Alors à demain ; je lui serrai fortement la main. Prépare tous les papiers pour la soirée, d'accord ?

– Ne te presse pas, murmura-t-elle, sans lâcher ma main. Puis brusquement elle se détourna.

– Allons va… Tu loges à la maison commune aujourd'hui ?

– Oui.

– Bonne nuit.

Le lendemain, nous avions une inspection du matériel. Les chauffeurs étaient nerveux. Ces inspecteurs arrivaient toujours très mal à propos, s'en prenaient à tout et dressaient des rapports. Qu'est-ce qu'ils nous donnaient comme tracas de toutes sortes ! Mais eux restaient parfaitement indifférents.

J'étais tranquille pour mon camion, néanmoins je me tenais à l'écart, faisant semblant d'être très absorbé par quelque réparation. Il me fallait absolument gagner du temps jusqu'à l'heure de service de Kaditcha. Personne ne me parlait ni ne faisait allusion à la soirée de la veille. Je savais que les routiers avaient bien autre chose en tête. Ils se hâtaient de se présenter au plus vite à l'inspection, afin de pouvoir prendre la route et rattraper le temps perdu.

Mon tour vint dans l'après-midi. Les inspecteurs partis, tout redevint silencieux et désert. Les remorques se trouvaient au fond de la cour, en plein air. On les utilisait parfois sur les routes de plaine, pour des transports à petite distance. J'en repérai une, un chariot tout simple à quatre roues. Ce n'était pas plus malin. Pourtant quelles angoisses cela m'avait déjà valu… et je ne savais pas, alors, ce qui m'attendait. Je me dirigeai calmement vers la maison commune pour y faire un repas substantiel et dormir ensuite une petite heure. Le trajet s'annonçait rude. Mais je ne pus dormir, je me tournais et me

retournais sans arrêt. Quand le soir commença à tomber, je revins à la station.

Kaditcha était déjà là. Tout était prêt. Je pris ma feuille de route et gagnai à pas rapides le garage. « Et maintenant, attention ! » Je manœuvrai le camion et l'amenai vers la remorque : je mis le moteur au ralenti et sautai à terre. Je jetai un coup d'œil tout autour : personne. On n'entendait qu'un martèlement sourd dans l'atelier de réparations et le clapotis des vagues sur le lac. Le ciel paraissait dégagé, mais on ne voyait pas encore d'étoiles. Tout près de moi le moteur ronronnait et j'entendais battre mon cœur. J'avais envie de fumer, mais rejetai la cigarette : plus tard.

À la sortie, le gardien m'arrêta :

– Stop, où vas-tu, mon vieux ?

– Au chargement, camarade, tiens, voici le laissez-passer, répondis-je en m'efforçant de paraître naturel.

Le vieillard fixa le papier, et se mit à le déchiffrer avec peine à la lueur de sa lanterne.

Je ne pus me contenir :

– Ne me retarde pas, le travail presse…

Le chargement se déroula sans accroc, exactement comme prévu : deux caisses dans le camion, deux autres dans la remorque. Personne ne souffla mot, j'en fus même étonné. Une fois sur la route, j'allumai une cigarette, m'installai à mon aise, branchai les phares et mis à pleins gaz. L'obscurité ondulait sur la route et faisait cligner des yeux. La route était libre, j'accélérai au maximum. Le camion roulait sans peine et je sentais à peine la remorque qui grondait à l'arrière. Dans les tournants, cependant, elle déportait légèrement le camion et il était difficile de redresser. Mais je pensais que cela venait du manque d'entraînement et que je m'y ferais. " À nous deux, Dolon, à nous deux, Sing-Kiang », m'écriai-je, et je me penchais sur mon volant comme le cavalier sur le cou de son cheval. Tant que la route était droite, il fallait marcher à pleine vitesse. Vers minuit je comptais donner l'assaut au Dolon.

Pendant un moment mes prévisions furent dépassées ; mais lorsque commencèrent les premières côtes, il fallut rouler avec plus de prudence. Non que le moteur fatiguât sous le chargement ; mais ce qui me gênait ce n'était pas tant les montées que les descentes. La remorque alors déportait fortement, grondait et poussait le camion, entravant la manœuvre. À chaque instant, il

fallait changer de vitesse, freiner, redresser. Au début, je ne voulais pas y prêter attention, mais cela devenait de plus en plus gênant. Je commençais à m'inquiéter et à m'énerver. C'est qu'il y en a de ces montées et de ces descentes, personne, sans doute, ne s'est amusé à les compter ! Malgré tout je ne perdais pas espoir. Je n'étais pas en danger, simplement ces manœuvres répétées étaient très fatigantes. " Ce n'est rien ! me disais-je pour me rassurer, je m'arrêterai avant la montée au col. J'y arriverai ! » Je ne comprenais pas pourquoi, cette fois-ci, c'était plus difficile qu'en automne, lorsque je tirais le camion.

J'approchais du Dolon. Les faisceaux des phares glissèrent sur les masses sombres du défilé ; les rochers coiffés de neige surplombaient la route. De gros flocons s'éparpillèrent dans la nuit. « Ça doit être le vent qui les soulève », pensais-je. Mais ils se mirent à coller sur le pare-brise, et à tomber de plus en plus nombreux. C'était donc qu'il neigeait. Les flocons pas très denses étaient presque fondus. « Il ne manquait plus que ça ! » Je jurai, les dents serrées, et fis marcher l'essuie-glace.

Puis ce furent les premiers tournants du col. Le moteur cria son refrain habituel. Un grondement monotone, éreintant, se répandit dans la nuit. Enfin j'arrivai en haut. Il me restait maintenant la longue descente. Le moteur gargouilla, le camion se mit à descendre. Tout de suite, je me sentis brutalement projeté d'un côté à l'autre. Dans mon dos, la remorque s'affolait, pesait de tout son poids, poussait le camion. J'entendis le grincement du métal contre le joint. Ce bruit me vrillait le dos et me pénétrait en une douleur sourde jusqu'aux avant-bras. Les roues n'obéissaient plus au frein, et patinaient sur la neige mouillée. Tout le camion glissait, tremblait, le volant m'échappait des mains. Finalement, le camion dérapa, se mit en travers et glissa sur la route. Je braquai, m'arrêtai. Je n'en pouvais plus, j'étais complètement épuisé. J'éteignis les phares, coupai le contact. Mes bras étaient raides, on eût dit du bois. Je me rejetai contre le dossier et entendis siffler ma respiration. Je demeurai ainsi quelques minutes, repris mon souffle et allumai une cigarette. Tout autour, les ténèbres, un silence effrayant. Seul, par moments, le vent sifflait à travers les interstices de la cabine. J'avais peur de penser à la suite. Là commençaient les lacets le long du précipice. Une vraie torture pour le moteur et les mains que cette lente grimpée en zigzags. Pourtant il ne fallait pas trop tarder, car la neige continuait à tomber.

Je remis le moteur en marche. Avec un pénible hurlement, le camion

amorça la montée. Les mâchoires crispées, je passais d'un lacet à l'autre, sans même souffler. Puis ce fut la fin des lacets, et le début d'une descente abrupte, puis la route droite à pente douce vers le tournant du relais routier, et enfin le dernier assaut avant le col. J'arrivai à grand-peine en bas. Sur la ligne droite de près de quatre kilomètres, je mis les pleins gaz, et abordai la montée à toute allure. Je grimpai, grimpai encore, mais mon élan fut de courte durée. Le camion se mit à ralentir d'une façon inquiétante ; je passai la seconde, puis la première. Je m'appuyai au dossier et m'agrippai au volant. À travers une déchirure de nuage, des étoiles brillèrent droit devant moi. Et ce fut la fin ; le camion n'avançait plus. Les roues patinaient, glissaient de côté ; j'enfonçai l'accélérateur jusqu'au plancher.

– Allons, encore un peu ; encore un tout petit peu ! Tiens bon ! hurlai-je d'une voix qui ne m'appartenait plus.

Le moteur passa du beuglement continu à un gémissement saccadé, puis il haleta et se tut. Le camion glissa lentement vers l'arrière ; les freins n'étaient plus d'aucun secours. Emporté par le poids de la remorque, je continuai à glisser, puis brutalement je m'arrêtai, heurtant de plein fouet le rocher. Tout se tut. Je poussai la portière et regardai. Bon dieu, de bon dieu, c'était bien ce que je pensais : la remorque avait roulé sur le bas-côté et aucune force au monde ne pouvait l'en sortir. Dans une sorte d'inconscience, je remis le moteur en marche et essayai de me lancer en avant. Les roues s'affolèrent, le camion trembla, s'arc-bouta de toutes ses forces, mais ne put avancer d'un millimètre. Je sautai sur la route et courus vers la remorque. Les roues s'étaient profondément enfoncées dans le fossé. Que faire ? Incapable de réfléchir, dans une rage impuissante, je me jetai vers la remorque et pesai de toutes mes forces contre les roues. Puis je glissai mon épaule sous la carcasse, et hahanant comme une bête, tendu dans un tel effort qu'une douleur sourde me vrilla la tête, j'essayai de ramener la remorque sur la route. Mais c'était impossible. Je chancelai, épuisé, et le visage à terre, maculé de boue et de neige, je pleurai de dépit. Puis je me relevai et, vacillant, j'allai m'asseoir sur le marchepied. J'entendis alors le grondement d'un moteur. Deux faisceaux lumineux descendaient vers la route droite. Je ne savais pas qui était ce chauffeur, où il allait et dans quel but le destin l'envoyait ainsi en pleine nuit ; mais je sais que je pris peur, comme si ces lumières étaient chargées de me rattraper et de me saisir. Comme un voleur, je me glissai vers l'attelage, rejetai le crochet, puis je sautai dans la cabine et fonçai à toute allure vers le sommet. J'abandonnai la remorque. Une peur terrible, incompréhensible, me

poursuivait. Il me semblait toujours que la remorque me poursuivait, qu'à chaque instant elle allait me rattraper. Je fonçais à tombeau ouvert, et si je ne me suis pas tué, c'est uniquement parce que je connaissais par cœur tout l'itinéraire.

À l'aube j'arrivai à la station de transit. Sans plus me rendre compte de rien, tel un fou, je me mis à cogner contre la porte qui s'ouvrit brusquement. Sans regarder Assel, j'entrai dans la maison, maculé de boue des pieds à la tête. La respiration oppressée, je m'assis sur quelque chose d'humide. C'était une pile de linge fraîchement lavé posée sur un tabouret. Je fouillai mes poches à la recherche de cigarettes, ma main se posa sur la clé de contact. Violemment, je la jetai de côté, et je restai là, tête baissée, brisé, sale et anéanti. Les pieds nus d'Assel allaient et venaient près de la table. Que pouvais-je lui dire ? Assel ramassa la clé, la posa sur la table.

– Veux-tu te laver ? J'ai fait chauffer de l'eau hier soir, me dit-elle doucement.

Je levai lentement la tête. Assel, toute transie, se tenait devant moi, en chemise, ses bras minces serrés contre sa poitrine. Elle me regardait avec inquiétude et compassion de ses yeux effrayés.

– J'ai perdu la remorque dans le col, dis-je d'une voix sans timbre.

Elle ne comprenait pas :

– Quelle remorque ?

– Une verte, en fer, la 02-38. Et puis qu'est-ce que cela peut faire, laquelle ? criai-je avec énervement. Je l'ai volée, tu comprends, volée…

À mi-voix, elle dit « ah ! » et se laissa tomber sur le lit.

– Mais pourquoi ?

– Quoi, pourquoi ? J'enrageais qu'elle ne comprenne rien. Je voulais franchir le col avec une remorque ! C'est clair ? Je voulais leur donner une belle preuve… Et voilà, c'est fichu ! …

Je cachai de nouveau mon visage dans les mains. Pendant un moment, nous nous tûmes tous les deux. Puis Assel se leva avec résolution et se mit à s'habiller.

– Eh bien, pourquoi restes-tu là assis ? me demanda-t-elle sévèrement.

– Que veux-tu que je fasse ? bredouillai-je.

– Tu dois retourner à la base.

– Comment ? Sans remorque ?

– Tu expliqueras tout.

Je hurlai exaspéré :

– Non mais, ça ne va pas ? et je me mis à aller et venir à travers la chambre. De quoi aurai-je l'air ? Voilà, n'est-ce pas, excusez-moi, je vous demande bien pardon, je me suis trompé ! Ramper devant eux, les supplier ? Jamais ! Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, je m'en moque !

Mes cris réveillèrent le petit. Il se mit à pleurer. Assel le prit dans ses bras, mais il se mit à hurler de plus belle.

– Tu es un froussard, dit Assel à voix basse mais fermement.

– De quoi ?

Perdant tout contrôle, je me ruai vers elle les poings levés. Je n'osai pas la frapper, arrêté par son regard stupéfait. Dans ses yeux grands ouverts je me vis, effrayant et défiguré.

Je la repoussai brutalement, me dirigeai vers la porte et sortis en la faisant claquer.

Dehors, il faisait déjà clair. À la lumière du jour, tous les événements de la veille m'apparurent encore plus déprimants, plus misérables, et surtout, irréparables. Pour l'heure, je ne voyais qu'une solution : amener au moins à destination le chargement du camion. Après, je ne savais plus…

Au retour, je ne m'arrêtai pas chez moi. Ce n'était pas à cause de ma dispute avec Assel, mais parce que je ne désirais voir personne. Je ne sais pas comment agissent les autres, moi, je préfère rester seul ! Je n'aime pas me montrer aux gens quand j'ai des ennuis. À quoi bon ? Mieux vaut patienter jusqu'à ce que tout reprenne sa place normale.

Je passai la nuit en route dans un relais. Je rêvai que je cherchais la remorque sur la route du col. Un vrai cauchemar. Je voyais les traces des roues, mais pas de remorque… Je me démenais, me demandant où elle était, qui l'avait prise ? …

Effectivement, à mon retour, je ne la retrouvai plus dans le fossé. Plus tard j'appris que c'était Alibèk qui l'avait ramenée à la station.

Ce même matin j'étais moi aussi de retour. Mon teint s'était brouillé ces derniers jours, au point que je ne me reconnus pas dans la glace de ma cabine.

À la station régnait l'habituelle animation, moi seul, j'avais l'impression

d’être un étranger… J’arrivai sans assurance près du portail et pénétrai lentement dans la cour. Je m’arrêtai loin du garage, dans l’angle le plus éloigné. Je ne sortis pas tout de suite. Je jetai un coup d’œil autour de moi. Les hommes avaient cessé leur travail et me regardaient. Si j’avais pu disparaître ! Mais il n’y avait rien à faire, il fallait sortir de la cabine. Je pris mon courage à deux mains, et traversai la cour en direction du dispatching. Je m’efforçais de paraître calme, mais en fait, je marchais comme un soldat fautif devant les hommes alignés. Je savais que tous me suivaient d’un regard désapprobateur. Personne ne m’appela ni me salua. Moi aussi, sans doute, si j’avais été à leur place, j’aurais agi de même. Je trébuchai sur le seuil et il me sembla que mon cœur trébuchait aussi : j’avais complètement oublié Kaditcha, et quel tour je lui avais joué !

Dans le couloir, du haut de son mur, notre journal L’Éclair me regardait venir. Il portait en gros caractères le mot « Honte » et en dessous, on avait dessiné une remorque abandonnée dans les montagnes…

Je me détournai. Le visage en feu, comme si on venait de me gifler, j’entrai dans le bureau. Kaditcha était en train de téléphoner ; en m’apercevant, elle raccrocha.

– Tiens, lui dis-je, en jetant sur la table la malencontreuse feuille de route.

Kaditcha me regarda avec commisération. En moi-même je la suppliais mentalement : « Ne crie pas, ne pleure pas. Plus tard, mais surtout pas maintenant ». Elle sembla comprendre et ne dit rien.

– Ça a fait du vilain ? demandai-je à mi-voix. Kaditcha fit un signe de tête affirmatif.

– Ça ne fait rien, dis-je les lèvres serrées, et avec l’intention de la réconforter.

– On t’a enlevé du parcours.

Je ricanai :

– Ah, ben ? Définitivement ?

– D’abord, on voulait te mettre aux ateliers de réparations… et puis les copains sont intervenus… pour l’instant on t’a mis sur les parcours intérieurs. Passe chez le chef, il t’a fait demander.

– Je n’irai pas, ils n’ont qu’à prendre seuls leur décision. Je ne me plaindrai pas.

Je sortis. Je suivais tristement le couloir lorsque quelqu'un vint à ma rencontre. Je voulus passer à côté, mais Alibèk me barra le chemin.

– Attends un peu, me dit-il en me coinçant. Puis il me regarda fixement et chuchota d'une voix méchante :

– Alors, espèce de héros, la voilà ta belle démonstration ? Tu as prouvé que tu n'es qu'un salaud.

– Je voulais faire pour le mieux, murmurai-je.

– Menteur, tu voulais te faire remarquer, tirer la couverture à toi. Et maintenant, tu as saboté toute l'affaire. Essaie à présent de les convaincre qu'on peut prendre une remorque ! Crétin ! Arriviste !

Ces paroles auraient sans doute fait réfléchir quelqu'un d'autre, mais moi je restai indifférent à ses arguments ; je n'avais rien compris, et dans ce qu'il disait, je ne relevai que l'injure. Moi, un arriviste ? Un gars qui ne cherchait qu'à se faire remarquer ? Ce n'était pas vrai !

– Pousse-toi, dis-je à Alibèk, c'est assez écœurant comme ça.

Je sortis sur le perron. Un vent froid et pénétrant balayait de la poussière de neige à travers la cour.

Les hommes passaient, me jetaient de brefs regards, sans un mot. Que fallait-il faire ? J'enfonçai les poings dans mes poches et marchai vers la sortie. La glace des flaques s'incrustait en craquant dans le sol. Mon pied heurta un bidon vide, de toutes mes forces, je l'envoyai valser par-dessus le portail, et sortis à mon tour.

Toute la journée j'errai sans but dans les rues de la ville et sur le débarcadère désert. Il y avait une forte houle sur le lac, et les bateaux oscillaient sur leurs amarres.

Je repris mes esprits dans un bistrot. Devant moi étaient posés un demi-litre de vodka entamé et une assiette, avec je ne sais quelle nourriture. Dès le premier verre, je sentis battre mes tempes, et je regardai mes pieds d'un air abruti.

– Te voilà triste, mon djighite ! prononça soudain près de moi une voix aimable légèrement ironique. Avec difficulté, je levai la tête et j'aperçus Kaditcha.

Elle sourit et prit place à la table.

– Boire tout seul n'est pas drôle ! On va boire ensemble.

Kaditcha versa la vodka et poussa un verre dans ma direction.

– Tchin-tchin ! dit-elle en faisant un clin d'œil plein d'entrain, comme si nous étions ici simplement pour bavarder et boire.

– Qu'est-ce qui te met en joie ? demandai-je d'un ton mécontent.

– Pourquoi être triste ? Quand je suis avec toi, Ilias, plus rien n'a d'importance. Je croyais que tu avais plus de cran. On en voit bien d'autres dans la vie !

Elle se mit à rire doucement, puis se rapprocha, choqua son verre contre le mien et me regarda de ses yeux noirs et caressants.

Nous bûmes. J'allumai une cigarette. Il me sembla que ça allait déjà mieux et je souris pour la première fois de la journée.

– Tu es une brave fille, Kaditcha, lui dis-je en lui serrant la main.

Ensuite nous sortîmes. Il faisait déjà nuit. Un vent déchaîné soufflait du lac, secouait les arbres et les lampadaires. Le sol se balançait sous mes pieds.

Kaditcha me conduisait, me soutenait par le bras ; elle avait relevé mon col avec sollicitude.

– Je me sens coupable envers toi, Kaditcha, lui dis-je, avec un sentiment de gêne et de reconnaissance. Mais sache que je ne te laisserai pas accuser. Je prends tout sur moi…

– Oublie tout ça, mon chéri, répondit-elle, tu es une nature inquiète, tu cherches l'impossible, et moi, cela me fait de la peine pour toi. J'étais comme ça, autrefois. La vie ne se rattrape pas ; prends ce qui se présente… À quoi bon jouer avec le destin…

– Ça, ça dépend du point de vue où l'on se place, rétorquai-je, puis je réfléchis un moment et ajoutai : Peut-être, après tout, as-tu raison.

Nous nous arrêtâmes devant sa maison. Depuis longtemps, elle vivait seule. Je ne sais pour quelle raison elle s'était séparée de son mari.

– Me voici arrivée, dit-elle.

Je tardais à m'en aller. Il y avait désormais entre nous quelque chose qui nous liait. Je n'avais guère envie de revenir à la maison commune. La réalité, c'est bien beau, mais parfois elle est par trop amère, et on a envie de l'éviter.

– À quoi songes-tu ? demanda Kaditcha, tu es fatigué ? C'est loin, pour rentrer ?

– Non, j'y arriverai bien. Au revoir.

Elle me prit la main.

– Oh ! Tu es glacé ! Attends, je vais te réchauffer.

Elle cacha ma main sous son manteau et la serra fort contre sa poitrine. Je n'osai pas m'opposer à cette chaude caresse. Sous ma main, je sentais son cœur qui battait d'une longue espérance. J'étais ivre, mais pas au point de ne rien comprendre. Doucement je retirai ma main.

– Tu t'en vas ?

– Oui.

– Eh bien, adieu, soupira-t-elle, et vite elle s'éloigna. Dans le noir, j'entendis claquer le portillon. Je m'apprêtais à m'éloigner aussi, mais au bout de quelques pas, je m'arrêtai. Je ne sais plus comment, je me retrouvai de nouveau devant le portillon, Kaditcha m'attendait. Elle se jeta à mon cou, se serra ardemment contre moi et m'embrassa sur la bouche.

– Tu es revenu, chuchota-t-elle, puis elle me prit par la main et m'amena chez elle.

La nuit, je m'éveillai et longtemps je me demandai où j'étais. J'avais mal à la tête. Nous étions couchés côte à côte. Kaditcha serrée contre moi, toute chaude, à demi nue ; je sentais son haleine régulière sur mon épaule. Je voulus me lever et partir sur-le-champ. Comme je bougeais, Kaditcha, sans ouvrir les yeux, m'enlaça.

– Ne pars pas, pria-t-elle doucement. Puis elle souleva la tête et se penchant dans l'obscurité pour me regarder dans les yeux, elle chuchota d'une voix entrecoupée : Maintenant je ne peux plus vivre sans toi… Tu es à moi ! Tu as toujours été à moi… Je ne veux plus rien savoir… Je voudrais que tu m'aimes, Ilias, je ne demande rien d'autre… Mais je ne renoncerai pas à toi, tu entends, je ne renoncerai pas ! … Kaditcha se mit à pleurer, ses larmes coulaient sur mon visage.

Je restai. Nous nous endormîmes vers l'aube. À notre réveil, il faisait déjà jour. Je m'habillai. Une impression de froid et d'angoisse me pinçait le cœur. Je sortis en toute hâte tout en enfilant ma veste, je me faufilai par le portillon. Droit sur moi venait un homme coiffé d'un bonnet ébouriffé en renard roux. Si j'avais pu le tuer du regard. C'était Djantaï qui se rendait à son travail ; il habitait tout près de là. Nous nous figeâmes tous deux pendant une fraction de seconde. Je fis semblant de ne pas l'avoir vu, me détournai brusquement et marchai à grands pas vers la station. Derrière moi, Djantaï toussota d'un air

entendu. Ses pas crissaient sur la neige, sans se rapprocher ni s'éloigner. Nous marchâmes ainsi, l'un derrière l'autre, jusqu'à la station.

Sans passer par le garage, je me dirigeai vers le bâtiment administratif. Dans le bureau de l'ingénieur en chef, où tous les matins nous venions prendre nos dernières instructions, on entendait un bourdonnement de voix. Comme j'aurais aimé entrer, croiser les jambes, allumer une cigarette et écouter les routiers discuter et se disputer gentiment ! Jamais je n'aurais cru qu'un homme puisse arriver à autant le souhaiter. Cependant, je n'osai pas entrer. Je n'avais pas peur, mais j'étais toujours sous l'empire de la colère qui me figeait dans un entêtement désespéré et impuissant, plein de défi. À cela venait s'ajouter le désarroi après cette nuit passée avec Kaditcha. Mes camarades ne semblaient pas prêts à oublier mon échec. Derrière la porte, il était justement question de moi. Quelqu'un s'écria :

– C'est une honte ! Il faudrait le faire passer en jugement et vous autres, vous prenez des gants ! Et par-dessus le marché on a encore le toupet de dire qu'il a eu une bonne idée. Sa remorque, il l'a bel et bien abandonnée dans les montagnes.

Un autre reprit :

– C'est vrai. On les connaît, les gaillards de cette espèce ! Un peu trop intelligent, le gars ! Il lui faut des primes et de la publicité ; et voyez donc, comment grâce à moi, ça marche bien dans cette station ! … Seulement, voilà, il a raté son coup !

Ils se mirent à parler tous à la fois. Je m'éloignai, je n'allais tout de même pas écouter aux portes. Un bruit de voix qui se rapprochait me fit hâter le pas. Les hommes continuaient à discuter. Tout en marchant, Alibèk soutenait avec feu :

– Quant aux freins des remorques, on va les fabriquer nous-mêmes, ce n'est pas bien difficile de passer un tube souple à partir du compresseur et de fixer les sabots… N'est-ce pas Ilias, là-bas ? Ilias, attends, m'appela-t-il.

Sans m'arrêter, je me dirigeais vers le garage. Alibèk me rattrapa et me tira par l'épaule.

– Bon sang ! Tu te rends compte, je suis arrivé à les convaincre. Prépare-toi, Ilias ! On va faire équipe, pour un voyage d'essai, avec une remorque !

J'étais en rage. Tu parles, le voilà qui voulait me sauver, qui tendait la perche au copain malchanceux ! Coéquipier ! Je repoussai sa main :

– Va au diable avec tes remorques…

– Pourquoi est-ce que tu râles ? C’est ta faute après tout… Ah ! au fait, j’avais oublié. Volodia Chiriaev ne t’a rien dit ?

– Non, je ne l’ai pas vu. Pourquoi ?

– Comment, pourquoi ! Où étais-tu disparu ? Assel arrête tout le monde sur la route, demande où tu es, elle est dans tous ses états ! Et toi…

Je sentis mes jambes se dérober. J’étais si profondément écœuré que j’aurais souhaité mourir sur place. Alibèk continuait à me tirailler par la manche, et à m’expliquer je ne sais quels dispositifs pour les remorques… Djantaï se tenait un peu à l’écart et nous écoutait.

– Va-t’en, dis-je en me libérant, qu’est-ce que vous avez à m’embêter ? Ça suffit. Je n’ai que faire de vos remorques… Et il n’est pas question d’être coéquipier… Compris ?

Alibek se renfrogna, crispa ses mâchoires :

– Tu as allumé un incendie et tu es le premier à décamper. C’est ça, n’est-ce pas ?

– Prends-le comme tu voudras.

Je m’approchai du camion, mes mains tremblaient et je n’avais plus conscience de rien. Je sautai dans la fosse et appuyai mon front contre la paroi fraîche en brique.

– Écoute, Ilias, entendis-je murmurer près de mon oreille.

Je levai la tête. Qui était-ce encore ?

Pareil à un champignon sous son gros bonnet de fourrure,Djantaï filtrait vers moi le regard rusé de ses petits yeux.

– Tu lui as bien envoyé ça, Ilias.

– À qui ?

– À cet activiste d’Alibèk. En plein dans le mille, il l’a bouclée tout de suite.

– Qu’est-ce que ça te fait ?

– Ça me fait que nous autres, chauffeurs, on n’a que faire des remorques, et tu l’as bien compris, toi aussi ! On sait comment ça se passe : on augmente les normes de rendement, on diminue le parcours, tout le monde s’aligne, et on rogne sur l’indemnité de charge kilométrique. Pourquoi travailler contre

son propre porte-monnaie ? La gloire, ça va bien pour un jour, mais après ? Nous ne t'en voulons pas, va, continue comme ça…

– Nous, qui ça nous ? demandai-je le plus calmement possible. Nous, c'est-à-dire toi ?

– Je ne suis pas seul, répondit Djantaï, les yeux fuyants.

– Tu mens, espèce de pourriture. Je vais la prendre, cette remorque, exprès pour t'embêter… J'en crèverai peut-être, mais j'y arriverai… Et maintenant, disparais ! Je te réglerai ton compte plus tard…

– Dis donc, vas-y doucement… répliqua Djantaï. Tu parles, d'un pur ! Je te connais, va ! Et pour ce qui est de la bagatelle, tu peux t'amuser tant que ça te chante !

– Tu vas voir !

Et perdant tout contrôle, je le frappai de toutes mes forces, au menton. Déséquilibré, il se renversa en arrière, son bonnet roula à terre. D'un bond je sortis de la fosse et me jetai sur lui. Mais il avait eu le temps de se relever et de se rejeter de côté. Il se mit à hurler à tue-tête :

– Brute ! Misérable ! Tu en viens aux mains ! On va te calmer, attends ! Le voilà qui veut passer sa rage sur moi !

On accourut de tous côtés. Alibèk se précipita aussi.

– De quoi s'agit-il ? Pourquoi l'as-tu frappé ?

Djantaï vociféra :

– C'est pour lui avoir dit la vérité. La vérité bien en face ! … Il a volé une remorque, il l'a perdue dans les montagnes, il a fait une saleté, et maintenant que les autres, honnêtement, veulent rattraper sa faute, monsieur veut se battre ! À présent ça ne lui plaît plus, il a laissé passer son heure de gloire…

Alibèk s'approcha de moi. Il était livide et bégayait de colère !

– Salaud ! il me repoussa. Tu passes toute mesure ! Tu voudrais te venger de ta défaite ! Ça ne fait rien, on se passera de toi, et des héros de ton espèce ! …

Je restai muet. J'étais tellement suffoqué par l'impudent mensonge de Djantaï que je ne pouvais pas parler. Les camarades me regardaient d'un air sévère…

Je n'avais qu'une pensée : fuir, fuir tout de suite… Je sautai dans le camion et fonçai loin de la station.

En chemin, je m’enivrai. Je m’arrêtai à une petite boutique pour boire, cela ne me soulagea pas ; je m’arrêtai encore une fois, et je bus un plein verre. Après, je fus dans le cirage ; les ponts, les panneaux de signalisation, les voitures, passaient et fuyaient aussitôt. Je ressentais même une certaine gaieté. « Bah ! Au diable tout ça ! Que me manque-t-il ? J’ai le volant en main, je le garde.Et Kaditcha… Elle n’est pas plus mal qu’une autre. Jeune et belle, elle m’aime à en perdre la tête, elle est prête à tout pour moi… Pauvre imbécile, ingrat ! »

J’arrivai tard à la maison. Devant la porte, je vacillais. Ma veste pendait sur une épaule. Il m’arrive souvent de libérer mon bras droit pour conduire plus à l’aise. C’est une habitude prise dans mon enfance pour lancer les cailloux.

Assel se précipita vers moi.

– Ilias, qu’as-tu ? Puis elle comprit, semble-t-il, de quoi il retournait.

– Ne reste pas ainsi. Tu es fatigué, et transi. Déshabille-toi.

Elle voulut m’aider, mais je la repoussai sans rien dire. Je cachai ma honte sous la brutalité. Je traversai la chambre en trébuchant, renversai quelque chose à grand fracas, et m’assis lourdement sur une chaise.

– Il est arrivé quelque chose, Ilias ? Assel avec inquiétude cherchait à lire dans mon regard trouble.

– Tu ne le sais pas, peut-être ?

Je baissai la tête pour ne pas la regarder. Je demeurai là, je m’attendais à ce qu’Assel commence à me faire des reproches, à me maudire et à maudire le destin. J’étais prêt à tout entendre sans me justifier. Mais elle se taisait. On aurait dit qu’elle n’était plus là. Je levai un peu les yeux. Assel se tenait près de la fenêtre ; elle me tournait le dos. Je ne pouvais voir son visage, mais je savais qu’elle pleurait. Une violente compassion me serra le cœur.

– Tu sais, je veux te dire quelque chose, Assel, commençai-je avec hésitation.

– Je voulais te dire…, je me tus. Le courage me manquait pour tout avouer. Je ne pouvais pas lui porter ce coup. J’eus pitié, alors qu’il n’aurait pas fallu…

– Je pense que nous ne pourrons pas aller chez tes parents de sitôt… dis-je en me détournant de mon but. Plus tard, peut-être… Ce n’est pas le moment…

– Remettons à plus tard, ce n’est pas urgent… répondit-elle en s’essuyant les yeux, et elle s’approcha de moi. N’y pense pas, Ilias, tout ira bien, pense plutôt à toi. Tu es devenu tout bizarre, je ne te reconnais plus…

– Bon, ça va ! Je l’interrompis, irrité par ma propre faiblesse. Je suis fatigué, j’ai sommeil.

Deux jours plus tard, au retour, je rencontrai Alibèk sur l’autre versant du col. Il roulait avec une remorque. Le Dolon était vaincu.

Quand il me vit, il sauta en marche et agita la main.

Je ralentis ; Alibèk se tenait au milieu de la route, joyeux et triomphant :

– Salut, Ilias ! Viens fumer une cigarette !

Je freinai. Dans la cabine d’Alibèk je vis un tout jeune gars assis au volant, c’était le deuxième chauffeur. Je remarquai tout de suite qu’on avait mis des chaînes autour des roues et que la remorque était munie de freins pneumatiques. Je ne m’arrêtai pas.

Il avait réussi, tant mieux ; moi, il fallait me laisser tranquille.

– Arrête, arrête ! Alibèk courait derrière moi. Je dois te parler… arrête, Ilias, allons, bougre d’âne, qu’est-ce que tu as ? Eh bien, tant pis…

Je continuai à accélérer. Il n’avait qu’à crier ! Nous n’avions plus rien à faire ensemble. Mes affaires à moi étaient bien compromises. C’était mal agir envers Alibèk, je perdais mon meilleur ami. Car il avait eu parfaitement raison, je le comprends maintenant. Mais à ce moment-là, je ne pouvais lui pardonner d’avoir fait si facilement et si vite ce qui m’avait coûté tant d’efforts et tant de souffrances.

Alibèk avait toujours été un homme réfléchi, sérieux. Jamais il ne se serait lancé comme moi sur la route du col, tout seul, en franc-tireur. Il avait bien fait de prendre un coéquipier, ils pouvaient se relayer au volant, aborder le col en pleine forme. Dans un col, les facteurs du succès sont le moteur, la volonté et les bras de l’homme. De plus, avec un coéquipier, Alibèk diminuait son temps de parcours presque de moitié. Il avait calculé tout cela soigneusement, il avait équipé la remorque de freins à air comprimé, il n’avait pas oublié cette chose élémentaire que sont les chaînes aux roues motrices. Bref, il avait attaqué le col bien armé et non comme je l’avais fait, au petit bonheur.

Après Alibèk, d’autres partirent avec des remorques. Dans ce genre d’entreprise, il suffit que quelqu’un commence. Entre-temps arrivèrent des

camions supplémentaires, puis on nous envoya de l'aide d'une station voisine. Pendant plus d'une semaine, la route du Tian-Chan gronda du bruit des roues. Enfin, malgré les difficultés, la demande des ouvriers chinois fut satisfaite en temps voulu. Nous n'avions pas démérité de leur confiance. Moi aussi, je travaillais…

À présent, je peux en parler calmement. Tant d'années se sont écoulées, les choses ont repris leur juste place, mais à cette époque, je me suis conduit comme un mauvais cavalier ; je n'ai pas su me maintenir en selle. La bride de ma vie m'a échappé…

Mais je vais continuer dans l'ordre.

Après ma rencontre avec Alibèk, quand j'arrivai à la station, il faisait nuit. Je me dirigeai vers la maison commune, mais en chemin, je passai de nouveau au café. Durant toute cette période, j'avais une envie irrésistible, inhumaine de me soûler à en perdre conscience. Pouvoir tout oublier, et m'écrouler d'un sommeil de mort ! Je bus beaucoup, mais la vodka n'avait presque plus d'effet sur moi. Je sortis de là encore plus énervé et irrité. J'errai dans la nuit, à travers la ville, et sans plus réfléchir, je tournai dans la rue où vivait Kaditcha.

Et les choses s'établirent ainsi. J'étais pris entre deux feux. Dans la journée, je faisais mes parcours, et le soir, j'allais tout droit chez Kaditcha. C'était plus facile, je me sentais à l'aise avec elle. De cette façon, je me dérobais à ma propre conscience, j'évitais le jugement d'autrui ; je fuyais devant la vérité.

Il me semblait que seule Kaditcha me comprenait et m'aimait. De chez moi j'essayais de partir le plus vite possible. Ma douce Assel ! Si elle avait su que c'était sa confiance et sa pureté qui me chassaient hors de la maison. Je ne pouvais la tromper, savoir que j'étais indigne d'elle, que je ne méritais pas ce qu'elle faisait pour moi. Plusieurs fois, j'étais arrivé ivre ; elle ne me fit aucun reproche. Jusqu'à présent, je ne parviens pas à comprendre son attitude. Était-ce de la pitié, de la faiblesse, ou bien faisait-elle preuve d'une grande fermeté de caractère et de confiance en moi ? Oui, certainement, elle attendait, elle était certaine que j'allais me ressaisir et que je saurais le faire seul. Il aurait mieux valu qu'elle crie, qu'elle m'oblige à avouer toute la vérité. Peut-être l'aurait-elle fait si elle avait su que j'étais tourmenté par autre chose que les ennuis du métier. Elle ne pouvait imaginer ce qui m'arrivait alors. Moi, j'avais pitié d'elle et je repoussais de jour en jour le

moment de tout dire. Et c'est ainsi que je ne réussis pas à m'acquitter de mon devoir envers elle, envers notre amour et notre famille…

La dernière fois, Assel vint à ma rencontre joyeuse et animée. Elle était toute rose, ses yeux brillaient. Elle m'entraîna tel que j'étais, en canadienne et encore botté, directement vers la chambre.

– Regarde, Ilias, Samat se tient debout !

– Pas possible, où est-il ?

– Là, sous la table !

– Mais il rampe…

– Attends, tu vas voir. Allons, mon chéri, fais voir à papa, comme tu te tiens debout. Viens, viens vite, Samat !

Samat sembla comprendre ce que sa maman lui demandait. Tout joyeux, il frétilla à quatre pattes, se dégagea de dessous la table et se tenant au lit, avec un gros effort, il se mit debout. Il se tint un instant ainsi, souriant d'un air vaillant, peu assuré sur ses petites jambes dodues, puis avec le même sourire, il s'écroula par terre. Je bondis, le ramassai sur mon bras et le serrai contre moi, humant sa fraîche odeur de lait. Combien son parfum m'était précieux, aussi précieux à mon cœur que Assel elle-même.

– Tu vas l'étouffer, Ilias, fais attention. Assel prit notre fils.

– Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Défais-toi. Bientôt il sera tout à fait grand, et maman aussi ira travailler. Tout va s'arranger, tout ira bien, n'est-ce pas, mon petit garçon, n'est-ce pas ? Et toi ! …

Assel me jeta un regard pensif et un peu triste. Je m'assis. Je compris que dans ces mots, elle avait mis tout ce qu'elle désirait me dire, tout ce qui c'était amassé dans son cœur ces derniers jours. C'était à la fois une prière, un reproche et un espoir. Je devais tout lui avouer, à l'instant même, ou bien partir immédiatement. Il valait mieux partir. Elle était très heureuse, et ne soupçonnait rien. Je me levai.

– Je m'en vais.

– Où cela ? Assel s'agita, aujourd'hui non plus tu ne restes pas ? Prends au moins du thé.

Je bredouillai :

– Je ne peux pas, je dois partir, tu sais bien, il y a beaucoup de travail en ce moment…

Ce n’était pas le travail qui me faisait fuir. En fait, je ne devais partir qu’au matin.

Je montai dans la cabine et m’affalai lourdement sur le siège en gémissant de chagrin. Il me fallut un bon moment pour arriver à mettre la clé de contact. Je roulai aussi longtemps que les lumières des fenêtres restaient visibles. Arrivé au défilé, je tournai tout de suite après le pont et me rangeai sur l’accotement au milieu des buissons, puis j’éteignis les phares. J’avais décidé d’y passer la nuit. Je tirai mes cigarettes. Il ne restait plus qu’une allumette. Elle donna une flamme courte et s’éteignit aussitôt. Je lançai la boîte par la portière, m’enveloppai la tête dans ma canadienne et me recroquevillai sur le siège.

Une lune morose s’arrondissait au-dessus des montagnes froides et sombres. Dans le défilé, le vent sifflait tristement et poussait la portière entrouverte de ma cabine qui grinçait doucement. Jamais encore, je n’avais ressenti telle solitude, après ma rupture avec mes amis et ma famille. Il n’était plus possible de continuer à vivre ainsi. Je me jurai que dès mon retour à la station, j’aurais aussitôt une explication avec Kaditcha ; je lui demanderais de me pardonner et d’oublier tout ce qu’il y avait eu entre nous. Ce serait plus honnête ainsi et plus juste.

Mais le destin en avait décidé autrement. Je fus pris au dépourvu, je ne pouvais penser que cela se passerait ainsi. Donc le surlendemain, j’étais de retour à la station de transit. Il n’y avait personne à la maison et la porte était ouverte. Je supposai d’abord qu’Assel était sortie chercher de l’eau et du bois. Je regardai tout autour. La chambre était en désordre. Une odeur fade d’abandon sortait du poêle froid. Je fis un pas vers le lit de Samat : il était vide. Pris de peur, je murmurai : « Assel ». Seuls les murs me répondirent en renvoyant son nom.

Je bondis vers la porte :

– Assel !

Personne ne répondit. Je courus chez les voisins, vers la pompe à essence. Personne ne savait rien. On me dit que la veille elle était partie on ne savait où, pour toute la journée, en laissant l’enfant chez des amis ; elle était revenue en fin de soirée. Je frissonnai d’une terrible certitude : « Elle a tout appris, elle est partie. »

Jamais encore je n’avais lancé mon camion à pareille allure à travers les montagnes comme en ces heures de malheur. Il me semblait sans cesse que

j’allais la voir au prochain tournant, puis au défilé, n’importe où sur la route. Comme un oiseau de proie, je rattrapais les camions qui se trouvaient devant moi, je freinais pour rouler bord à bord, inspectant du regard les cabines, les caisses, puis les dépassais comme un fou, sous les injures des chauffeurs. Je roulai ainsi trois heures, sans une halte, jusqu’au moment où l’eau se mit à bouillir dans le radiateur. Je sortis, recouvris celui-ci de neige. Le camion fumait et haletait comme un cheval surmené. Je m’apprêtais à repartir lorsque j’aperçus le convoi d’Alibèk. J’en fus tout content. Nous ne nous parlions plus, mais si Assel était chez eux, il me le dirait. Je courus me mettre au milieu de la route, levai la main :

– Arrête, arrête, Alibèk ! Arrête !

Son coéquipier, qui conduisait, regarda Alibèk d’un air interrogateur. L’autre se détourna et le camion passa. Je restai longtemps le bras levé, au beau milieu de la route, dans la poussière de neige. Je m’essuyai le visage. Et voilà, un prêté pour un rendu. Mais ce n’était pas le moment de se vexer. Je conclus qu’Assel n’était pas chez eux. C’était encore plus grave. Elle était donc partie à l’aïl, car elle n’avait nulle part où aller. Comment avait-elle franchi le seuil de la maison paternelle ? Qu’avait-elle dit ? Comment avait-on considéré ce retour honteux ?

Seule, avec un enfant sur les bras…

Je devais aller immédiatement à l’aïl. Je déchargeai rapidement et, laissant le camion dans la rue, je courus au bureau pour prendre mes papiers. Dans le couloir, je me heurtai à Djantaï. Oh ! ce sourire narquois et insolent !

Kaditcha me regarda d’un air bizarre lorsque je lui jetai les papiers à travers le guichet. Une lueur inquiète, une ombre de culpabilité passa dans son regard.

– Réceptionne au plus vite, lui dis-je.

– Il est arrivé quelque chose ?

– Elle n’est plus à la maison. Assel est partie.

– Qu’est-ce que tu dis ?

Kaditcha pâlissant, se souleva de derrière sa table. Elle murmura en mordant ses lèvres :

– Pardonne-moi, pardonne-moi, Ilias, c’est moi… moi…

– Quoi, moi ? Parle clairement, raconte tout ! je me ruai vers la porte.

– Je ne sais plus moi-même comment c'est arrivé, c'est vrai ce que je te dis, Ilias. Hier, le portier est venu me dire qu'il y avait là une jeune fille qui voulait me voir. Tout de suite j'ai reconnu Assel. Elle m'a regardé un moment sans rien dire, puis a demandé : " Est-ce vrai ? » Et moi, j'ai perdu la tête et j'ai répondu : « Oui, c'est vrai, tout est vrai, il est avec moi ! » Elle s'est éloignée du guichet. Et moi, je me suis affalée sur la table et me suis mise à sangloter, en répétant comme une idiote : « Il est à moi, à moi ! » Je ne l'ai plus revue… Pardonne-moi.

– Mais comment a-t-elle su ?

– C'est Djantaï. Il m'avait menacée, moi aussi. On dirait que tu ne connais pas ce salaud-là. Va, Ilias, trouve-la. Je ne veux plus être entre vous. Je partirai n'importe où…

Le camion m'emportait à travers la steppe hivernale. La terre bleuâtre était gelée. La bise tourmentait les crêtes des congères et arrachait aux aryks les chardons vagabonds. Au loin, en plein vent, se dessinaient les moulins sombres et les jardins dénudés d'un aïl.

J'arrivai vers le soir. Je m'arrêtai près de la cour familière et allumai vite une cigarette pour calmer mon angoisse. Puis j'écrasai le mégot et klaxonnai. Mais au lieu d'Assel, ce fut sa mère qui sortit, une pelisse, jetée sur ses épaules. Je descendis sur le marchepied et dis à mi-voix :

– Bonjour, mère.

– Ah ! C'est toi, qui t'amènes me répondit-elle d'un air menaçant. Et après tout ce que tu as fait, tu oses m'appeler mère ? Va-t'en d'ici, disparais de mes yeux. Vagabond, aventurier ! Tu as séduit mon enfant aimée, et maintenant te voici ? Sans pudeur ! Tu as gâché toute notre vie…

La vieille ne me laissa pas placer un mot. Elle continuait à crier et m'injuriait dans les termes les plus blessants. Les gens commençaient à accourir à ses cris ; des gamins surgirent des cours voisines.

– Fiche le camp d'ici, avant que je n'appelle à l'aide. Sois maudit ! Que je ne te voie plus jamais.

Elle avait jeté à terre sa pelisse et avançait vers moi, au paroxysme de la colère.

Il ne me restait rien d'autre à faire que de reprendre le volant. Il me fallait partir, puisque Assel ne voulait même pas me voir. Des pierres et des bâtons vinrent s'abattre sur le camion. C'étaient les gamins qui me chassaient…

Cette nuit-là, j'errai longtemps au bord du lac. Il s'agitait, éclairé par la lune. Ô, Issyk-Koul aux eaux toujours tièdes. Tu étais glacial et inhospitalier, cette nuit-là. J'étais assis sur la quille d'une barque renversée. L'eau s'abattait sur le sable en vagues méchantes, elles frappaient la tige de mes bottes et se retiraient avec un lourd soupir…

… Quelqu'un s'approcha de moi et posa timidement la main sur mon épaule : c'était Kaditcha.

***

Quelques jours plus tard, nous partîmes pour Frounzé. Nous étions engagés dans une expédition chargée de prospecter les pâturages dans la steppe d'Anarkhaï. On m'avait pris comme chauffeur, et Kaditcha comme manœuvre. Ainsi commença une nouvelle existence.

Avec cette expédition, nous nous retrouvâmes très loin, au fin fond de l'Anarkhaï, presque aux confins du lac Balkhach. Quant à rompre avec le passé, mieux valait le faire définitivement.

Les premiers temps, j'arrivais à étouffer ma peine par un travail intense. Et du travail il y en avait. Pendant près de trois ans, nous parcourûmes les espaces de l'Anarkhaï en long et en large, forant des puits, traçant des routes, construisant des stations de transit. À présent, ce n'est plus le sauvage Anarkhaï d'autrefois, où l'on pouvait se perdre en plein jour et errer tout un mois à travers la steppe vallonnée, couverte d'absinthe. À présent, c'est une région de grands élevages, avec des villes bien équipées, des maisons confortables… On y sème du blé et on y récolte même du fourrage. Il y a encore énormément de travail là-bas, surtout pour nous, les routiers.

Pourtant, je n'y restai pas. Non que la vie fût trop dure dans ces régions presque inhabitées, non, ça, c'est une question d'adaptation, et Kaditcha et moi nous n'avions pas peur des difficultés. Tous deux nous nous accordions bien, pleins d'estime l'un pour l'autre. Mais voilà, l'estime, c'est une chose et l'amour en est une autre. Même si dans un couple l'un des deux est amoureux, si l'autre ne l'est pas, on ne peut être vraiment heureux. Est-ce la nature humaine qui est ainsi faite, ou bien est-ce particulier à moi, mais j'avais continuellement la sensation que quelque chose me manquait. Ni le travail ni l'amitié ni la sollicitude de la femme qui vous aime, rien ne peut enlever cette sensation. J'avais vite regretté, sans rien dire, d'être parti si

précipitamment, de n'avoir pas essayé encore une fois de voir Assel. Les derniers six mois j'éprouvais une profonde nostalgie en pensant à Assel et à mon fils. La nuit, je ne dormais plus. Je revoyais Samat, il souriait en vacillant sur ses petites jambes incertaines. Je gardais à tout jamais le souvenir de son odeur fraîche de bébé. Les monts familiers du Tian-Chan, le lac bleu, la steppe au pied des montagnes m'attiraient vers eux. C'était là que j'avais rencontré mon premier, mon seul amour. Kaditcha savait tout cela, mais elle ne me faisait aucun reproche. Enfin, un jour, nous comprîmes que nous ne pouvions plus vivre ensemble.

Le printemps en Anarkhaï fut précoce. La neige fondit rapidement, les collines apparurent et se couvrirent d'herbe. La steppe s'éveilla, respirant la chaleur et l'humidité. L'air des nuits devint transparent et le ciel plein d'étoiles.

Nous étions couchés sous la tente, près d'une tour de forage. Nous ne pouvions pas dormir. Soudain, dans le silence de la steppe, j'entendis le sifflement lointain d'une locomotive. Comment pouvait-il nous parvenir ? Jusqu'au chemin de fer il y avait une demi-journée de trajet. Peut-être était-ce mon imagination, je ne sais plus. Mais mon cœur avait bondi à cet appel de la route et je dis :

– Je vais partir, Kaditcha.

– Oui, Ilias, il faut nous séparer, répondit-elle.

Et nous nous séparâmes. Kaditcha partit au Kazakhstan septentrional, pour les terres vierges.

Je souhaite de tout mon cœur qu'elle soit heureuse. Je suis sûr qu'elle finira par trouver celui qui peut-être sans le savoir lui-même la cherche. Elle n'a pas eu de chance avec son premier mari, avec moi non plus cela n'a pas marché. Sans doute serais-je resté avec elle si je n'avais connu le véritable amour, si je n'avais su ce que c'est qu'aimer et être aimé. C'est très difficile à expliquer.

Je conduisis Kaditcha à la petite gare et l'installai dans le train. Je courus près du wagon tant que je pus.

– Bon voyage, Kaditcha, il ne faut pas m'en vouloir… lui murmurai-je pour la dernière fois.

Un vol de grues se dirigeait vers le midi, et moi je partais vers le Nord, vers le Tian-Chan…

***

Sitôt arrivé, je pris le chemin de l'aïl. J'étais assis à l'arrière d'un camion que j'avais arrêté sur la route ; j'essayais de ne penser à rien. J'étais plein de joie et d'angoisse. Nous roulions à travers la steppe, sur cette même route où j'avais rencontré Assel. Ce n'était plus un chemin vicinal, mais une route couverte de gravillon, avec des ponts en béton et des panneaux de signalisation. J'eus une pensée de regret pour la route de naguère. Je ne reconnus pas l'aryk où, un jour, mon camion s'était enlisé, je ne vis pas non plus le tertre où Assel était assise.

Avant d'arriver à l'aïl, je frappai à la vitre. Le chauffeur passa la tête à la portière :

– Qu'y a-t-il ?

– Arrête-moi ici.

– Dans ce champ ? On y est presque…

– Merci ! Ce n'est pas loin. Je sautai à terre. J'irai à pied maintenant, lui dis-je en lui tendant de l'argent.

– Laisse, on ne fait pas payer les collègues.

– Ce n'est pas écrit sur ma figure, allez, prends…

– La démarche ne trompe pas.

– Bon, puisque c'est comme ça, bonne chance.

Le camion s'en alla, je demeurai sur la route sans pouvoir retrouver mon calme. J'allumai une cigarette en m'abritant du vent. Mes doigts tremblaient quand je la portais à la bouche. J'aspirai quelques bouffées, puis écrasai le reste et me mis en route. " Me voici arrivé », murmurai-je. Mon cœur battait si fort qu'il me semblait recevoir des coups sur la tête et que j'en avais des bourdonnements dans les oreilles.

L'*aïl* s'était sensiblement transformé. Il s'était étendu, agrandi de nombreuses maisons neuves avec des toits en ardoises. Les fils électriques passaient dans toutes les rues et, près de la direction du kolkhoze, un haut-parleur diffusait le programme de la radio.

Des gosses couraient à l'école, un groupe plus âgé entourait un jeune instituteur et discutait. Parmi eux, peut-être, se trouvaient ceux qui m'avaient un jour jeté des pierres et des bâtons… Le temps passe, nul ne peut l'arrêter.

Je me hâtai. Je vis la cour avec les saules et le foyer en argile. Je m'arrêtai et repris haleine. Glacé de peur et d'angoisse, je me dirigeai d'un pas incertain vers le portillon. Je frappai. Une petite fille, un cartable à la main, sortit en courant, celle-là même qui m'avait tiré la langue ; maintenant elle allait à l'école.

La fillette était pressée. Elle me regarda d'un air étonné et dit :

– Il n'y a personne à la maison.

– Personne ?

– Non. Maman est en visite au chantier forestier. Le père porte l'eau aux tracteurs.

– Et Assel, où est-elle ? demandai-je timidement, la gorge sèche.

– Assel ? s'étonna la fillette. Assel est partie depuis longtemps…

– Et… elle n'est jamais revenue ?

– Elle vient chaque année avec son mari. Maman dit que c'est un homme très bien…

Je ne posai plus aucune question. La fillette courut à l'école. Je fis demi-tour.

Cette nouvelle me bouleversa au point que tout me devint indifférent. Avec qui, à quel moment s'était-elle mariée, cela n'avait pas d'importance. Pourquoi ne m'était-il jamais venu à l'esprit qu'elle pouvait rencontrer un autre homme ? Cela devait bien arriver pourtant. Elle ne pouvait tout de même pas rester là, pendant toutes ces années, à attendre ma réapparition.

Je me mis à marcher sans attendre de camion. Oui, la route avait bien changé, elle était tassée et couverte de gravillon. Seule la steppe demeurait la même, parcourue d'un frisson foncé, et vêtue d'un chaume délavé. Ses collines fuyaient en pente douce depuis les montagnes jusqu'à l'horizon, interrompue d'une frange claire aux rives lointaines de l'Issyk-Koul. La terre reposait, nue et humide après les neiges. On entendait déjà le ronronnement des tracteurs occupés aux labours printaniers.

J'arrivai à la nuit au chef-lieu. Le lendemain, je décidai de me rendre à la station routière. Tout était perdu désormais, mais il fallait vivre et travailler. Et puis, plus tard… sait-on jamais…

Comme toujours, la grande route du Tian-Chan grondait. Les camions se suivaient sans interruption, mais j'en guettais un de notre station. Enfin je

levai la main.

Le camion, dans son élan, me dépassa, puis freina. J'attrapai ma valise, le chauffeur sortit de la cabine. C'était Ermèk, un camarade de régiment. C'était avec moi qu'il avait fait son stage de chauffeur à l'armée. À cette époque-là, il était jeune. Ermèk restait là sans rien dire avec un sourire incertain.

– Tu ne me reconnais pas ?

– Sergent… Ilias ! … Ilias Alybaev ! se souvint-il enfin.

– Lui-même, et je souris avec une pointe d'amertume. Il avait eu de la peine à me reconnaître ; je devais avoir beaucoup changé.

Nous partîmes. Nous parlions de chose et d'autre, de nos souvenirs. Je craignais qu'il ne m'interroge sur ma vie privée. Mais Ermèk semblait ne rien savoir, et cela me rassura.

– Quand es-tu rentré ?

– Ça fait deux ans que je travaille ici.

– Où est Alibèk Djantourine ?

– Je ne sais pas. Il n'était plus là quand je suis venu, on dit qu'il est chef d'atelier dans une station du Pamir.

" Bravo, Alibèk ! Bravo, mon ami ! Tu es un bon djighite ! " J'étais heureux pour lui. Il était donc arrivé à ses fins. Quand il était aux armées, il suivait des cours par correspondance à l'école technique d'automobiles, il voulait aussi terminer l'institut.

– Le chef, c'est toujours Amanjolov ?

– Non, c'est un autre. Amanjolov a reçu de l'avancement, il est au ministère.

– Tu crois qu'on me donnera du travail ?

– Pourquoi pas, bien sûr qu'on t'en donnera. Tu es un excellent chauffeur, déjà dans l'armée, tu étais bien coté.

– Il y a longtemps de ça, murmurai-je. Et Djantaï, tu le connais ?

– Nous n'avons personne de ce nom, j'en ai jamais entendu parler.

" Il y a pas mal de changement ", pensai-je. Ensuite je demandai :

– Vous utilisez des remorques dans le col, ça marche ?

Ermèk répondit tranquillement :

– Oui, souvent. Tout dépend du chargement ; s'il le faut, on nous en met

une et puis, il n’y a plus qu’à tirer. Maintenant, les moteurs sont très puissants.

Il ne savait pas ce que m’avaient coûté ces remorques.

J’étais enfin de retour dans ma station. Ermèk m’invita à manger chez lui ; là, il m’offrit à boire à mon retour. Mais je refusai, car je ne buvais plus depuis longtemps.

Les camarades m’accueillirent aimablement. Les anciens ne m’interrogèrent pas et je leur en fus reconnaissant. Ils voyaient que j’avais roulé ma bosse un peu partout, et qu’à présent j’étais de retour, prêt à travailler consciencieusement, cela suffisait.

À quoi bon remuer des cendres ! Quant à moi, j’essayais de tout oublier. Je passais toujours très vite à côté de la station de transit où j’avais vécu avec ma famille, ne regardant ni à droite, ni à gauche, je n’y faisais même pas le plein d’essence. Pourtant rien n’y fit, je ne réussis pas à me donner le change.

Je travaillais depuis quelque temps déjà, j’avais mes habitudes, je m’étais familiarisé avec mon camion, j’avais essayé le moteur à toutes les vitesses et sur toutes les pentes. Bref, je possédais mon métier à fond…

Cette fois-là, je revenais de Chine. Je roulais tranquillement et ne pensais à rien ; le volant entre les mains, j’observais le paysage. C’était le printemps, il faisait beau. Par-ci, par-là, on dressait des yourtes, les troupeaux se dirigeaient vers les pâturages de printemps. Une fumée bleutée s’étirait au-dessus des tentes, le vent apportait le hennissement nerveux des chevaux, les bêtes erraient non loin de la route.

Avec tristesse, je me souvins de mon enfance… Et soudain, en débouchant vers le lac, je tressaillis : les cygnes !

Pour la seconde fois de ma vie, je voyais des cygnes au printemps sur l’Issyk-Koul. Au-dessus du lac très bleu, tournoyaient les grands oiseaux blancs.

Sans réfléchir, je quittai brusquement la route, et comme l’autre fois, à travers champs, je roulai vers le lac.

Issyk-Koul ! Mon chant d’amour inachevé ! Pourquoi me suis-je souvenu de ce jour où Assel et moi nous nous arrêtâmes sur cette colline au-dessus de l’eau ? Tout était pareil : les vagues bleues bordées d’écume blanche semblaient se prendre par la main et courir vers les rives dorées. Le soleil glissait derrière les montagnes et, au loin, l’eau devenait toute rose. Les

cygnes volaient avec de grands cris d'allégresse. Ils s'élevaient dans l'air, puis se laissaient tomber en un vol si puissant que leurs ailes semblaient gronder. Ils faisaient jaillir l'eau qui courait en grands cercles bouillonnants. Oui, tout était pareil. Seulement Assel n'était plus à mes côtés. Où es-tu maintenant, mon petit peuplier ?

Je demeurai longtemps sur la rive, puis je revins à la station, et là, je ne pus me retenir… J'allai de nouveau au café noyer ma douleur réveillée. J'en ressortis tard. Le ciel était sombre, plein de nuages. Le vent soufflait du col comme dans une cheminée, il courbait les arbres avec violence, sifflait dans les fils électriques et giflait le visage. Le lac mugissait et geignait. Je parvins difficilement jusqu'à la maison commune et me couchai sans me déshabiller.

Le lendemain, je ne pouvais plus tourner la tête tellement j'avais mal. Dehors tombait une horrible, petite pluie mêlée de neige. Je restai étendu pendant près de trois heures, sans aucune envie d'aller travailler. Pour la première fois le travail m'écœurait. Pourtant j'eus honte et je sortis.

Le camion roulait mollement, ou plus exactement, c'était moi qui étais tout ramolli. Le temps était infect. Les voitures que je croisais étaient couvertes de neige ; donc elle tombait, là-haut au col. Tant pis, cela m'était égal, tempête ou non, je m'en fichais, je ne craignais plus rien, on ne meurt qu'une fois.

Le moral était vraiment bas. Quand je jetais un coup d'œil dans la glace, je me dégoûtais avec mon visage pas rasé, boursouflé, aux traits brouillés comme après une maladie. Je me dis que je mangerais bien quelque chose en route, car je n'avais rien pris le matin ; en fait je n'avais pas tellement faim, je voulais boire à nouveau. C'est bien connu, quand on se laisse aller une fois, ensuite il est difficile de se retenir. Je fis une première halte ; après un verre, je me sentis regaillardi. Le camion roula plus gaiement. Je m'arrêtai encore et avalai une bonne ration de vodka, et je remis ça encore une fois. La route fila, les essuie-glaces allaient et venaient devant mes yeux. Je me penchais en avant en mâchonnant une cigarette. Les camions passaient à toute allure en éclaboussant mes vitres. Il se faisait tard, j'accélérai. Une nuit dense, lourde me surprit dans les montagnes. C'est alors que l'effet de la vodka se fit sentir. J'étais lessivé, des taches noires passaient devant mes yeux. On étouffait dans la cabine et j'avais mal au cœur. Je n'avais jamais été aussi complètement saoul. La sueur inondait mon visage. Il me semblait que je roulais non pas en camion, mais que j'étais porté par les faisceaux lumineux des phares. Je chavirais en avant, vers un abîme étincelant, puis je me hissais le long de

cette lumière mouvante qui glissait sur les rochers. À d'autres moments, elle me happait dans les lacets. Ma résistance lâchait de plus en plus, mais je ne m'arrêtai pas. Je savais qu'il suffisait de lever les mains de sur le volant pour ne plus pouvoir le reprendre. Je ne me rappelle plus exactement où j'étais ; quelque part dans la passe, c'est tout. Oh ! ce Dolon ! ce géant du Tian-Chan ! Comme tu es terrible ! Surtout la nuit, quand on a bu !

Avec effort, le camion arriva en haut d'une côte et plongea vers la descente. Devant mes yeux, la nuit se renversa et se mit à vaciller. Mes mains ne m'obéissaient plus. De plus en plus vite, le camion volait dans la descente. Puis il y eut un bruit sourd, suivi d'un grincement, les phares eurent un dernier éclair, et l'obscurité noya mes yeux. Quelque part, au fin fond de ma conscience, surgit une pensée : « l'accident ».

Je ne sais pas combien de temps je restai là. J'entendis soudain une voix lointaine qui me parvenait à travers du coton : « Éclaire un peu. » Des mains me palpèrent la tête, les épaules, la poitrine. " Il est vivant, mais ivre. » Une autre voix répondit « Il faut dégager la route. »

– Allons, l'ami, essaie de te pousser un peu, nous allons redresser le camion.

Des mains me poussèrent doucement. Je gémis et soulevai la tête avec difficulté. Du sang coulait de mon front sur ma figure. Dans ma poitrine quelque chose m'empêchait de me redresser. L'homme frotta une allumette et me regarda, puis il en frotta une autre et me regarda à nouveau comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

– Voyons, comment se fait-il, camarade ? Comment as-tu pu ? prononça-t-il, dans la nuit, d'une voix attristée.

– Le camion est très abîmé ? demandai-je en crachant le sang qui me venait dans la bouche.

– Non, pas trop. Il a été seulement déporté au milieu de la route.

– Alors je démarre tout de suite, laissez-moi passer.

De mes mains tremblantes, que je n'arrivais pas à contrôler, j'essayai de mettre le contact et de tirer le starter.

– Attends, me dit l'homme, en me prenant fermement aux épaules, ça suffit, ce petit jeu. Sors d'ici, tu vas dormir, et demain on verra…

On me tira de la cabine.

– Mets le camion sur l'accotement, Kemel ; on verra plus tard.

Il passa mon bras sur son épaule et me conduisit dans la nuit. Nous marchâmes un bon moment avant d'arriver dans une cour. L'homme me soutint pour entrer dans la maison. La pièce était éclairée par une lampe à pétrole. L'homme m'aida à m'asseoir sur un tabouret et entreprit de m'enlever ma canadienne. C'est alors que je le regardai, et je me souvins : c'était le contremaître Baïtémir, celui-là même que j'avais remorqué jusqu'au col. J'eus honte de mon état, mais en même temps j'étais content de le revoir et je m'apprêtais déjà à le remercier, lorsqu'un bruit de bûches roulant sur le plancher me fit me retourner. Je me levai lentement, avec effort, comme s'il venait de choir sur mes épaules quelque chose d'immensément lourd. Sur le seuil se tenait Assel. Droite, inerte, elle me regardait.

– Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-elle.

Je faillis crier son nom, mais son regard distant me l'interdit et je me tus. Brûlant de honte, je baissai la tête. Il y eut un silence angoissant. Je ne sais comment tout cela se serait terminé si Baïtémir n'était intervenu. Comme si de rien n'était, il me fit asseoir de nouveau.

– Ce n'est rien, Assel, dit-il calmement, ce chauffeur est blessé, il va se reposer… Tu devrais nous donner de la teinture d'iode.

– De la teinture d'iode ? Sa voix était plus chaude, inquiète ; ce sont les voisins qui l'ont, j'y vais… Elle sortit en courant.

Je restais assis sans bouger, mordant mes lèvres.

Il n'y avait plus trace d'ivresse en moi, j'étais redevenu lucide en un instant. Seules mes tempes bourdonnaient avec force.

– Il faut d'abord laver ça, dit Baïtémir en examinant mon front écorché.

Il prit un seau et sortit. Un petit garçon d'environ cinq ans, en chemise et pieds nus, sortit de la chambre voisine. Il me regardait, les yeux ronds de curiosité.

Je le reconnus tout de suite, mon cœur le reconnut.

– Samat ! chuchotai-je d'une voix étouffée et je me penchai vers mon fils.

À ce moment, Baïtémir apparut dans l'entrée et, sans raison, cela m'effraya. Je crois qu'il avait entendu que j'appelais mon fils par son prénom.

J'étais très gêné, comme s'il m'avait pris sur le fait, tel un voleur. Pour

effacer cette impression, je demandai en cachant de la main une écorchure au-dessus de l'œil :

– C'est votre fils ?

Qu'est-ce qui m'avait poussé de poser la question de cette façon-là ? Je ne peux pas me le pardonner.

– Mon fils, oui, répondit Baïtémir avec une parfaite conviction.

Il posa le seau par terre et prit Samat dans ses bras.

– Le mien, tout ce qu'il y a de mien, n'est-ce pas, Samat ? disait-il en embrassant le petit garçon et en lui chatouillant le cou avec ses moustaches.

Sa voix n'avait aucune fausse note.

– Pourquoi ne dors-tu pas ? Mon petit poulain doit tout voir, hein ! Allons, cours au lit.

– Où est maman ? demanda Samat.

– Elle va venir tout de suite. Tiens, la voici. Va, mon petit.

Assel arriva en courant et nous jeta sans rien dire un regard rapide plein de circonspection. Elle tendit à Baïtémir le flacon et emmena son fils.

Baïtémir mouilla une serviette et essuya le sang de mon visage.

– Il faut être courageux, plaisanta-t-il en désinfectant mes égratignures, puis il ajouta d'un ton sévère : tu mériterais que cela te cuise bien fort pour ce que tu as fait. Enfin, c'est bon, puisque tu es mon hôte… Voilà, ça va se cicatriser. Assel, si tu nous faisais du thé ?

– Tout de suite.

Baïtémir étendit sur le tapis de feutre un couvre-lit ouatiné et mit un coussin.

– Mets-toi là, et repose-toi, me dit-il.

– Merci, ça va comme ça, bredouillai-je.

– Mais si, viens t'asseoir, fais comme chez toi, insistait Baïtémir.

J'agissais comme dans un rêve. J'avais l'impression qu'une main de fer me serrait le cœur. J'étais tendu dans l'angoisse et l'attente. Pourquoi ma mère m'avait-elle mis au monde ?

Assel arriva, et sans nous regarder, elle prit le samovar et sortit dans la cour.

– Je vais t'aider, Assel, dit Baïtémir.

Il s’apprêtait à la rejoindre, mais Samat sortit de nouveau de sa chambre. Il n’était pas du tout disposé à dormir.

– Que veux-tu, Samat ? Baïtémir hocha la tête avec bonté.

– Dis, monsieur, tu sors du film ? me demanda mon fils très sérieusement, et il s’approcha un peu plus.

Je compris tout de suite, tandis que Baitémir riait de bon cœur.

– Mon petit nigaud, va, dit Baïtémir en s’accroupissant près de l’enfant. Tu me feras mourir de rire… Nous allons au cinéma de la mine, m’informa-t-il, et lui, il vient avec nous…

– Oui, je sors du film, dis-je en me mettant dans le ton.

Mais Samat prit un air boudeur.

– C’est pas vrai !

– Comment ça, pas vrai ?

– Et où est ton sabre avec lequel tu te battais ?

– Je l’ai laissé à la maison…

– Tu me le montreras ? Demain, tu le montreras ?

– Oui, viens ici. Comment t’appelles-tu, Samat ?

– Samat. Et toi ?

– Moi… je me tus. Moi… on m’appelle tonton Ilias, dis-je avec effort.

Baïtémir intervint :

– Allons, va te coucher, Samat, il se fait tard.

– Papa, je peux rester un tout petit peu ! supplia Samat.

– Bon, accorda Baïtémir. Nous allons apporter le thé.

Samat s’approcha de moi. Je lui caressai la main. Il me ressemblait terriblement. Même ses mains étaient pareilles aux miennes, et il riait de la même manière que moi. Je demandai pour engager la conversation :

– Qu’est-ce que tu feras quand tu seras grand ?

– Je serai routier.

– Tu aimes monter en voiture ?

– Beaucoup-beaucoup, seulement personne ne me prend quand je lève la main…

– Moi, je te ferai faire un tour demain, tu veux ?

– Oh, oui ! Je te donnerai mes osselets.

Il courut dans la chambre, chercher les osselets.

Derrière la fenêtre, on voyait les languettes de feu qui sortaient de la cheminée du samovar. Assel et Baïtémir discutaient.

Samat apporta les osselets qu'il avait dans un petit sac en peau de mouton.

– Tiens, tonton, choisis, dit-il en déversant devant moi ses trésors multicolores.

J'avais envie de prendre un osselet, en souvenir, mais n'osai pas. La porte s'ouvrit et Baïtémir entra, portant le samovar bouillant. Puis Assel entra à son tour. Elle mit le thé à infuser. Baïtémir apporta une petite table basse, mit une nappe. Samat et moi, nous ramassâmes les osselets et les remîmes dans le sac. Baïtémir lui pinça tendrement l'oreille :

– Il vous a montré tout son bien, ce petit orgueilleux.

Nous nous installâmes autour du samovar. Assel et moi faisions semblant de ne pas nous connaître. Nous nous efforcions d'être calmes et c'est pourquoi sans doute nous ne parlions guère. Samat, installé sur les genoux de Baïtémir, se serrait contre lui, tournait la tête.

– Aïe, aïe, papa, tu as la moustache qui pique ! disait-il en se frottant contre elle et en avançant ses joues.

C'était dur de rester assis près de mon fils, sans oser l'appeler ainsi, tandis qu'il disait « papa » à un autre homme. C'était dur de sentir Assel, mon Assel aimée, tout près et de ne pas avoir le droit de la regarder bien en face. Comment était-elle arrivée ici ? Elle avait aimé cet homme et l'avait épousé. Comment savoir tout cela puisqu'elle ne faisait même pas mine de me connaître, comme si j'étais vraiment un étranger. Me haïssait-elle ? Et Baïtémir ? Devinait-il qui j'étais en réalité ? N'avait-il pas remarqué ma ressemblance avec Samat ? Pourquoi ne s'était-il même pas souvenu de notre rencontre près du col, lorsque je l'avais remorqué ? L'avait-il vraiment oubliée ?

Tout devint encore plus pénible au moment de se coucher. On m'avait installé là, sur le tapis de feutre. J'étais allongé face au mur, on avait baissé la lampe et Assel rangeait la vaisselle.

– Assel, appela doucement Baïtémir de la chambre voisine.

Elle s'approcha.

– Si tu lavais ça.

Elle prit ma chemise à carreaux qui était toute tachée de sang et se mit à la laver, mais elle s'arrêta aussitôt. J'entendis qu'elle allait chez Baïtémir.

– L'eau du radiateur est-elle vidangée ? demanda-t-elle à voix basse, s'il se met à geler…

– C'est fait, Kemel s'en est chargé, répondit Baïtémir également à voix basse. Le camion n'est presque pas endommagé… Demain matin, on lui donnera un coup de main…

Et moi qui avais complètement oublié, je n'avais pas la tête à penser à la vidange…

Assel acheva de laver ma chemise et en l'étendant au-dessus du poêle, elle poussa un profond soupir. Elle éteignit la lampe et sortit.

Ce fut la nuit. Je sais qu'aucun de nous ne dormit, chacun se retrouva avec ses propres pensées. Baïtémir était couché avec le petit, il lui murmurait des mots de tendresse et le couvrait chaque fois que Samat se retournait dans son sommeil. Assel par moments étouffait un soupir. Il me semblait que je voyais ses yeux briller dans le noir, pleins de larmes. À quoi pensait-elle ? À qui pensait-elle ? Nous étions trois près d'elle… Peut-être comme moi, revivait-elle toutes les joies et les amertumes qui nous liaient. Mais à présent, elle était inaccessible. Elle avait changé pendant ces dernières années. Ses yeux n'étaient plus les mêmes, elle n'avait plus son regard confiant, lumineux, plein de bonté. Il était devenu plus sévère. Et pourtant pour moi, elle était toujours la même Assel, mon petit peuplier des steppes. Dans chacune de ses expressions, dans chacun de ses gestes, je retrouvais quelque chose de très familier, et cela m'était d'autant plus amer et plus blessant. Tourmenté, je mordais le coin de l'oreiller, et ne pus dormir jusqu'au matin.

Derrière la fenêtre, au milieu des nuages, voguait la lune.

De bonne heure, lorsque Assel et Baïtémir sortirent dans la cour pour vaquer à leurs occupations, je me levai à mon tour. Il me fallait partir. Marchant tout doucement, je m'approchai de Samat, l'embrassai et sortis en hâte de la pièce.

Dans la cour, Assel chauffait de l'eau dans la grande marmite posée sur des pierres. Baïtémir fendait du bois. Je partis avec lui vers le camion. Sans rien dire, nous marchions en fumant.

Il s'avéra que le camion avait heurté des bornes. Deux d'entre elles

gisaient arrachées avec leur soc de béton. J'avais un phare brisé, une aile et le pare-chocs cabossés et une roue voilée.

Nous réparâmes tant bien que mal à l'aide d'une pince et d'un marteau. Ensuite commença un travail long et épuisant. Le moteur était trop froid, il était impossible de le mettre en route. Nous réchauffions le carter en brûlant de l'étoupe et tournions la manivelle à quatre mains. Nos épaules se touchaient, nos mains manœuvraient la même poignée qui nous blessait, nos haleines se confondaient, tous deux nous faisions le même travail et peut-être pensions-nous à la même chose.

Le moteur ne voulait pas tourner. Nous commencions à nous essouffler. Entre-temps, Assel avait apporté deux seaux d'eau chaude et sans rien dire, elle les avait posés devant moi et s'était éloignée. Je versai l'eau dans le radiateur. Nous tournâmes de nouveau la manivelle, encore une fois, encore. Enfin le moteur partit. Je montai dans la cabine, il y avait des ratés, Baïtémir se pencha sous le capot pour vérifier les bougies. À cet instant, Samat arriva en courant, tout essoufflé, le manteau déboutonné. Il se mit à tourner autour du camion, il avait très envie de monter. Assel attrapa l'enfant et sans le lâcher se posta près de la cabine. Elle me regarda avec reproche, avec douleur et une pitié si profonde, que j'étais prêt à faire en cet instant, n'importe quoi pour me racheter et les reprendre tous les deux. Je me penchai vers elle par la portière ouverte :

– Assel, prends ton fils, monte ! je t'emmène comme l'autre fois, pour toujours, monte ! … suppliai-je. Le bruit du moteur couvrait ma voix.

Assel ne répondit rien, détourna doucement ses yeux remplis de larmes et elle fit « non » de la tête.

– Viens, maman, dit Samat en la tirant par la main, viens faire un tour.

Elle marchait sans se retourner, la tête penchée très bas, tandis que Samat essayait de la retenir.

– C'est fait, cria Baïtémir, en fermant le capot, et il me tendit les outils.

Je partis. Et de nouveau ce furent le volant, les montagnes, la route… Le camion m'emportait, indifférent à tout…

Ainsi j'avais retrouvé Assel et mon fils au col ; ainsi nous nous étions revus, et puis nous nous étions séparés.

Pendant tout le trajet, je ne cessai de réfléchir sans arriver à une solution. Ces pensées m'épuisaient. Un fait était certain : je devais partir, n'importe où,

mais je ne pouvais plus rester.

Je décidai cela fermement et c'est avec cette résolution que je pris le chemin du retour. En passant près du chantier, j'aperçus Samat qui jouait avec un petit garçon et une petite fille à peine plus âgée que lui. Avec des pierres ils construisaient des courettes, des pâturages. Peut-être les avais-je déjà vus auparavant près de la route… Dire que j'étais passé presque tous les jours à côté de mon fils, sans même soupçonner sa présence. Je m'arrêtai.

– Samat !

J'avais envie de le voir. Les enfants accoururent.

– Tonton, tu es venu pour nous promener ? demanda Samat.

– Oui, mais une toute petite promenade. Tous joyeux, les enfants montèrent dans la cabine.

– C'est un ami à nous, se vanta Samat devant ses camarades.

Je les gardai un très court instant, mais que de bonheur et de joie j'en éprouvai, peut-être plus qu'eux-mêmes. Puis je les fis descendre.

– Et maintenant courez à la maison !

Les enfants s'en allèrent. J'arrêtai mon fils.

– Attends, Samat, je vais te dire quelque chose.

Je le soulevai très haut au-dessus de ma tête. Je le regardai longtemps, le serrai contre moi, puis je l'embrassai et le posai à terre.

– Tonton, où est ton sabre, tu l'as apporté ? se souvint-il.

– Oh ! je l'ai oublié, mon fils, je l'amènerai la prochaine fois.

– Tu ne l'oublieras plus, tonton ? Nous irons jouer au même endroit.

– Entendu, cours vite maintenant.

À l'atelier de la station, je fabriquai trois petits sabres en bois, et les pris avec moi.

Les enfants m'attendaient. Je leur fis faire un petit tour. Ainsi commença mon amitié avec mon fils et ses petits camarades. Ils s'habituèrent vite à moi. En m'apercevant, ils couraient à ma rencontre, à celui qui arriverait le plus vite.

– Le camion, voilà notre camion !

Je me sentis revivre. Je prenais la route avec l'impression d'emporter avec moi quelque chose de très beau. Je savais que mon fils m'attendait. Deux

minutes près de lui dans la cabine et j'étais heureux. Je ne pensais qu'à une chose : ne pas être en retard au rendez-vous. J'arrangeais mon horaire de façon à passer le col dans la journée. Il faisait beau, c'était le printemps, les enfants jouaient tout le temps dehors, et je les trouvais souvent au bord de la route. Il me semblait que désormais je ne vivais et ne travaillais que pour cette rencontre, tellement elle me donnait de bonheur. Parfois il me venait une inquiétude. Savait-on que je promenais les enfants ? On pouvait d'un jour à l'autre interdire à mon fils de jouer près de la route et de venir avec moi. Je le redoutais tellement, que dans mon for intérieur, je suppliais Assel et Baïtémir de ne pas m'enlever ces toutes brèves minutes de joie. Et pourtant c'est ce qui arriva…

Le 1er mai approchait. Je décidai de faire un cadeau à mon fils et je lui achetai un petit camion mécanique.

Ce jour-là je fus retardé à la station. Je partis plus tard que de coutume, et roulai très vite. C'est peut-être pourquoi j'étais inquiet, et je pressentais quelque chose. En approchant de la station, je pris le paquet et le posai près de moi, imaginant déjà la joie de Samat. Il possédait de plus jolis jouets que celui-ci, mais c'était un cadeau particulier : celui d'un ami routier à un petit garçon qui rêvait d'être aussi un routier. Mais ce jour-là, je ne vis pas Samat. Ses camarades accoururent : ils étaient seuls. Je sortis de la cabine.

– Où est Samat ?

– À la maison, il est malade, répondit le petit garçon.

– Malade ?

– Non, il n'est pas malade, expliqua la petite fille d'un air entendu, c'est sa maman qui ne lui permet pas de venir.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, elle dit qu'il ne faut pas.

Mon cœur chavira : tout était fini.

– Tiens, porte-lui ça, dis-je au garçonnet, en lui tendant le paquet, puis je réfléchis.

– Au fait non, ce n'est pas la peine.

Je repris mon paquet et me dirigeai vers le camion.

– Pourquoi le tonton ne nous promène pas ? demanda le petit garçon à sa sœur.

– Il est malade, dit-elle d’un air morose.

La petite avait deviné juste. Je me sentais vraiment malade. Pendant tout le trajet, je me demandais comment Assel pouvait me haïr au point d’agir ainsi : ne lui restait-il même plus une ombre de pitié pour moi ? Non, je ne pouvais pas y croire, cela lui ressemblait si peu… Il devait y avoir autre chose. Mais quoi ? Comment savoir ? Je voulais me persuader que mon fils était réellement malade. Pourquoi ne pas croire le petit garçon ? J’arrivai si bien à me convaincre que je finis par m’imaginer mon fils en train de délirer, terrassé par la fièvre… Il leur fallait peut-être de l’aide : aller chercher un médicament, transporter le petit à la clinique… Ces gens-là habitaient en plein col de montagne, et non sur une grande avenue. Je n’en pouvais plus. Je me hâtais, ne sachant que faire, avec une seule idée en tête : vite, revoir mon fils au plus vite… J’étais certain de le revoir, mon cœur me le disait. Comme un fait exprès, il ne me restait presque plus d’essence et je dus m’arrêter à la station-service…

***

Mon compagnon Ilias se tut. Il soupira profondément en passant la main sur son visage en feu. Il ouvrit la vitre et se remit une fois de plus à fumer. Il était plus de minuit. Tout le monde dormait sans doute dans le train, sauf nous. Les roues martelaient leur chanson incessante contre les rails. Derrière les vitres, la nuit d’été courait en pâlissant et les lumières des haltes passaient l’une après l’autre. La locomotive sifflait un air joyeux.

– C’est à ce moment que vous vous êtes approché, *agaï*, et que j’ai refusé de vous prendre. Vous savez maintenant pourquoi. Mon voisin sourit rêveusement.

– Vous êtes resté près de la pompe à essence, puis vous m’avez dépassé dans une Pobiéda. Je l’ai remarqué… Oui, j’étais plein d’appréhension, mais mon pressentiment se confirma, Samat m’attendait près de la route. En m’apercevant il me fit signe.

– Tonton, tonton routier ! …

Il était sain et sauf, mon petit garçon. J’étais heureux d’un bonheur sans mesure.

Je m’arrêtai, bondis hors de la cabine, et courus à la rencontre de mon fils.

– Tu étais malade ?

– Non, c'est maman qui ne voulait pas. Elle m'a dit de ne pas monter dans ton camion. Et moi j'ai pleuré…, se plaignit-il.

– Alors comment se fait-il que tu sois là ?

– Papa a dit comme ça que si quelqu'un a envie de promener les enfants, il n'a qu'à le faire.

– Ah, bon ?

– Et moi, j'ai dit que je serai routier…

– Et quel routier ! Sais-tu ce que je t'apporte ?

Je sortis le jouet. Regarde, il se remonte, c'est un camion juste comme il faut pour des petits routiers. L'enfant sourit de plaisir.

Il me regarda d'un air suppliant :

– Je viendrai toujours, toujours avec toi, n'est-ce pas, tonton.

– Toujours, bien sûr ! Veux-tu que nous allions en ville pour le

1er mai ; nous décorerons le camion avec de petits drapeaux, puis je te ramènerai.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Qu'est-ce qui m'autorisait à le dire ? Et surtout comment ai-je pu croire un instant que c'était possible ? Bien pire, je proposai sérieusement :

– Et si cela te plaît, alors tu resteras avec moi pour toujours. Nous vivrons dans la cabine, je t'emmènerai partout avec moi, personne ne te prendra à moi, nous ne nous séparerons jamais. Veux-tu ?

– Oh ! oui ! acquiesça immédiatement Samat. Nous allons vivre dans le camion ! Partons, tonton, partons tout de suite !

Il arrive que des adultes se comportent comme des enfants. Nous nous installâmes dans la cabine. Avec hésitation, je mis le contact et tirai le démarreur. Quant à Samat il était heureux. Il s'accrochait tendrement à moi, sautai sur son siège. Le camion se mit à rouler. Samat devint encore plus joyeux ; il riait, me disait un tas de choses, montrait le volant, les boutons du tableau de bord. Moi aussi j'étais heureux. Mais je repris mes esprits et fus saisi de panique : Qu'étais-je en train de faire ? Je freinai, mais Samat m'empêcha de m'arrêter :

– Plus vite, tonton, plus vite ! suppliait-il.

Comment aurais-je pu refuser à ces yeux pleins de bonheur ? J'accélérai. À peine avions-nous pris de la vitesse que j'aperçus devant nous une niveleuse qui réparait la route. Elle manœuvra et se dirigea à notre rencontre. Derrière elle, tout au bout du chantier, travaillait Baïtémir. Il se tenait près du tronçon en réfection et remuait du goudron avec une pelle. Je perdis la tête. Je voulus m'arrêter, mais c'était trop tard : j'avais emmené l'enfant beaucoup trop loin. Je me couchai sur le volant et accélérai désespérément. Baïtémir n'avait rien remarqué ; il travaillait sans lever la tête, il y avait tant de camions qui passaient à chaque instant. Mais Samat l'aperçut.

– Voilà papa ! Tonton, on va prendre papa avec nous, dis ? Arrête, je vais appeler papa !

Je me taisais. M'arrêter maintenant, c'était impossible. Qu'aurais-je dit ? Samat jeta un coup d'œil en arrière et prit peur ; il se mit à crier et à pleurer.

– Je veux aller avec papa ! Arrête, je veux aller avec papa ! Arrête, je ne veux pas, Ma-man ! …

Je freinai, garai le camion derrière un rocher après le tournant. Je voulus consoler mon fils :

– Ne pleure pas, Samat, il ne faut pas pleurer ! Je vais te ramener tout de suite. Ne pleure pas. Mais il était affolé et ne voulait rien savoir.

– Non, je ne veux pas ! Je veux papa ! Ouvre ! criait-il en tapant contre la portière. Ouvre ! je veux papa !

Quelle situation ! Je suppliais :

– Ne pleure pas. Je vais tout de suite t'ouvrir, mais calme-toi. Je vais te mener à papa. Voilà, sors, allons-y.

Samat sauta en pleurant et s'élança sur la route. Je le retins :

– Attends, essuie tes larmes ! Il ne faut pas pleurer. Je t'en supplie, mon petit enfant chéri, ne pleure pas ! Et ton camion, tu l'oublies ? Regarde !

Je saisis le jouet et d'une main tremblante je remontai le ressort.

– Regarde, comme il va vers toi, attrape-le.

Le petit camion se mit à courir sur la route ; il heurta un caillou, se renversa et alla rouler dans un creux.

– Je n'en veux pas !

Samat se mit à pleurer de plus belle et partit à toutes jambes.

Une boule brûlante me monta à la gorge. Je me lançai à la poursuite de

mon fils.

– Attends, ne pleure pas, Samat ! Attends, je suis ton… Je suis… tu sais… Mais je ne pus le dire.

Samat se sauvait sans se retourner, il disparut derrière le tournant. Je courus jusqu'au rocher et m'arrêtai pour le suivre du regard.

Je vis Samat s'approcher en courant de Baïtémir, se jeter vers lui. Baïtémir s'accroupit, l'entoura de ses bras et le serra contre lui. Le petit garçon lui mit les bras autour du cou en regardant d'un air apeuré dans ma direction.

Puis Baïtémir le prit par la main, jeta sa pelle sur l'épaule, et l'homme et l'enfant s'éloignèrent tous les deux.

Je demeurai longtemps appuyé contre le rocher, puis je revins. Je m'arrêtai devant le petit camion ; il gisait renversé, les quatre roues en l'air. Les larmes coulaient sur mon visage. « Voilà, c'est fini », dis-je au grand camion en passant la main sur le capot. Je sentis la chaleur du moteur. Il y avait désormais quelque chose d'émouvant dans ce camion, témoin de ma dernière rencontre avec mon fils…

***

Ilias se leva et se dirigea vers le couloir.

– Je vais prendre l'air, dit-il.

Je restai dans le compartiment. Derrière la vitre une bande blanche à l'horizon annonçait l'aube. On devinait la course des poteaux télégraphiques. Déjà la lumière n'était plus nécessaire.

Étendu sur la banquette, je me demandais si je devais ou non raconter à Ilias ce que je savais et qu'il ignorait. Mais il ne venait pas. Et c'est ainsi que je ne lui dis rien.

***

Je fis connaissance avec le chef-cantonnier Baïtémir à l'époque où Ilias savait déjà qu'Assel et son fils vivaient au col.

On attendait au Pamir une délégation de cantonniers de Kirghizie. Le journal du Tadjikistan me chargea à cette occasion de faire un reportage sur

les cantonniers des montagnes kirghizes. Au nombre des délégués se trouvait Baïtémir Koulov, un des meilleurs chefs-cantonniers.

Je me rendis au Dolon pour faire connaissance avec Baïtémir.

Nous nous rencontrâmes par hasard et je pensai d'abord que j'avais de la chance. Tout près du col, un homme avec un drapeau rouge arrêta notre autocar. Il venait de se produire un éboulis et les ouvriers étaient en train de déblayer. Je descendis de l'autocar et m'approchai du chantier. On avait déjà mis en place de solides coffrages. Un bulldozer déversait la terre dans le ravin. Là où il en pouvait passer, des ouvriers travaillaient avec des pics et des pelles. Un homme vêtu d'une capote de grosse toile et chaussé de bottes en tissu caoutchouté marchait près du bulldozer et le dirigeait :

– Plus à gauche ! Encore un peu ! Passe au-dessus du coffrage. Bien ! Stop ! En arrière !

La route était presque refaite et le passage était libre. De part et d'autre, les chauffeurs klaxonnaient désespérément, juraient, voulaient s'engager, mais l'homme à la capote ne leur prêtait aucune attention et continuait calmement à donner ses ordres. Il faisait aller et venir le bulldozer, pour tasser le terrain dans le coffrage. " C'est sûrement Baïtémir, pensai-je, il connaît son métier. » Je ne m'étais pas trompé, c'était bien Baïtémir Koulov. Enfin la route fut ouverte à la circulation, les camions passèrent.

– Eh bien, que faites-vous ? Votre autocar est parti, me dit Baïtémir.

– Je suis venu vous voir.

Baïtémir ne manifesta aucun étonnement. Il me serra la main simplement et avec dignité :

– Soyez le bienvenu.

– C'est au sujet d'une petite affaire, Baké, lui dis-je en l'appelant par son diminutif. Vous savez sans doute que nos cantonniers doivent se rendre au Tadjikistan ?

– J'en ai entendu parler.

– Alors avant votre départ au Pamir, j'aurai voulu bavarder avec vous.

À mesure que je lui exposais le but de ma visite, Baïtémir se rembrunissait. D'un air pensif il lissait ses moustaches brunes.

– Que vous soyez venu me voir, c'est bien, dit-il, mais je n'irai pas au Pamir, et ça ne vaut pas la peine de faire un article à mon sujet.

– Vous n’irez pas ? Pourquoi ? Le travail, la famille ?

– Mon travail, c’est la route. Vous avez pu constater vous-même. Pour ce qui est de la famille… il se tut, cherchant une cigarette, comme tout le monde, on a ses préoccupations… Non, je n’irai pas au Pamir.

J’essayai de le convaincre, de lui expliquer combien il était souhaitable qu’il y eût dans la délégation un chef-cantonnier comme lui. Baïtémir m’écoutait par politesse, mais je ne pus le décider.

J’étais très mécontent, surtout vis-à-vis de moi-même. Mon flair de journaliste m’avait fait défaut, je n’avais pas su parler à cet homme comme il le fallait. J’allais repartir les mains vides, sans avoir accompli la mission qui m’avait été confiée.

– Eh bien, Baké, excusez-moi, je vais partir. Il ne me reste plus qu’à arrêter une voiture.

Baïtémir me regarda attentivement de ses yeux tranquilles et intelligents, puis sourit dans ses moustaches.

– Les Kirghizes de la ville oublient les coutumes. J’ai une maison, une famille, je possède un couvert et un lit pour mes hôtes. Puisque vous êtes venu chez moi, vous partirez demain, de chez moi, et non de la route. Venez, je vais vous conduire chez ma femme et mon fils, et puis vous m’excuserez, mais il me faut faire encore une tournée pendant qu’il fait jour. Je rentrerai tôt. C’est le métier, vous savez…

– Attendez, Baké, lui dis-je, je vais vous accompagner dans votre tournée.

Baïtémir plissa les yeux d’un air un peu moqueur en regardant mes vêtements de citadin :

– Vous ne serez peut-être pas trop à l’aise à traîner avec moi, les chemins sont longs et les pentes sont raides…

– Qu’importe !

Nous partîmes. Nous nous arrêtions partout, à chaque pont, à chaque tournant, près des ravins et sous les rochers. Bien entendu, nous parlions. Je ne sais pas comment, par quelles paroles tout a commencé, comment j’ai gagné la confiance et la sympathie de Baïtémir, mais il me raconta toute son histoire et celle de sa famille.

***

Récit du chef-cantonnier

– Vous m’avez demandé pourquoi je ne voulais pas aller au Pamir. Pourtant, je suis un kirghize du Pamir, et je me suis retrouvé ici, au Tian-Chan. J’étais encore presque un enfant quand je suis parti travailler à la construction de la grande route du Pamir. Je me suis engagé à l’appel du Komsomol. Nous avons travaillé avec enthousiasme, surtout les jeunes, pensez donc, une route vers l’inaccessible Pamir ! Je devins travailleur de choc, je recevais des primes, des récompenses. Mais cela, c’est par parenthèse.

Je rencontrai là-bas une jeune fille ; j’en devins amoureux, très amoureux. Elle était belle et intelligente. Elle était venue de son village pour construire la route. À cette époque, prendre une décision pareille n’était pas une chose facile pour une jeune fille kirghize. Aujourd’hui encore, leur destin n’est pas de tout repos, vous le savez vous-même, il y a le carcan des traditions. Un an passa. Les travaux tiraient à leur fin. Désormais il fallait des cadres pour l’exploitation de cette route. Construire, ce n’est que la moitié du travail, on peut y arriver par un effort collectif ; mais après, il faut savoir entretenir cette route. Nous avions un jeune ingénieur,Houssaïnov, il est toujours dans les Ponts et Chaussées. C’est un travailleur émérite. Lui et moi étions amis. C’est lui qui me donna l’idée d’aller faire mes études. Je pensai que Goulbara ne m’attendrait pas, qu’elle se laisserait emmener au village. Mais elle sut patienter. Nous nous sommes mariés et sommes restés là-bas, à la section routière. Nous étions heureux et nous nous entendions bien. Il faut dire que pour des cantonniers qui vivent en pleine montagne, au milieu des défilés, une famille solide et une bonne épouse, c’est très important. Plus tard, je l’appris à mes dépens. Si toute ma vie j’eus l’amour de mon travail, je le dois beaucoup à ma femme. Nous eûmes une petite fille, puis une autre et c’est alors qu’éclata la guerre.

La route du Pamir devint comme un fleuve sous une pluie torrentielle. Des flots humains le descendaient : tous partaient aux armées.

Mon tour arriva. Un matin, nous sortîmes tous vers la route. Je portais la toute-petite dans mes bras, l’aînée marchait, sa menotte s’agrippant à moi. Ma Goulbara, ma pauvre Goulbara ! Elle portait mon sac et essayait de se dominer, de paraître calme, mais moi je savais ce que c’était pour elle de

rester seule avec deux jeunes enfants, au milieu de ces montagnes désertes.

J'avais voulu les envoyer à l'aïl, dans ma famille, mais Goulbara avait refusé. Nous nous débrouillerons, disait-elle, nous allons t'attendre, et puis on ne peut pas laisser la route sans surveillance… Pour nos adieux, nous nous tenions sur l'accotement, je regardais ma femme, mes enfants. Goulbara et moi étions très, très jeunes alors, nous commencions à peine notre vie…

Je fus affecté dans un bataillon de sapeurs. Que de routes, de passages, de ponts, avons-nous pu construire sur les champs de bataille. Sur le Don, la Vistule, le Danube. On gelait dans l'eau glacée, on grillait dans la fumée et les incendies, au milieu des obus qui éclataient de toutes parts, emportant le pont, alors que les hommes mouraient et que nous, nous n'en pouvions plus. On arrivait à souhaiter d'être tué tout de suite. Mais à la pensée des proches qui nous attendaient, on retrouvait des forces insoupçonnées. Non, pensais-je, je ne suis pas venu du Pamir pour périr sous un pont. Et je tournais avec mes dents le fil de fer retenant les poutres qui glissaient. Je faisais face de toutes mes forces. Et je m'en tirai, j'arrivai presque jusqu'à Berlin.

Ma femme m'écrivait souvent ; par bonheur la poste passait à côté de chez elle, par la grande route. Elle m'écrivait les moindres détails sur sa vie et même au sujet de la route, dont elle était la gardienne en mon absence. Je savais que le travail était dur. Ce n'est pas une route comme les autres ; c'est celle du Pamir ! Au printemps 1945, soudain je n'eus plus de courrier. Mais, au front, tout est possible et j'essayais de me tranquilliser. Et voici qu'un jour on m'appelle au Q.G., on me dit : « Voilà, sergent, tu as bien combattu, on te doit de la reconnaissance, des décorations ; et maintenant retourne chez toi où tu seras plus utile. » Naturellement, j'en fus heureux et j'envoyai même un télégramme. Dans ma joie, je ne me demandai même pas pourquoi je bénéficiais de cette libération anticipée…

J'arrivai dans mon pays, mais ne passai pas tout de suite au bureau militaire ; j'avais bien le temps.

Chez moi ! Vite chez moi ! Je hélai une camionnette et me voilà grimpant par la grande voie du Pamir.

Que n'avais-je des ailes ! Je m'étais habitué à circuler vite dans les camions militaires, alors, je criai au chauffeur :

– Active un peu, l'ami, ne ménage pas ton tas de ferraille ! Je rentre à la maison !

On approchait enfin. Après le tournant, c'était ma station. Je n'en pouvais plus. Je sautai en marche, jetai mon sac sur l'épaule et au galop ! Je courais, courais, passai le tournant et puis là… je ne reconnus plus rien. Tout semblait pourtant pareil : les montagnes étaient bien là, la route aussi, mais de maison, nulle part. Pas une âme, seulement un amas de pierre. Notre maison se trouvait légèrement en retrait, juste au pied de la montagne. Il y avait très peu de place. Je jetai un coup d'œil vers les hauteurs et me sentis blêmir. L'avalanche ! Elle avait tout rasé sur son passage. Il ne restait plus rien. Comme une griffe acérée, elle avait arraché la terre depuis le flanc de la montagne, jusqu'en bas, très loin, labourant tout le long de la combe, comme un immense couloir. Ma femme m'avait écrit dans sa dernière lettre qu'il y avait eu de grosses chutes de neige, et après cela, brusquement la pluie s'était mise à tomber. Il aurait fallu dynamiter ces masses de neige, les faire glisser, mais est-ce là l'affaire d'une femme ?

Et voilà, j'étais revenu chez moi ! Cent fois j'avais vu la mort en face, j'étais sorti vivant de l'enfer, et ici, aucune trace des miens, comme s'ils n'avaient jamais existé… J'étais là, debout, sans pouvoir bouger. J'aurais voulu crier, hurler à faire trembler les montagnes, je ne le pouvais pas. Un bloc de marbre sans la moindre étincelle de vie, voilà ce que j'étais.

J'entendis seulement mon sac glisser et tomber à terre. Je l'ai abandonné là-bas, avec ses cadeaux pour mes filles et ma femme ; des douceurs que j'avais échangées contre des affaires… Je demeurai longtemps ainsi, attendant je ne sais quel miracle. Puis je tournai le dos et partis. Je m'arrêtai une fois, pour jeter encore un coup d'œil : les montagnes vacillaient, se rejoignaient, s'écartaient, roulaient sur moi. Je criai et me mis à courir. Loin ! Loin du lieu maudit ! C'est alors que je me mis à pleurer…

Je ne me rappelle plus ce que j'ai fait, où je suis allé. Trois jours plus tard, je me retrouvai à la gare. J'errais au milieu de la foule, complètement perdu. Un officier m'interpella par mon prénom. Je le regardai : c'était Houssaïnov. Il était démobilisé et rentrait chez lui. Je lui racontai mon malheur. « Que vas-tu faire à présent ? » me demanda-t-il. Je n'en savais rien. « Non, me dit-il, tu ne vas pas rester comme ça, il te faut reprendre le dessus. Je ne te laisserai pas seul, viens avec moi au Tian-Chan, construire une route, et après on verra… »

Voilà comment j'arrivai ici. Les premières années, j'ai construit les ponts du parcours. Le temps passait, il me fallait prendre une décision et mener une

vie moins errante. Houssaïnov travaillait maintenant au ministère. Il venait fréquemment me voir et me conseillait de reprendre mon ancien métier de chef-cantonnier. Je n'osais pas, j'avais peur. Sur le chantier, je n'étais pas seul, il est moins difficile de vivre dans une collectivité. Tandis que là-bas, sur un secteur, on ne sait jamais, je pouvais périr de tristesse. Je n'arrivais pas à retrouver mon équilibre, je ne pouvais pas oublier le passé, ma vie s'était arrêtée alors, et je ne voyais rien dans l'avenir. Me remarier, je n'y songeais pas. J'avais trop aimé Goulbara et les enfants. Il me semblait que jamais personne ne pourrait les remplacer. Et se remarier simplement, parce que ça se fait, non, je ne le pouvais pas. Il valait mieux rester seul.

Je finis par décider d'être chef-cantonnier : j'essayerais, si je n'arrivais pas à tenir le coup, alors je partirais. On me donna ce secteur, juste sur le col. Et ma foi, peu à peu je m'y attachai. Peut-être parce qu'il y a beaucoup à faire dans un col. En tout cas, pour moi, c'était mieux ainsi. Avec le temps, mon chagrin devint moins vif et s'apaisa. Dans mes rêves, encore, je me revoyais debout, face à ces lieux où se trouvait notre maison, et je sentais le sac qui me glissait des épaules… Ces jours-là, je partais très tôt à mon travail et ne rentrais qu'à la nuit. Je restais seul. Parfois, c'est vrai, une pensée triste s'éveillait en moi : « Peut-être connaîtrai-je encore le bonheur ? »

Et un jour il vint, ce bonheur, mais difficile, plein de tourments, au moment où je l'attendais le moins.

Il y a de cela quatre ans. La mère d'un voisin tomba malade. Son fils ne pouvait pas quitter la maison, il avait son travail, une famille, de jeunes enfants. La pauvre femme déclinait de jour en jour. Je décidai de la montrer aux médecins. Justement un camion de l'administration centrale nous avait apporté je ne sais plus quoi. J'en profitai pour aller à la ville avec la malade. Là-bas on voulut la mettre à l'hôpital, mais ce fut impossible. Je veux mourir à la maison, disait-elle, je ne veux pas rester, emmène-moi ou je te maudis… Il a bien fallu la ramener. Il se faisait déjà tard. On venait de dépasser la station routière. Soudain le chauffeur freina. J'entendis qu'il demandait :

– Vous allez où ?

Une voix de femme répondit, puis j'entendis un bruit de pas.

– Allons, montez, dit le chauffeur. Qu'est-ce que vous attendez ? et il approcha le camion.

C'était une toute jeune femme, elle portait un enfant dans ses bras et un petit baluchon. Je l'aidai à monter dans la caisse, et lui cédai la place près de

la cabine, pour la mettre un peu à l'abri du vent. Je m'installai dans un coin.

Nous partîmes. Il faisait terriblement froid. Il soufflait un vent humide qui vous pénétrait jusqu'à l'os. L'enfant se mit à pleurer. Elle le berçait, mais il n'y avait rien à faire, il ne voulait pas se calmer. Quel malheur ! Il aurait fallu la faire asseoir dans la cabine, mais il y avait cette pauvre vieille à demi-morte. Alors je lui touchai l'épaule :

– Donnez-le moi, il se calmera peut-être, et vous, penchez-vous davantage, vous aurez moins de vent.

Je fourrai le bébé sous ma canadienne, le serrai contre moi. Il se calma, se mit à respirer fort de son petit nez. Il était mignon ; une dizaine de mois peut-être. Je le tenais du côté gauche. Et je sentis mon cœur qui se mit à palpiter, sans raison, comme un oiseau blessé. J'éprouvais à la fois de la joie et de l'amertume. « Ne serai-je donc plus jamais père ? » pensais-je. Le bébé, lui, s'était roulé en boule et ne s'occupait de rien.

– Un garçon ? demandai-je.

Elle fit « oui » de la tête. La pauvre était gelée dans son petit manteau bien mince.

– Moi, vous savez, même en hiver, je porte un ciré par-dessus ma canadienne, dans notre métier on ne peut pas faire autrement. Avec mille précautions à cause du bébé je lui tendis mon bras libre.

– Retirez-moi mon ciré. Vous allez vous geler complètement.

– Non, je vous en prie, ne vous dérangez pas.

– Tirez, tirez, abritez-vous du vent.

Elle s'enveloppa dans le ciré et je lui repliai les pans sous les pieds.

– Vous vous réchauffez un peu ?

– Oui.

– Vous voyagez bien tard ?

– Ça s'est trouvé comme ça, répondit-elle doucement.

Entre-temps nous arrivâmes au défilé. Il y avait là une cité minière. Tout le monde dormait, les fenêtres étaient sombres. Des chiens couraient derrière le camion en aboyant. Je me demandai brusquement où elle allait. Je ne sais pourquoi, je pensais qu'elle venait ici. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, car, plus loin, il y avait le col et notre secteur.

– Vous êtes sans doute arrivée, lui dis-je en frappant à la vitre de la cabine.

Il ne reste plus bien loin jusqu'au col, et le camion s'arrête là-bas.

– Où sommes-nous ici ? demanda-t-elle.

– Au coron. N'est-ce pas ici que vous veniez ?

– Je… oui, c'est ici…, dit-elle avec hésitation.

Puis elle se leva très vite, me rendit mon ciré, prit l'enfant. Il se mit tout de suite à fondre en larmes. Il y avait là quelque chose de pas très clair. Il lui était arrivé un malheur, c'était certain. Alors, fallait-il la laisser seule, en pleine nuit ?

– Vous ne savez où aller, lui dis-je sans détour, allons n'allez pas vous faire des idées, donnez-moi le bébé. Je le lui arrachai presque.

– Inutile de refuser. Vous allez passer la nuit à notre chantier et demain vous ferez ce que vous voudrez. C'est tout, on part, criai-je au chauffeur.

Le camion se mit en route. Elle était assise sans rien dire, le visage entre les mains. Peut-être pleurait-elle.

Je la tranquillisais :

– N'ayez pas peur, je ne vous ferai aucun mal… je suis le chef-cantonnier Baïtémir Koulov. Vous pouvez me faire confiance.

Je les logeai chez moi, et m'installai sur un sommier, dans une petite annexe que j'avais dans la cour. Je n'arrivai pas à dormir. Je réfléchissais, j'étais tourmenté. L'interroger était indélicat, et le procédé ne me plaisait pas ; pourtant il fallait quand même le faire pour être en mesure de l'aider.

Elle avait répondu à contre-cœur, d'une façon évasive. Je devinai cependant ce qu'elle ne disait pas. Quand on est dans le malheur, un mot exprimé en cache dix. Elle était partie de chez elle, avait quitté son mari. Elle semblait avoir une nature fière. Il était visible qu'elle souffrait et dépérissait de chagrin, mais elle essayait de faire face. Chacun agit selon sa conscience. Elle devait savoir ce qu'elle faisait. J'avais pitié d'elle cependant ; c'était une toute jeune femme, on eût dit une jeune fille tellement elle était frêle. Elle devait être tendre, aimante. Comment un homme avait-il pu admettre qu'elle quitte tout et s'en aille ? Enfin, c'était leur affaire. Je décidai que le lendemain je la mettrais dans un camion, et bon voyage ! J'étais fatigué ce jour-là, je finis par m'endormir et rêvai que j'étais en voyage, avec un bébé serré sous ma canadienne. Il était là tout chaud contre mon cœur…

Je me levai à l'aube. Je partis faire une tournée, mais revins très vite. Je

voulais savoir comment se comportaient mes hôtes. Tout doucement, pour ne pas les réveiller, j'allumai le feu, mis le samovar. Mais elle était déjà debout, prête à partir. Elle me remercia. Je ne voulus pas les laisser partir sans une tasse de thé et l'obligeai à attendre encore un peu. Mon petit compagnon de la veille était très amusant, et je me mis à jouer avec lui avec un grand plaisir… Je demandai :

– Où voulez-vous aller ?

Elle réfléchit, puis :

– À Rybatchié.

– Vous avez de la famille là-bas ?

– Non, mes parents sont à l'aïl, après Tossor.

– Alors, il faudra changer de route, ce n'est pas pratique.

– Mais je ne vais pas chez eux. Nous ne pouvons pas aller là-bas, ajouta-t-elle pensivement en regardant son fils. C'est notre faute.

Je supposai qu'elle s'était mariée contre le gré de ses parents et je sus plus tard qu'il en était ainsi.

Elle s'apprêtait à sortir sur la route mais je parvins à la convaincre d'attendre au chaud au lieu d'aller s'exposer en plein vent avec son bébé. Je pouvais tout aussi bien aller moi-même arrêter un camion.

J'allai vers la route, le cœur gros. Je ne savais pas pourquoi je me sentais si triste à la pensée qu'ils allaient partir, et que je resterais de nouveau seul.

Pendant un temps, aucun camion ne se montra. Ensuite, j'en laissai passer un sans lever la main. Et je m'effrayai. Pourquoi avais-je fait cela ? Ce fut alors que mes tourments commencèrent. Les camions passaient, et moi je remettais sans cesse le moment de faire signe. Le prochain, je l'arrêterai, pensais-je, et je ne le faisais pas. Je me sentis rougir. Elle attendait avec confiance, et moi… Je me dégoûtais, mais ne faisais rien. Je marchais de long en large, me trouvais des excuses, des raisons valables. Tantôt c'était la cabine qui devait être froide avec ses vitres cassées, ou bien le camion avait une drôle d'allure, ou bien encore c'était le chauffeur qui ne me plaisait pas, insolent, ou peut-être ivre. Lorsqu'il y avait déjà un passager, je me réjouissais comme un gamin. J'étais plein d'espoir : pas tout de suite, me disais-je, encore cinq minutes, pour qu'ils restent au chaud. « Mais où ira-t-elle ? Son *aïl* natal lui est interdit, elle l'a dit elle-même. À Rybatchié, où ira-t-elle avec son bébé ? Elle va le tuer, par ce froid. Il vaut mieux qu'elle reste

ici. Elle pourra y vivre un temps, cela lui permettra de réfléchir. Peut-être reviendra-t-elle chez son mari. À moins que lui ne finisse par la trouver… »

Quelle calamité ! Il aurait mieux valu que je la conduise tout de suite vers la route et l'expédie sur-le-champ. Trois heures durant je piétinai ainsi. Je me haïssais. « Je vais l'amener, pensais-je, et devant elle j'arrêterai un camion, autrement je ne le ferai pas. » Je revins à la maison. Elle sortait, lasse d'attendre. J'eus honte et la regardai comme un enfant coupable.

– Vous êtes fatiguée d'attendre ? bredouillai-je. Il n'y a pas de camion, ou plutôt, ce n'est pas qu'il n'y en ait pas, mais ils ne peuvent pas convenir. Excusez-moi… N'allez pas penser… Au nom du ciel, entrez un instant à la maison. Je vous en supplie.

Elle me regarda avec tristesse et étonnement. Sans rien dire, elle rentra.

– Vous avez pitié de moi ? demanda-t-elle.

– Non, ce n'est pas ça. Écoutez-moi… J'ai peur pour vous. Ce sera dur. Comment allez-vous vivre ?

– Je vais travailler. J'en ai l'habitude.

– Où cela ?

– Je trouverai quelque chose. Mais je ne reviendrai pas et je n'irai pas à l'aïl. Je vais vivre et travailler.

Je me tus. Que pouvais-je dire ? À ce moment-là, elle ne réfléchissait à rien. Elle laissait parler sa rancœur et sa fierté. Ces sentiments la poussaient à faire n'importe quoi. C'est facile à dire : " Je vais vivre et travailler. » Cela ne vient pas d'un coup. Mais on ne peut pas aller à l'encontre de la volonté d'autrui.

Le petit garçon me tendit les bras. Je le pris et l'embrassai en pensant : « Mon petit chéri, il faut nous séparer maintenant, je me suis mis à t'aimer comme si tu étais mien. »

– Eh bien, allons-y, dis-je doucement.

Nous nous levâmes. Je portais le bébé, mais arrivé à la porte, je m'arrêtai :

– Du travail, il y en a même ici. Vous pouvez rester et travailler. Vous aurez un petit appartement. Vraiment, restez. Ne vous précipitez pas ainsi. Partir, vous le pourrez toujours. Réfléchissez.

D'abord elle ne voulut pas y consentir. Mais finalement j'arrivai à la convaincre.

Et c’est ainsi qu’Assel et son fils Samat s’installèrent à notre chantier routier.

La petite chambre de l’annexe étant trop froide, je la gardai pour moi et insistai pour qu’Assel et le petit restent dans la maison. Cette solution me convenait parfaitement.

À partir de ce moment-là, ma vie devint différente. Apparemment rien n’était changé ; comme auparavant je vivais seul, mais je me sentis revivre, et mon cœur se réchauffa après une longue solitude. Bien sûr, il m’était arrivé de vivre en contact avec d’autres êtres humains, mais on peut vivre côte à côte, travailler, se lier d’amitié, avoir un même but, aider, se faire aider, tout enfin, mais il reste une part de l’existence que rien ne peut remplacer. Je m’étais attaché au petit. Quand j’allais en tournée, je l’emmitouflais, le prenais avec moi et le portais sur de longs parcours. Je lui consacrais tout mon temps libre. Je ne pouvais pas m’imaginer comment j’avais pu vivre avant… Mes voisins étaient de braves gens et ils furent très bons avec Assel et Samat. Qui n’aime pas les enfants ? Quant à Assel, douce, franche, elle s’adapta très vite à notre vie. Et moi, je m’attachai à l’enfant surtout à cause d’elle. Oui, je l’avoue, malgré toutes mes tentatives, je ne réussis pas à me le cacher : je l’aimais. Je l’avais aimée tout de suite et pour toujours, de toute mon âme. Toutes ces heures de solitude, toutes mes amertumes et mes souffrances, tout ce que j’avais perdu, tout s’était déversé dans cet amour. Seulement je n’avais pas le droit d’en parler. Car elle l’attendait, lui. Elle l’a attendu longtemps, bien qu’elle ne l’ait pas montré. Lorsqu’il nous arrivait de travailler sur la route, je remarquais avec quel regard d’espoir elle suivait chaque camion qui passait. Parfois elle prenait son fils et l’emmenait sur la route, et restait là, des heures entières. Mais il ne venait pas. Je ne savais rien de lui, et elle ne m’en parla jamais.

Le temps passait. Samat grandissait. C’était un charmant petit diable. Je ne sais pas si quelqu’un le lui avait dit, ou bien s’il le fit de lui-même, mais il se mit à m’appeler « papa ». Dès qu’il me voyait, il se jetait à mon cou : « Ata, ata ». Assel le regardait faire et souriait d’un air pensif. Et moi, j’en étais à la fois heureux et malheureux. J’aurais bien voulu être son père, mais que faire ? …

Cette année-là, pendant l’été, nous étions un jour en train de refaire la route. Les camions passaient sans arrêt. Soudain Assel cria à l’un des routiers :

– Djantaï, arrête-toi !

Le camion nous dépassa, puis freina. Assel courut vers lui. De quoi parlèrent-ils, je n'en sais rien, mais à un moment j'entendis Assel qui s'écriait :

– Tu mens ! Je ne te crois pas ! Va-t'en ! Va-t'en tout de suite !

Le camion s'éloigna et Assel traversa la route et courut à la maison. Je crois qu'elle pleurait.

Le travail me tombait des mains. Qui était-il ? Que lui avait-il dit ? Toutes sortes de suppositions me tournaient dans la tête. Puis je n'y tins plus et allai à la maison. Assel ne sortait pas. Le soir, j'allai quand même la voir chez elle.

– Où est Samat ? Je me languis de lui.

– Ici, répondit Assel d'une voix morne.

– Ata, dit Samat en me tendant ses petits bras. Je le pris, m'amusai avec lui. Elle restait assise toute triste et ne disait rien.

– Qu'est-ce qu'il y a, Assel ?

Elle poussa un profond soupir.

– Je vais partir, Baké. Pas parce que je ne me sens pas bien ici, je vous suis très reconnaissante, très ; seulement, il faut que je parte… n'importe où, je ne sais pas…

Je me rendis compte qu'effectivement elle pouvait partir. Il ne me restait rien d'autre que de dire la vérité.

– Eh bien, Assel, je n'ai pas le droit de te retenir. Seulement moi non plus je ne pourrai plus vivre ici. Il me faudra partir à mon tour. Une fois déjà, j'ai quitté un lieu vide. Mais à quoi bon t'expliquer, tu sais ce que je veux dire. Si tu pars, pour moi ce sera comme l'autre fois, au Pamir. Penses-y, Assel…

Et s'il revient et que ton cœur t'appelle vers lui, je ne vous gênerai pas. Tu seras toujours libre.

Sur ces mots, je pris Samat dans mes bras et je partis avec lui sur la route. Nous nous sommes promenés longtemps tous les deux. Lui, il ne comprenait rien, mon petit bonhomme.

Assel ne partit pas. Qu'avait-elle décidé ? Je me consumais dans l'attente.

Un jour, vers midi, je pénétrai dans la cour et je vis Samat qui essayait vraiment de marcher tout seul. Assel le soutenait, tremblant qu'il ne tombe. Je m'arrêtai.

– Baké, regarde ton fils qui marche, dit-elle en souriant de bonheur.

Comment avait-elle dit ? Ton fils ! Je jetai ma pelle, m’accroupis et appelai le petit :

– Taï, taï, taï, mon petit chevreau. Viens avec moi, frappe tes petits sabots par terre, vas-y hardiment !

Samat écarta les bras.

– Ata !

Il se dandinait sur ses petites jambes et se mit à trottiner ! Je l’attrapai au vol, le levai très haut au-dessus de ma tête et le serrai contre moi.

– Assel, veux-tu que nous fassions demain une petite fête de " dénouement des nœuds » pour les gosses ? Prépare un cordonnet de laine noire et blanche.

– Très bien, Baké, dit-elle en riant.

– Oui, oui, et absolument en laine noire et blanche.

Je sellai un cheval et me rendis chez des amis éleveurs pour rapporter du koumiss et de la viande fraîche. Le lendemain nous invitâmes nos voisins à notre petite fête du « dénouement des nœuds ».

Je posai Samat par terre, lui attachai les jambes avec le cordonnet noir et blanc, comme si je l’entravais. À côté de lui je posai des ciseaux et j’ordonnai aux enfants qui se tenaient à l’autre bout de la cour :

– Celui qui arrivera le premier et coupera les liens, aura droit au premier cadeau, les autres… dans l’ordre d’arrivée. Allez, partez ! leur criai-je en leur faisant signe de la main.

Avec des cris, les enfants firent la course.

Quand les liens furent coupés, je dis à Samat :

– Allons, mon fils, cours maintenant. Les enfants, prenez-le avec vous.

Les enfants prirent Samat par la main ; je le suivais du regard et je dis sans m’adresser à personne.

– Voyez ! Mon petit poulain trotte maintenant sur la terre, puisse-t-il devenir un rapide coursier.

Samat courait derrière les enfants, mais il se retourna, cria : " Ata » et tomba. D’un seul élan, Assel et moi fûmes près de lui. Je le relevai. Pour la première fois, Assel me dit :

– Mon chéri !

… Voilà comment nous sommes devenus mari et femme.

L'hiver venu, nous allâmes avec notre fils à l'aïl, chez les vieux parents. Ils s'obstinèrent longtemps, ne voulant pas céder. Assel et moi dûmes répondre de tout. Je leur racontai toute la vérité et finalement ils pardonnèrent, au nom de leur petit-fils et de notre avenir.

Le temps passait lentement. Samat a maintenant près de cinq ans ; Assel et moi nous nous entendons bien. Par un accord tacite, nous ne parlons jamais de cet homme, pour nous il n'existe pas…

Mais dans la vie, cela ne se passe pas toujours comme on le voudrait ! Il est arrivé ici, tout récemment, cet homme.

Il y eut un accident sur la route. C'était la nuit. Avec un voisin, qui est mon adjoint, nous sommes allés voir de quoi il s'agissait. En arrivant, nous voyons qu'un camion a renversé des bornes. Le chauffeur est blessé, presque sans connaissance et ivre. Je le reconnus tout de suite, sans me souvenir de son nom. Il nous avait été d'un précieux secours une fois, en nous remorquant jusqu'au col. Et ce n'est pas une petite affaire de grimper ainsi le long du Dolon.

À ce moment-là, cela ne se faisait pas. Mais il s'était entêté, un vrai casse-cou, et il nous avait amenés jusqu'au relais. Il m'avait beaucoup plu et il m'était sympathique. Peu de temps après, un routier arriva au col avec une remorque. Il ne lui restait plus beaucoup à parcourir, mais il a dû se passer quelque chose. La remorque glissa dans un fossé. Le chauffeur était parti en l'abandonnant sur place. Je m'étais demandé si ce n'était pas lui, mon casse-cou. Je plaignis le garçon hardi qui n'avait pas réussi dans son entreprise. Mais par la suite les camions passèrent le col avec des remorques, les gars avaient bien mis tout au point.

Franchement, je ne savais pas tout d'abord que c'était lui, l'homme qu'Assel avait quitté. Mais si je l'avais su, j'aurais agi de la même façon. Je le traînai jusqu'à la maison et là tout devint clair. À ce moment, Assel apportait du bois. Dès qu'elle l'aperçut, elle lâcha toutes les bûches qui roulèrent à terre. Pourtant, aucun de nous ne souffla mot. Nous agissions comme si nous nous voyions pour la première fois. Je devais d'autant moins perdre mon sangfroid, qu'il fallait éviter de les blesser par un mot maladroit ou une allusion, et les empêcher peut-être de se comprendre à nouveau. Personnellement, je n'avais rien à décider. Tout était entre leurs mains. Ils avaient en commun leur passé et leur fils, qui dormait avec moi et que je

serrais contre moi avec tendresse.

Cette nuit-là aucun de nous ne put dormir. Chacun restait avec ses propres pensées. Et moi aussi, j'avais les miennes.

Assel peut partir avec son fils, c'est leur droit. Qu'ils agissent selon leur conscience. Quant à moi… mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ce n'est pas de moi que tout dépend. Simplement, je ne dois pas les gêner…

Il est encore ici, il fait notre parcours. Où était-il toutes ces années, que faisait-il ? Cela n'a pas d'importance… Cela les regarde…

***

Baïtémir et moi revenions de notre inspection. La nuit tombait, c'était le printemps. Le crépuscule bleuté tombait sur les sommets glacés du Tian-Chan. Les camions passaient en grondant.

– Voilà comment sont les choses, dit Baïtémir pensivement, après un moment de silence. Et je ne dois pas quitter la maison en ce moment. Si Assel veut partir, que ce soit la conscience tranquille. Qu'elle me le dise, et je lui donnerai un dernier conseil pour son fils. Il m'est plus cher que s'il était mien. Je ne peux pas le leur enlever… C'est pour cela que je n'irai nulle part, et surtout pas au Pamir. Si je vous ai parlé ainsi, ce n'est pas pour votre journal, naturellement, mais simplement, d'homme à homme.

***

En guise d’épilogue

Ilias et moi nous nous quittâmes à Och. Il allait au Pamir, et moi vers mon travail.

– En arrivant, je chercherai Alibèk, je commencerai une vie nouvelle, rêvait-il. Ne croyez pas surtout que je sois un homme fini. Plus tard, je me marierai, j’aurai une maison, une famille, des enfants, enfin, une vie normale. Des amis et des camarades, j’en trouverai aussi. Il n’y a qu’une chose que je n’aurai pas, et que j’ai perdue à jamais… Jusqu’au dernier jour, jusqu’à mon dernier soupir, je me souviendrai d’Assel et de tout ce qu’il y eut de merveilleux entre nous.

La tête penchée, il rêva un moment, puis ajouta :

– Le jour de mon départ, je suis allé au lac, à cette colline qui le surplombe. J’ai dit adieu aux montagnes du Tian-Chan et au lac. Adieu, Issyk-Koul et mon chant inachevé. Je t’aurais bien emmené avec moi, toi et tes eaux bleues et tes rives d’or, mais je ne peux pas, pas plus que je ne peux emporter l’amour de l’être aimé.

Adieu, Assel, adieu, mon petit peuplier. Adieu, mon aimée. Sois heureuse !

---

1 Village

2 Littéralement, frère aîné ; formule de politesse envers un aîné (N.d.T.)

3 Canal d’irrigation en Asie centrale (N.d.T.)

4 Terme de politesse envers une femme. (N.d.T.)

L’ŒIL DE CHAMEAU

- I -

J’avais tout juste puisé un demi-seau d’eau à la source, lorsqu’un hurlement éperdu passa sur la steppe : « Eh ! L’académicien, je vais te casser la gueu-eu-le ! » Je retins mon souffle, et prêtai l’oreille. Normalement on m’appelle Kemel, mais ici on m’a surnommé " l’académicien ». C’est bien ça : le tracteur, de l’autre côté, garde un silence de mauvais augure. Quant à celui qui promet de me casser la gueule, c’est Abakir. Il va encore une fois me crier après, me traiter de tous les noms, peut-être même faire marcher ses poings. Il y a deux tracteurs et moi je suis tout seul. Avec une petite charrette à un cheval je dois leur apporter à la fois l’eau, le carburant, l’huile et tout le reste. Chaque jour, les tracteurs s’éloignent davantage de l’unique source du coin. Ils s’éloignent aussi de plus en plus de notre camp isolé, où le fuel se trouve dans une citerne. On a bien essayé de le déplacer, mais pensez donc ! Lui aussi est tributaire de ce point d’eau. Mais un homme comme Abakir ne veut rien savoir : « Je te casse la gueule pour avoir perdu du temps, un point c’est tout ! Je ne fais pas l’idiot ici pour perdre mon temps à cause d’une espèce de petit étudiant morveux ! » Je ne suis pourtant pas le moins du monde étudiant. Je n’ai même pas essayé d’entrer en faculté. Aussitôt l’école terminée, j’ai débarqué ici, en Anarkhaï. À la réunion qui a précédé notre départ, on nous avait dit que nous étions, et moi du nombre, « de glorieux conquérants des terres vierges, les pionniers intrépides des régions nouvelles ». Voilà quels étaient mes titres au début. Et maintenant ? J’ai honte de l’avouer : " un académicien ». C’est une trouvaille d’Abakir. C’est de ma faute aussi. Je ne sais pas cacher mes pensées, je rêve tout haut, comme un gamin, et les gens se moquent de moi. Si seulement on comprenait que ce n’est pas moi le coupable, mais notre professeur d’histoire Aldiarov. Un ethnographe ! Je l’ai trop écouté, notre ethnographe, et maintenant j’en paie les conséquences…

Sans même avoir rempli complètement le tonneau, je suis sorti de la petite combe sur la route. En fait il n’y a jamais eu de route ici. C’est moi qui l’ai tracée avec ma charrette. Le tracteur est arrêté tout au bout d’un immense champ noir. Et dessus, grimpé sur la cabine, Abakir. Les poings brandis, il

continue à m'insulter, à vomir un tas d'injures. Je fouette le cheval. L'eau du tonneau m'éclabousse le dos, mais je continue à toute allure.

C'est moi qui ai demandé à venir ici. Personne ne m'y obligeait. Les autres étaient partis au Kazakhstan, sur de vraies terres vierges, de celles dont on parle dans les journaux. Pour l'Anarkhaï j'étais le seul. C'est la première année qu'on y travaille, et encore avec en tout et pour tout deux tracteurs. L'an dernier, l'agronome Sorokine – c'est le chef ici – avait expérimenté dans un petit champ la culture de l'orge, sans épandage d'eau. On disait que ça n'avait pas mal réussi. Et si à l'avenir il en va de même, le problème du fourrage dans les steppes de l'Anarkhaï sera alors peut-être résolu.

En attendant il faut agir avec circonspection ; l'Anarkhaï en été est terriblement sec et torride. Même un cactus comme la tachtiken arrive parfois à se dessécher sur pied.

Les kolkhozes qui amènent ici le bétail dès l'automne pour la saison hivernale n'osent pas encore y faire de semailles, ils attendent ; on verra bien, pensent-ils, ce que ça donnera chez les autres… C'est pourquoi on peut nous compter sur les doigts, deux conducteurs de tracteur, deux mécaniciens de remorque, une cuisinière, moi comme porteur d'eau et l'agronome Sorokine. Voilà toute l'armée des conquérants des terres vierges. Il est peu probable que quelqu'un ait entendu parler de nous, et nous-mêmes, nous ne savons rien de ce qui se passe dans le monde. Parfois, Sorokine rapporte une nouvelle. Il va souvent à cheval au hameau voisin, chez les bergers ; là-bas, il se dispute par radio avec ses chefs, et transmet les bulletins de comptabilité.

Eh ! oui, et moi qui me disais : les terres vierges ! l'immense et le gigantesque ! D'ailleurs, c'est toujours notre professeur d'histoire Aldiarov. Voici la description qu'il nous faisait de l'Anarkhaï, à nous autres écoliers : « Inviolée depuis des siècles, la luxuriante steppe d'absinthe s'étend depuis le plateau du Kourdaï jusqu'au maquis de joncs du lac Balkhach ! D'après la légende, dans les temps anciens, égarés au milieu des collines de l'Anarkhaï, des troupeaux entiers disparaissaient sans laisser de trace, et longtemps on y voyait errer des hordes de chevaux sauvages. L'Anarkhaï, témoin muet d'époques révolues, arène de batailles grandioses, berceau des tribus nomades. De nos jours, le plateau de l'Anarkhaï est destiné à devenir une contrée richissime d'élevage… »

Et ainsi de suite, dans le même style…

Qu'il était bon alors de regarder l'Anarkhaï sur la carte, grand comme la

main. Et à présent ? Dès l'aurore, je trimballe dans tous les sens cette stupide charrette à eau, le soir je dételle avec peine le cheval et lui donne du foin compressé, apporté ici par camion. Ensuite je mange sans aucun appétit ce que me donne notre Aldeï, je m'allonge dans la yourte et je dors d'un sommeil de plomb.

Que l'Anarkhaï soit une luxuriante steppe d'absinthe, c'est la pure vérité. On pourrait s'y promener des heures durant pour en admirer la splendeur ; seulement voilà, le temps manque.

Tout cela ne serait rien, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi j'avais déplu à Abakir, pourquoi il me haïssait ainsi. Si j'avais su ce qui m'attendait ici… Je m'étais préparé à toutes les difficultés tenant, en quelque sorte, aux éléments. Je ne venais tout de même pas ici en invité. Mais, je ne sais pourquoi, je ne pensais pas du tout aux hommes avec lesquels il me faudrait vivre et travailler. Partout, les hommes sont des hommes…

Je parvins ici au bout de quarante-huit heures de voyage en camion. Nous transportions à l'arrière cette charrette à quatre roues, et je ne soupçonnais pas alors qu'elle serait la cause de tous mes déboires.

Car, enfin, je venais ici en tant que mécanicien de remorque. Je me disais : je travaillerai tout le printemps près du tracteur, j'en apprendrai la manœuvre et puis je deviendrai moi-même conducteur. C'était du moins ce que l'on m'avait dit au centre. C'était donc plein de cet espoir que j'étais parti pour l'Anarkhaï. Mais quand j'arrivai sur les lieux, des mécaniciens, il y en avait déjà, et moi, paraît-il, j'étais envoyé pour faire le porteur d'eau. Il aurait fallu, bien sûr, refuser immédiatement et m'en retourner à la maison. D'autant que je n'avais jamais eu l'occasion de manier un collier et des brancards. D'ailleurs, je n'avais encore jamais travaillé, que le samedi : j'aidais ma mère à la raffinerie de sucre. Mon père était mort au front et je ne me souvenais pas de lui. C'est pourquoi je décidai d'assumer mon indépendance…

Tout de même, il aurait fallu partir immédiatement. Je n'osai pas. Il y avait eu tellement de remous cette fois-là, à la réunion ! Ma mère ne voulait pas me laisser partir, elle rêvait de me voir médecin. Mais j'insistai, je réussis à la convaincre : je pourrais l'aider, disais-je. J'avais moi-même demandé à partir, et le plus vite possible. Comment aurais-je pu regarder les gens en face, si j'étais revenu tout de suite ? J'avais donc accepté la charrette à eau. Et pourtant mes malheurs avaient commencé avant.

En venant ici, je me tenais debout à l'arrière du camion, et je regardais de

tous mes yeux : le voici, cet antique et légendaire Anarkhaï. Le véhicule fonçait sur une route à peine visible, perdue dans une steppe verdoyante et vallonnée, et légèrement voilée dans le lointain d'une brume bleutée. Il émanait de la terre un parfum de neige fondue, et déjà l'on discernait dans l'air humide l'odeur nouvelle et âcre de l'absinthe d'Anarkhaï, d'un gris cendré, dont les jeunes pousses pointaient parmi les rhizomes, au pied des tiges sèches et brisées de l'année précédente. Le vent nous apportait les échos et les sonorités de ce printemps si pur, à travers les steppes infinies. Nous roulions à la poursuite de l'horizon qui fuyait en suivant une ligne devant nous, le long des crêtes molles et estompées des collines lointaines, dévoilant, par-delà les buttes encore et toujours de nouveaux lointains de l'Anarkhaï.

Il me semblait entendre les voix des temps passés. Le sol tressaillait et grondait du bruit de mille sabots. En vagues énormes, telle un océan, avec des cris et des hurlements sauvages, une horde de cavaliers nomades déferlait en brandissant piques et étendards. Devant mes yeux se déroulaient de terribles batailles. Le fer grondait, les hommes hurlaient, les chevaux se heurtaient et frappaient le sol de leurs sabots. Et moi j'étais là aussi, quelque part au milieu de cette ardente mêlée. Mais les batailles s'apaisaient ; alors, le printemps venu, tout l'Anarkhaï se couvrait de yourtes blanches ; au-dessus des campements s'élevait la fumée des feux de bouse séchée, des troupeaux de moutons et de chevaux paissaient partout aux alentours. Accompagnées du tintement des clochettes, des caravanes de chameaux passaient là, venant d'on ne sait quel lieu, allant on ne sait où…

Le long sifflement strident d'une locomotive me rappela à la réalité. Elle s'éloignait en crachant sur les wagons d'épaisses traînées de vapeur ; on eût dit un cheval en plein galop, crinière au vent et la queue en flèche. De loin, elle m'apparaissait ainsi. Le train se rapetissait de plus en plus, puis il se transforma en un minuscule trait sombre, et disparut complètement à ma vue.

Nous traversâmes la voie ferrée à un point d'évitement perdu dans la steppe, et le voyage se poursuivit…

Le jour même de mon arrivée, je me livrai pieds et poings liés. J'étais encore plongé dans les visions que j'avais eues pendant le trajet. Non loin de notre camp se dressait, sur un tertre, une antique statue en pierre. Cette masse de granit, grise et grossièrement taillée, était restée là durant des siècles, comme mise en sentinelle, profondément enfoncée dans la terre ; elle fixait au loin un regard stupide et sans vie. L'œil droit légèrement de travers, buriné

par les pluies et les vents, semblait crevé et vide ; il faisait peur avec son clignement de mauvais augure sous la lourde paupière. Je contemplai longuement cette femme, puis m'approchant de la yourte je demandai à Sorokine :

– Camarade agronome, qui, pensez-vous, a bien pu ériger ici cette statue ?

Sorokine s'apprêtait à partir je ne sais où.

– Probablement les Kalmouks, dit-il en montant en selle, et il partit.

Que ne m'en suis-je tenu là ! Mais non, on eût dit que quelqu'un m'incitait à parler. Je me tournai alors vers les conducteurs et les mécaniciens, avec lesquels je n'avais pas encore eu le temps de faire vraiment connaissance.

– Non, ce n'est pas tout à fait exact. Les Kalmouks étaient ici au XVII^{eme} siècle. Et ça, c'est un monument funéraire du XII^{eme}. Il est probable que cette statue de femme a été dressée par les Mongols au temps de la grande migration vers l'ouest. Et nous, les Kirghizes, nous sommes arrivés avec eux, depuis le Iénissei jusqu'ici, dans les régions du Tian-Chan. Avant nous, il y avait les tribus des Kintchaks, et avant eux des hommes blonds aux yeux bleus.

J'aurais remonté plus haut encore dans l'histoire, si je n'avais été interrompu par un homme en combinaison, qui se tenait près d'un tracteur. C'était Abakir.

– Dis donc, petit ! Il me jeta par en dessous, un regard agacé. Tu es sacrément savant. Va donc me chercher dans la yourte une burette à huile.

Il se trouva que je lui apportai une burette à graisse.

– Va donc, académicien ! proféra-t-il avec mépris entre ses dents en me regardant de travers avec ses yeux aigus aux veinules rougies. Tu nous fais à nous autres, pauvres illettrés, de belles conférences, et tu ne sais même pas distinguer un chameau d'un cheval.

C'est de là que vient mon surnom : « l'académicien ».

Et voilà, maintenant j'approche avec la charrette, et il ne se calme toujours pas. Il court vers moi, s'enfonçant dans la terre labourée.

– Qu'est-ce que tu as à te traîner comme un pou crevé ! Combien de temps me feras-tu attendre ? Je vais t'étrangler, petit cabot, ça fera un morveux d'académicien de moins !

Je m'approche sans mot dire du tracteur. Que puis-je rétorquer pour me

justifier ? C’est vrai que le tracteur est à l’arrêt par ma faute. Heureusement, la mécanicienne Kalipa prend ma défense :

– Allons, calme-toi, Abakir. Les cris ne serviront à rien. Vois, il est tout à l’envers. Il est complètement à bout, le pauvret.

Elle prend le seau d’eau de mes mains tremblantes et emplit le radiateur.

– Il n’a pas besoin de ça pour faire de son mieux, regarde, il est tout mouillé, à tordre…

– Et qu’est-ce que ça peut me faire ! gronde Abakir. Il n’avait qu’à rester chez lui à lire ses bouquins.

– Allons, ça suffit, le calme Kalipa. Qu’est-ce que tu tiens comme méchanceté, ce n’est pas bien ça, Abakir.

– Si on leur pardonne tout, à ceux-là, et qu’on les laisse faire, il n’y a plus qu’à crever. C’est moi le responsable de l’exécution du plan, pas toi. Et si je n’y arrive pas, est-ce qu’on tiendra compte de ce cornichon savant ? !

Il n’a pas digéré ma science. Mais pourquoi donc ai-je fait des études, pourquoi donc a existé, pour mon malheur, Aldiarov, mon professeur d’histoire ?

Je me dépêche de partir de là. C’est qu’on m’attend encore à l’autre bout du champ. Là-bas, il y a le conducteur Sadabèk, un homme âgé, sérieux, qui se fâche lui aussi, mais qui ne crie pas.

Derrière moi le moteur pétarade. Le tracteur d’Abakir se met en mouvement et s’éloigne. Je soupire de soulagement et frissonne sous mon tricot mouillé. Pourquoi Abakir est-il né aussi malfaisant, aussi hargneux. Il n’est pourtant pas vieux, à peine la trentaine. Son visage, certes, est un peu épais, les pommettes très saillantes, et les mains recourbées comme des pinces, mais d’aspect général il présente bien. Les yeux sont mauvais, sans une ombre de bonté. Pour un rien, ils s’injectent de sang et à ce moment-là on n’a qu’à bien se tenir ; plus rien ne compte pour lui.

Nous avons eu une histoire récemment. La pluie avait commencé la veille au soir et continué toute la nuit ; elle chuchotait des choses tristes, monotones, en gouttant sur le feutre de la yourte gonflé d’eau. Le matin, elle tombait. Nous languissions d’inactivité forcée. L’agronome Sorokine était absent ; même par temps de pluie, il avait du travail par-dessus la tête. Il s’occupait également de l’élevage ; aussi n’avait-il pas une minute de paix, et chaque jour de la création le voyait en selle.

Dès que la pluie se fut un peu calmée, le mécanicien Essirkep, le jeune frère de Sadabèk, sella mon cheval et partit voir les bergers. Aldéï et Kalipa prirent les seaux et s'en furent chercher de l'eau à la source. Nous restâmes trois sous la yourte, Abakir, Sadabèk et moi.

Nous gardions un silence maussade, occupés chacun dans son coin. Abakir fumait à demi couché, les jambes allongées ; Sadabèk, assis près du foyer sur une couverture, maniait le ligneul et l'alêne au-dessus d'une botte en fort mauvais état ; quant à moi, je lisais, blotti dans un coin.

Dans la yourte, il faisait humide et triste. Le feutre mouillé répandait une odeur douceâtre de mouton. De temps à autre tombaient de grosses gouttes jaunes comme du thé. À l'extérieur la pluie continuait à murmurer on ne savait quoi, à chuinter dans les flaques.

Abakir bâilla d'ennui et se redressa en faisant craquer ses jointures ; fermant les yeux, il jeta au hasard son mégot qui tomba sur un pan de feutre. Aussitôt la laine brûlée se mit à grésiller. Sadabèk ramassa le mégot et le jeta dans les cendres.

– Fais un peu attention, dit-il en piquant le ligneul dans le cuir. C'est tellement difficile de se lever ?

– Qu'est-ce qui ne va pas ? Abakir releva la tête d'un air provocant.

– Le feutre prenait feu.

– Tu parles d'une perte ! Abakir ricana avec mépris. Reprise donc ta botte percée et c'est tout ; ne t'occupe pas du reste.

– Perte ou pas, tu n'es pas tout seul ici, et pas chez toi non plus.

– Je le sais que je ne suis pas chez moi. Chez moi, je ne te parlerais même pas. Compris, sale trogne en pantalon de cuir ! Il faut croire que le ciel m'a puni pour que je reste là, dans ce pays de forçats, fait pour des imbéciles comme toi et ta femme !

Sadabèk tira avec violence le ligneul. L'alêne lui sauta des mains et vola derrière lui. Il fixa sur Abakir un long regard haineux puis il se pencha en avant d'un air menaçant, une des mains serrant la botte, et l'autre tenant le ligneul tendu comme un arc.

– Bon, admettons que je sois un imbécile, et ma femme aussi, parce qu'elle m'a suivi et qu'elle nous prépare à manger à tous ici, dit-il en respirant avec force. Et tous les autres, d'après toi, sont aussi des forçats ? C'est toi peut-être qui les as contraints à venir ici ? Allons, réponds, salaud ! s'écria

Sadabèk en bondissant de sa place. Sa main droite agrippa la tige de la botte ferrée.

Abakir se jeta sur une clé anglaise qui traînait dans un coin et rentra la tête dans les épaules, prêt à parer le coup.

Je pris peur. C'était effrayant. Ils étaient capables de s'entre-tuer.

– Non, non, Abakir, et je me jetai vers eux. Ne frappe pas, non, Sadabèk ; laissez tomber, suppliai-je en me fourrant dans leurs jambes.

Sadabèk me repoussa brutalement, et ils commencèrent à tourner lentement dans la yourte, comme des panthères avant de bondir, les yeux rivés l'un à l'autre. Puis, d'un seul élan, ils se jetèrent en avant et la clé anglaise siffla dans l'air en frôlant la tête de Sadabèk. Mais au dernier moment, celui-ci se détourna et saisit la clé des deux mains. Abakir cependant était très fort. Il écrasa sous son poids son adversaire et tous deux roulèrent par terre avec des grognements et des injures. Je bondis vers eux, me jetai sur la clé qu'Abakir avait lâché, réussis enfin à la saisir et me précipitai hors de la yourte.

– Aldéï ! Kalipa ! criai-je aux femmes qui revenaient avec l'eau, vite ! vite ! Ils se battent, ils vont se tuer ! …

Les femmes posèrent les seaux et se précipitèrent vers moi. Quand nous entrâmes en courant dans la yourte, Sadabèk et Abakir luttaient toujours sur le sol. Nous les séparâmes, tout déchirés et ensanglantés. Aldéï s'apprêtait à tirer son mari vers la sortie lorsque Abakir se dégagea des bras de Kalipa.

– Attends un peu, chien boiteux ! Tu demanderas encore grâce, saloperie, je t'apprendrai qui est Abakir !

Petite, sèche et trapue, Aldéï s'approcha de lui à le toucher et lui dit :

– Essaie un peu d'y toucher ! Je t'arrache les yeux ! Tu ne te reconnaîtras pas toi-même.

Sadabèk prit calmement le bras de sa femme.

– Laisse, Aldéï, il n'en vaut pas la peine…

Entre-temps, j'étais sorti, j'avais retrouvé la clé anglaise que j'avais perdue dans toute cette confusion ; je m'éloignai de la yourte et l'enterrai non loin de la femme de pierre. Puis je m'assis et brusquement me mis à pleurer. Des sanglots sourds et étouffants secouaient tout mon corps. Personne ne me voyait, et je ne comprenais pas moi-même ce qui m'arrivait. Seule la femme de pierre semblait épier mon chagrin, me guettant méchamment de son orbite

noire et vide. Tout autour, la steppe humide et embrumée s'étendait, silencieuse et lasse. Pas un bruit ne troublait ce calme éternel et profond ; moi seul, je sanglotais encore en m'essuyant les yeux. Je restai assis là longtemps, très longtemps, jusqu'à la tombée de la nuit…

Voici comment je vis au milieu de cette luxuriante steppe d'absinthe… Je m'applique de toutes mes forces, mais toujours sans aucun résultat. Tout à l'heure encore je viens de me faire attraper par Abakir. Comment continuer ? , je n'en sais rien. Pourtant il ne faut pas perdre courage. Il faut rester là où on est. Jusqu'à ce qu'on tombe.

– Allons, Serko, secoue-toi ! Un peu de nerfs ; pas le droit d'avoir le cafard, le travail n'attend pas.

- II -

Le lendemain je me levai à l'aube, bien plus tôt que d'habitude.

La veille, couché dans la yourte, j'avais pris dans mon for intérieur la résolution suivante : je me mettrais en quatre s'il le fallait, mais j'allais faire en sorte que personne n'oserait ni m'attraper, ni même me faire le moindre reproche. Il fallait à la fin des fins leur montrer que je n'étais pas plus stupide qu'un autre.

En premier lieu, je transportai partout le carburant et emplis moi-même les réservoirs. Ensuite, avec ma charrette, j'allai à la source afin de compléter les radiateurs avant le début des travaux. Enfin, je dus me dépêcher de déjeuner et de nouveau, sans perdre une minute, charrier de l'eau. Pour l'instant, tout marchait comme je l'escomptais.

Cependant le soleil trembla derrière le léger voile blanc de l'horizon. Il fut long à apparaître ; il tardait à se lever, comme s'il craignait de jeter un regard sur la profonde immensité de la terre d'Anarkhaï. Puis il s'éleva un peu et filtra un rayon. Y a-t-il quelque chose de plus beau que la steppe à l'aurore ? C'était comme si un immense océan d'azur se déversait puis s'immobilisait ainsi, en vague bleu pâle, s'irradiant ici et là de nuances d'un vert et d'un jaune plus sombres.

Ô Anarkhaï ! Ô steppe magnifique ! Pourquoi gardes-tu le silence ? Quelles sont tes pensées ? Quels secrets conserves-tu depuis des siècles ; quel sera maintenant ton destin ?

Tant pis, après tout, si je ne suis qu'un simple porteur d'eau. Un jour je commanderai et à cette terre et aux machines. Car enfin, nos deux tracteurs et tout ce que nous faisons ici, ce n'est que le début du commencement. J'ai lu quelque part que des prospecteurs auraient découvert sous l'Anarkhaï de grandes rivières souterraines. Ce n'est peut-être, pour l'instant, qu'une supposition. Mais quoi qu'il en soit, je suis convaincu que les hommes étancheront la soif de cette terre et que l'Anarkhaï connaîtra le frémissement des jardins verdoyants, que l'eau courra dans les frais aryks et que les vents prendront la mesure des champs de blé dorés. Ici grandiront des villes et des hameaux, et nos descendants appelleront cette terre, la terre bénie de l'Anarkhaï. Et dans beaucoup, beaucoup d'années, quand arrivera ici un jeune gars comme moi, il n'aura certainement pas à courir toute la sainte

journée à travers la steppe avec une charrette à eau ni à écouter les injures du premier petit tyran venu. Pourtant, je ne l'envie pas, ce gars-là, car moi je suis venu le premier ici !

J'avais arrêté la charrette pour regarder les grands espaces sous le soleil levant. À cet instant, j'étais le plus heureux, le plus fort et même le plus bel homme de la terre. Que soit béni le pays de l'Anarkhaï.

Le soleil enfin s'arrondit au-dessus de l'horizon, énorme, resplendissant.

La journée ne commençait pas mal. Au moins les moteurs ne s'arrêtaient pas, j'apportais l'eau à temps. Mais jusqu'au soir il y avait encore loin…

À un de mes voyages, je découvris près de la source un petit troupeau de brebis avec leurs agneaux. Ils avaient été amenés là par une jeune fille inconnue. Elle les faisait boire au ruisseau, leur interdisant le bassin. D'où venait-elle ? Sans doute vivait-elle sur les pâturages qui se trouvaient un peu plus loin, derrière cette colline à double crête. Des bergers s'étaient installés dans ces parages. Le visage de la jeune fille avait quelque chose de familier. Je ne sais plus dans quelle revue, j'avais vu un jour la photo d'une jeune chinoise avec la même frange sur le front, tout comme cette jeune fille. Sans doute était-ce pour cette raison qu'il me sembla l'avoir déjà vue.

Nous nous regardâmes en silence. Mon arrivée lui semblait aussi inattendue que sa présence l'était pour moi. Mais, comme si de rien n'était, je sautai en bas de la voiture et d'un air affairé, je me mis à puiser l'eau pour remplir la tonne.

Cependant, les brebis s'étant désaltérées, la jeune fille commença à les regrouper un peu plus loin. En passant près de moi, elle demanda :

– Comment s'appelle cette source ?

Je me mis à réfléchir en regardant le bassin arrondi dans lequel l'eau que je venais de troubler miroitait légèrement. C'était vrai pourtant que notre unique source devait avoir un nom. Pendant que je réfléchissais, l'eau s'était reposée, avait pris une teinte plus claire à la surface, plus foncée dans les profondeurs.

– L'Œil de Chameau ! dis-je en me tournant vers la jeune fille.

– La source « Œil-de-Chameau » ?

Elle secoua sa frange sur son front et sourit.

– C'est joli ! C'est vrai qu'elle ressemble à un œil de chameau, tout pensif…

Nous nous mîmes à parler. Il se trouva que la jeune fille était de nos parages. Elle connaissait même notre professeur Aldiarov. Ah ! Comme c'était épatant d'entendre ici, en pleine steppe, le nom de mon maître préféré, dans la bouche d'une jeune inconnue qui, pensai-je, avait elle aussi subi son influence et lui devait de se retrouver ici en Anarkhaï. Elle n'était pas de la même école que moi et avait terminé ses études l'année d'avant ; à présent elle travaillait ici comme aide bergère.

– Chez nous, dans les pâtures, l'eau du puits est salée, racontait-elle. J'avais entendu dire que quelque part par ici il y avait une source. Alors j'ai eu envie de voir l'eau vive, et d'en faire boire à mes agneaux, qu'ils sachent au moins ce que c'est que l'eau véritable. Je vais attendre qu'ils soient grands, puis je leur ferai rejoindre le troupeau, et à l'automne je m'en irai faire mes études à l'université…

– Moi aussi plus tard, je pense faire mes études, dis-je. Seulement moi, je prendrai la section de mécanique. On m'a envoyé ici pour travailler au tracteur, ça c'est comme ça… et je désignai mon tonneau… une aide momentanée… on doit envoyer quelqu'un d'autre…

C'était vraiment exagéré d'avoir lâché ces mots, et je ne savais même pas comme cela m'était sorti. J'en eus tellement honte que je ressentis une bouffée de chaleur intolérable ; mais au même moment je me figeai :

– Eh ! là-bas, l'académicien ! Je vais te casser la gueule ! La voix exécrée d'Abakir parvenait à mes oreilles.

– Oh, là, qu'est-ce que je me suis attardé !

– Qu'est-ce qui se passe là-bas, demanda la jeune fille qui n'avait pas compris.

– Ce n'est rien, bredouillai-je en rougissant. Il me faut amener l'eau.

La jeune fille se mit en route avec ses brebis. Quant à l'autre, Abakir, debout sur la cabine du tracteur, au fin fond du champ, il hurlait à pleine voix en brandissant ses poings.

– Mais oui, j'arrive, j'arrive, du calme ! On ne peut pas crier comme ça tout de même devant des étrangers, chuchotai-je plein de désespoir, et je mis mon cheval au galop.

Dans le tonneau, l'eau clapotait, passait par-dessus bord, et m'inondait sans arrêt de la tête aux pieds. Tant mieux ! Tant mieux s'il n'en restait plus une goutte ! Je ne pouvais plus supporter d'être traité de cette façon-là.

Abakir sauta au bas de sa cabine, et comme l'autre fois se précipita sur moi. J'arrêtai mon cheval.

– Si tu continues à crier comme ça, je cesse le travail et je m'en vais !

Surpris, il perdit contenance, puis émit un sifflement et m'envoya une bordée d'injures.

– L'Anarkhaï existait avant toi, académicien morveux, et à présent, il ne va pas disparaître sous terre. S'il pouvait seulement te réduire en cendres ! Allez ouste, rentre chez toi, débarrasse le plancher ! Non mais, on montre les dents à présent, espèce de cul loqueteux d'étudiant.

Je sautai de la charrette, lançai le fouet derrière le tracteur et m'en allai.

– Arrête, Kemel, ce n'est pas possible ! Où vas-tu, arrête ! me criait Kalipa.

Mais cela ne fit que me buter davantage, et je me mis à marcher plus vite.

– Ne le retiens pas, qu'il fiche le camp ! entendis-je la voix d'Abakir, on s'en passera.

– Tu n'es qu'un monstre, une bête sauvage et non un homme, qu'as-tu fait ? Kalipa essayait de lui faire honte.

Pendant un bon moment, je les entendis crier et se disputer.

Sans ralentir, je m'éloignai de plus en plus. Cela m'était égal, d'aller ici ou là. Il n'y avait pas âme qui vive, tous les chemins s'offraient à moi et dans toutes les directions. Je dépassai la source, le camp, le tertre où se dressait la femme en pierre. Avec un rictus méchant, la vieille me suivit de son regard noir et vide, et demeura là, lourdement enracinée dans la terre, comme elle l'était depuis de nombreux siècles.

Je marchais sans penser à rien. Je n'avais qu'un désir : partir, partir d'ici le plus vite possible, et que ce maudit Anarkhaï contemple mon dos.

La steppe se déroulait devant moi vide et sans passion. Tout, les collines, les tertres, les vallons, absolument tout alentour se ressemblait à en donner la nausée. Qui avait créé cette monotonie morte et triste ? Pourquoi moi, offensé et humilié, devais-je prendre la mesure de ces espaces grisonnants d'absinthe amère ? Où que le regard se porte, partout c'est le désert sans vie. On se demande ce que l'homme peut chercher ici. Manquerait-il de place sur terre ? Mes pensées du matin m'apparurent d'une incohérence risible.

– Tiens, la voilà, ta luxuriante steppe d'absinthe ; le voilà ton pays de l'Anarkhaï !

Je me moquais de moi-même, ressentant dans tout mon être ma propre faiblesse, mon abandon et mon accablement.

Au-dessus de moi il y avait un ciel haut, très haut ; autour de moi s'étendait une terre vaste, très vaste, et moi, je me voyais petit, tout petit, solitaire, un petit bonhomme fourvoyé ici, arrivé on ne sait d'où et vêtu d'un maillot en piqué, chaussé de bottillons de toile, portant une petite casquette usée aux couleurs délavées.

Ainsi marchais-je, sans route ni sentier. Simplement je marchais. " Je finirai bien par arriver au talus de la voie ferrée, pensais-je, je suivrai les traverses, et à un point d'évitement j'attraperai un train de marchandises. Je partirai vers les hommes… »

Lorsque j'entendis derrière moi un cheval qui trottait et s'ébrouait, je ne pris même pas la peine de me retourner. C'était Sorokine. Cela ne pouvait être que lui. Maintenant il allait me sermonner, essayer de me convaincre ; mais qu'il aille au diable, je ne reviendrais pas, je n'en aurais même pas l'ombre d'une pensée.

– Arrête-toi, m'interpella Sorokine d'une voix douce.

Je m'arrêtai. Sorokine s'approcha sur son cheval en sueur. En silence il posa sur moi le regard attentif de ses yeux bleus, sous des sourcils délavés ; il fouilla dans sa sacoche et en sortit un feuillet rouge, ma feuille de route de komsomol que je lui avais donnée avec tant de fierté lors de mon arrivée.

– Tiens, il ne faut pas laisser cela, et calmement il me tendit le papier.

Dans son regard, je ne vis ni reproche ni mépris. Il ne me jugeait ni me plaignait. Il avait le regard sérieux d'un homme chargé de responsabilités et habitué depuis longtemps à toute sorte de surprises. Sorokine, avec sa main, essuya son visage fatigué, tout embroussaillé de poils roux.

– Pour l'évitement, marche plus à droite, tiens, par cette combe, m'indiqua-t-il, puis il fit faire demi-tour à son cheval et s'éloigna lentement.

Absolument abasourdi, je le regardai partir. Pourquoi ne m'avait-il pas grondé, pourquoi n'avait-il pas demandé que je reste ? Pourquoi se tenait-il avec tant de lassitude sur son cheval tout triste ? Sa famille, femme et enfants, était loin, lui, il était ici tout seul, et depuis des années il tournait dans cette steppe. Quel homme était-ce, qu'est-ce qui le retenait dans cet Anarkhaï désert ?

Je ne sus jamais pourquoi, mais je me mis à le suivre.

Le soir, nous nous réunîmes tous dans la yourte. Tout le monde se taisait. Seul le feu crépitait à petits coups secs. C'était moi le coupable. La conversation ne commençait pas ; mais à en juger d'après le visage sombre et tendu de Sorokine, il était visible qu'il s'apprêtait à dire quelque chose.

– Alors, que faire ? émit enfin Sorokine sans s'adresser à personne en particulier.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Le déluge menace l'Anarkhaï ? répliqua Abakir d'un ton caustique.

À ces mots Sadabèk se leva en silence et sortit de la yourte. Après la bataille de l'autre jour, il n'adressait plus la parole à Abakir, et maintenant ne voulait visiblement pas se mêler à la conversation. Son frère, le mécanicien Essirkep, fit également le geste de se lever, mais changea d'avis et resta.

Avec lui non plus, Abakir n'était pas en bons termes. Un jour, cédant à ma demande, Essirkep m'avait prêté pendant toute une journée sa charrue, accrochée au tracteur de Sadabèk. Quant à lui, il avait pris la charrette à eau. Comme de juste, il était arrivé un peu en retard, et Abakir lui était tombé dessus. Mais Essirkep ne s'était pas laissé faire ; il savait aussi se battre. Il n'avait pourtant que trois ans de plus que moi.

Personne ne répondit à Abakir.

– À quoi bon réfléchir ? ajouta-t-il. Celui qui a interrompu le travail doit en répondre.

– Il ne s'agit pas de savoir qui est coupable ou non coupable, répondit Sorokine, sans le regarder. Il s'agit du destin d'un jeune homme, et de ce qu'il doit faire maintenant.

– Vous parlez d'un destin ! ricana Abakir. Le destin des académiciens de ce genre, mais il est résolu depuis longtemps. Des gens perdus, absolument inutiles ! Il fit un signe négligent de la main. Enfin, juge toi-même, Sorokine, à quoi peuvent-ils servir ? Pendant qu'à la sueur de notre front, nous faisions pousser le blé, eux, ils étudiaient dix ans, et plus parfois. Nous leur procurions la nourriture, les chaussures, les vêtements, et quel est le résultat ? Qu'est-ce qu'on leur a appris ? Il ne connaît rien à la mécanique, il ne sait pas mettre un collier à un cheval et ne peut même pas enlever convenablement la courroie… Pourquoi est-ce que moi, je devrais suer pour lui ? Qu'est-ce que j'ai à fiche de son instruction ? Tu parles, un connaisseur des idoles de pierre ! Mais comme travail sérieux il ne sait rien faire. Puisque c'est comme

ça, allez, ouste, du large, et qu'il ne sabote pas le travail des autres. Quant à toi, Sorokine, ne viens pas m'asticoter, je m'appuie le travail, sans relève, et je suis sévère. Si je ne conviens pas, alors dès demain il n'y aura plus trace de ma présence. Mais ce que j'ai dit, je le redirai toujours : si c'était moi, tous ces académiciens, je les aurais…

– Assez ! coupa brutalement Sorokine, toujours sans le regarder. Tout cela nous le savons sans toi. La question n'est pas là. Voyons, dis-nous, Kemel, ce que tu en penses de ton côté ?

Je ne répondis pas tout de suite. En écoutant Abakir, je me surpris à penser qu'il y avait une part de vérité dans ce qu'il disait. Mais de quelle façon il le disait, avec quelle méchanceté, quelle haine ! Et pour quelle raison ? Est-ce que vraiment j'étais manchot, ou tellement borné que je ne puisse jamais arriver à faire ce que pouvait faire Abakir ? Ou bien mon instruction me gênait-elle ? Je ne comprenais absolument pas. Pourtant j'essayai de répondre à Sorokine le plus calmement possible.

– Je suis venu pour travailler ici en tant que mécanicien. C'est important pour moi. Quant aux colliers et courroies, je me débrouille à présent. Tout le monde le sait et Abakir le sait aussi. J'aurais pu continuer à travailler ainsi. Mais je ne porterai plus d'eau. Je ne le ferai plus, par principe.

– Nous n'avons pas d'autre travail, dit Sorokine.

– Alors il me faut partir, concluais-je.

Kalipa leva les yeux vers moi et soupira tristement.

– Kemel, je t'aurais bien cédé ma place, en prenant la charrette, mais tu n'accepteras pas…

Cela retentit d'une façon inattendue. Était-ce par bonté, ou bien parce que continuellement elle était gênée pour Abakir, éprouvant comme une honte lorsqu'il criait et jurait alors qu'elle s'efforçait d'adoucir ou d'effacer sa grossièreté ? Je ne sais, toujours est-il qu'elle l'avait dit et que moi, tout excité, et sans réfléchir plus avant, je lâchai :

– D'accord !

Un silence total plana dans la yourte. Seul le foyer crépitait avec un sifflement ténu. Interloqués, tous me regardaient. Peut-être s'attendaient-ils à ce que je me reprenne, à ce que je refuse ? Je faisais en sorte que de mon propre gré je me mettais à la merci de l'homme qui me détestait et qui ne me souhaitait rien de bien. Mais je gardai le silence. Ce qui était dit était dit.

Sorokine me jeta encore une fois un regard investigateur.

– C’est sûr ? demanda-t-il brièvement.

– Oui.

– Moi, ça m’est égal ! Abakir cracha dans le feu. Mais je préviens : à la moindre anicroche, je tape dessus !

Dans la demi-obscurité ses yeux eurent un éclat froid de mépris provocant.

– Qu’est-ce que c’est : « à la moindre anicroche » ? Pourquoi menaces-tu d’avance ? ne put enfin se retenir Essirkep qui s’était tu jusqu’alors. Il se débrouillera, tu penses, c’est pas tellement malin ! Il a travaillé sur ma charrue.

– Je ne te demande rien. Mêle-toi de tes affaires. On verra bien nous-mêmes. Je suis responsable du tracteur et du travail…

– Mais cesse donc ! coupa de nouveau Sorokine d’un ton mécontent, et il s’adressa à moi :

– Dès demain, mets-toi au travail.

Il se leva et marcha vers la sortie.

– À présent, il faut se reposer…

Cette nuit-là, je ne dormis presque pas. Comment cela allait-il s’arranger avec Abakir ? Car enfin, jusqu’à ce jour je ne le rencontrais que de temps à autre, mais dès le lendemain, sans arrêt, jour et nuit, je serais sous ses ordres. Les responsabilités de mécanicien ne m’effrayaient pas outre mesure, et pourtant elles demandaient de l’endurance et de la patience. Évidemment il fallait bien prendre le coup demain pour lever et abaisser rapidement les socs à l’endroit voulu, et ne pas retarder un seul instant la progression du tracteur. Mais surtout en plus, je devais également aider en tout le conducteur, aussi bien à l’entretien du matériel que pour les réparations. Allez donc passer à Abakir une autre clé ou un mauvais boulon, ou un quelconque écrou ou quelque autre chose au lieu de ce qu’il a réclamé…

Je m’aperçus qu’Aldéï ne dormait pas non plus. Elle s’approcha dans l’obscurité, s’assit près de moi et me caressa la tête.

– Tu aurais dû réfléchir, Kemel. Tu ne feras pas bonne équipe avec lui. Toi, tu es bon, sans rancune. Il aura ta peau, tu n’arriveras pas à lui complaire.

– Je n’ai pas l’intention de lui complaire, et qu’il veuille ma peau, ça, je

n’ai pas l’intention de me laisser faire.

– Eh bien, soit, tu es meilleur juge, murmura-t-elle doucement, et après un soupir, elle se dirigea vers son coin.

- III -

Les hostilités entre Abakir et moi éclatèrent dès le premier jour.

– Si tu t'endors, tu tomberas sous la charrue, et moi je n'y serai pour rien ! me jeta-t-il simplement avant de commencer le travail.

Quant à moi, j'avais, bien entendu, autre chose à faire que de dormir. Les nerfs tendus à l'extrême, je me préparais à travailler ponctuellement et sans rappel à l'ordre. S'il m'avait fallu en plus penser à l'éventualité de tomber sous la charrue, alors il valait mieux abandonner tout de suite.

En effet, sous mes jambes écartées et calées sur le cadre, se trouvaient les supports portant les socs d'acier. Ils étaient fixés par rangée et progressaient en biais, les uns derrière les autres, fendant puis rejetant des couches de terre fumante et pleine d'herbe. Le tracteur écrasait en roulant l'absinthe, il marchait sans arrêt et grondait sous l'effort en cliquetant de ses chenilles.

Abakir ne se retourna pas une seule fois, il ne se préoccupait point de moi. Je ne voyais de lui que sa nuque épaisse et butée. Déjà cela semblait m'avertir qu'Abakir allait m'éprouver jusqu'à ce que je renonce ou qu'il comprenne que je tiendrais bon. Aussi, sans aucun doute, faisait-il exprès de pousser à fond son tracteur, sans prendre le temps de souffler, pour m'éreinter et m'obliger à m'avouer vaincu. Si quelqu'un savait combien il était peu plaisant de rester assis sur un siège métallique dur et sans amortisseur, d'étouffer dans la poussière et les gaz d'échappement, c'était bien Abakir. Cependant je ne songeais pas à renoncer. J'étais devenu tout nerfs, tout yeux et tout ouïe, les mains agrippées au gouvernail de la charrue, et tendu à l'extrême. Pendant tout ce temps-là, je ne dis pas un mot. Je me tus également lorsque avec un acharnement particulièrement machiavélique, il amena son engin dans les endroits pierreux où la charrue était éjectée continuellement hors du sillon ; les coutres grinçaient sur le silex en faisant des étincelles et de la fumée ; à ces moments-là, j'étais secoué et projeté sur mon siège. Vers le soir, lorsque Abakir arrêta le tracteur, je fus envahi par une effroyable lassitude comme jamais je n'en avais ressenti auparavant. La bouche, le nez, les oreilles, les yeux, tout était plein de poussière et de sable. J'avais envie de me laisser tomber par terre et de m'endormir sur le champ. Mais je ne bougeai pas de ma place et j'attendis les ordres d'Abakir.

– Lève les socs, me cria-t-il, passant la tête hors de la cabine.

Puis il sortit le tracteur des labours et après avoir arrêté le moteur, il s'approcha de la charrue. Se penchant vers les socs, il vérifia le tranchant des coutres.

– Il faut les changer, ils sont émoussés. Que cela soit prêt pour demain matin ! dit-il.

– Entendu, répondis-je. Laisse les coutres de rechange et éloigne le tracteur de la charrue.

Il fit ce que je lui demandais, et sans ajouter un mot, il se dirigea vers le camp. Je le suivis du regard et me surpris à penser que non seulement je rageais contre Abakir, mais qu'en plus je l'enviais. Il marchait en se dandinant comme s'il ne ressentait aucune fatigue. Bien entendu, il m'avait complètement éreinté, mais lui non plus n'avait pas pris le moindre instant de repos. Voilà comment il savait travailler, l'animal !

Je soupirai et me mis à ramasser l'herbe sèche et à la déposer par brassées près de la charrue.

Il me fallait allumer un feu pour pouvoir changer les coutres pendant la nuit. Je ramassai un grand tas et allai dîner.

Chère et bonne Aldéï ! Avec quelle tristesse elle me regardait manger en vitesse et sans souffler mot la semoule à la viande, que, pleine d'attention, elle m'avait gardée. Moi, je n'avais pas le temps de m'attarder. Je lui demandai la lanterne que nous gardions en cas de besoin.

– Pourquoi faire ? me demanda-t-elle en me passant cette lanterne.

– J'en ai besoin. Je vais changer les coutres.

– Mais qu'est-ce que c'est ? De quoi ça a l'air ! se mit à crier Aldéï en s'adressant à Abakir. Je ne permettrai pas. J'interdis qu'on se moque ainsi de ce garçon !

– Interdis si tu veux, je m'en fiche, jeta Abakir en s'installant pour la nuit.

– Ne te mêle pas de ça, commanda Sadabèk à sa femme. Kemel est assez grand pour se défendre.

– Bon, eh bien, nous allons t'aider, Kemel. Allons Essirkep !

Kalipa se leva et fut sur le point de me suivre.

– Ce n'est pas la peine, dis-je. Ne vous dérangez pas. Je me débrouillerai tout seul.

Là-dessus je sortis de la yourte, éclairant la route avec la lanterne.

Alentour régnait la nuit muette et infinie. Je fis un rapide détour vers le bassin pour y boire. Avec un léger gargouillis à la source, le bassin respirait le calme et la fraîcheur. Une lumière mate montait des profondeurs sombres et pensives. Vraiment, il ressemblait à un œil de chameau. Je me souvins de la jeune aide bergère. Je n'avais même pas eu le temps de lui demander son nom. Où était-elle à présent, cette gentille fille à la frange ?

Arrivé près de la charrue, je me mis sans tarder au travail. Je levai les socs aussi haut que me le permettait mon installation, et j'allumai le feu. La lanterne était également d'une grande utilité. Je dévissai les écrous et les vissai aussitôt sur les boulons puis les déposai dans ma casquette, pour ne pas les perdre. Je passai toute la nuit à plat ventre sous la charrue. C'était déjà pénible d'ajuster les écrous, mais de plus je me trouvais en porte à faux. Ils étaient placés sur des joints d'une façon peu pratique, très difficilement accessibles. Quant au feu, il s'éteignait sans cesse ; il me fallait alors ramper comme une couleuvre sous la charrue et, étalé par terre, souffler dessus pour le ranimer. Je ne savais quelle heure il était, mais je ne m'accordai aucun répit tant que tous les coutres ne furent pas changés. Ensuite, comme dans un brouillard, je me traînai jusqu'au tracteur et m'effondrai dans la cabine pour dormir. Dans mon sommeil je sentais mes mains écorchées qui m'élançaient et me brûlaient.

Tôt le matin, Kalipa me réveilla. Elle était arrivée avec la charrette.

– J'ai déjà empli le radiateur, viens te laver, Kemel, m'appela-t-elle, je vais te verser de l'eau.

Elle ne me posa aucune question et je lui en sus gré. Il n'est pas toujours agréable d'être plaint. Quand je fus lavé, elle m'apporta un petit paquet avec des provisions et une bouteille de djarma. Comme c'était bon de boire cette boisson acidulée faite de grains grillés ! C'était Aldéï, bien sûr, qui prenait soin de moi.

Arriva Abakir. Il ne dit rien. De toute façon, il n'y avait pas à redire. Sans un mot, il amena le tracteur contre la charrue, je posai le crochet et nous nous mîmes à nouveau en marche à travers les champs. Mais ce jour-là j'étais installé sur ma charrue avec plus d'assurance. J'avais confiance en moi. Puisque j'étais sorti vainqueur de la première épreuve, cela signifiait que je tiendrais jusqu'au bout.

Devant moi, dans la fenêtre de la cabine, se profilait toujours la nuque entêtée et charnue. Et toujours, de la même manière, sans prendre le temps de

souffler, le tracteur avançait en mugissant, avec son cliquetis de chaînes… Et moi, comme précédemment, je me tenais assis, agrippé au mancheron.

À midi, Abakir, fit tout à coup taire le moteur.

– Descends, dit-il, c'est la pause.

Nous étions assis à même la terre, en silence, à l'ombre du tracteur. Abakir fuma un peu, mordillant avec énervement sa cigarette, puis il ôta sa combinaison et sa chemise et se coucha sur ses vêtements pour prendre un bain de soleil. Il avait un dos large, musclé et luisant. Moi aussi j'eus envie de me chauffer au soleil. J'enlevai donc ma chemise et m'apprêtais à l'étendre par terre pour me coucher dessus, lorsque Abakir leva vers moi un visage morose, tout abruti de chaleur.

– Gratte-moi le dos, ordonna-t-il, et, persuadé que j'allais me précipiter pour obéir à son caprice, il posa sa tête alourdie sur ses bras.

Je gardai le silence.

– Tu entends ? et sans lever la tête, il remua les épaules d'une façon menaçante.

– Je ne le ferai pas !

– Et moi, je dis que si !

D'une traction des bras, il se rapprocha de moi.

– Alors, tu vas me faire attendre longtemps ? Je me reculai quelque peu.

– Tu te frappes toujours la poitrine en disant : « Moi, je suis un travailleur ! Je nourris tout le monde ! » Mais tu n'es un travailleur que parce que tu travailles, en réalité, tu n'as pas une âme de travailleur. Tu aurais aimé être un pacha.

– Je l'aurais été, oui ; et puis tu n'as pas à aller fouiller dans mon âme.

Et brusquement, il me donna une pichenette sur le nez.

Je bondis et me précipitai sur lui les poings en avant. On aurait dit qu'Abakir n'attendait que cela. Toute la haine et la méchanceté qu'il avait accumulées ces derniers jours, il les fit passer dans le coup terrible qui m'envoya rouler à terre. Je me relevai avec peine sur les genoux, et n'ayant plus conscience de rien, aveuglé par la rage, je me précipitai à nouveau sur Abakir. Presque tous les coups que je recevais me faisaient tomber à la renverse.

– Je vais t'apprendre, moi, l'odeur de mon poing ! Je vais te montrer mon

âme ! scandait-il en m’assénant des coups lourds comme du plomb.

Cependant, je me relevais encore et toujours, et sans un mot, avec acharnement, je me jetais sur lui. J’essayais constamment de l’atteindre au visage, de taper dans sa gueule d’animal tandis que lui, à coups répétés, il me frappait dans le ventre, dans les côtes et à la poitrine.

Et voilà que je me relevai de nouveau et lentement me dirigeai vers lui. Il leva la main et en ahanant de toutes ses forces comme un boucher, il abattit son poing sur mon cou. Je me retrouvai étalé par terre de tout mon long, me mordant les lèvres pour ne pas laisser échapper la moindre plainte.

– Te voilà étendu, l’académicien ! Eh bien, renifle un peu l’odeur de la terre, me dit-il, le souffle court et en crachant le sang de ses lèvres éclatées. C’est bien autre chose que de faire des discours sur les idoles en pierre.

Il alla chercher ses vêtements que nous avions piétinés, il les secoua et se mit à s’habiller, sans hâte, avec le sentiment du devoir accompli.

Malgré tout, il ne soupçonnait pas que cette bataille, c’était encore moi qui l’avais gagnée. Oui, moi, qui restais invaincu, bien qu’étendu à terre. Il m’apparut clairement qu’on peut aussi se battre pour la vérité avec ses poings. Je compris qu’il était permis et que c’était un devoir que de battre celui qui vous battait. Pour moi, c’était une victoire…

Pendant qu’Abakir s’habillait et enfilait sa combinaison, moi, j’avais repris mon souffle et mes esprits.

Quand il mit le moteur en marche, je me levai, m’habillai rapidement et repris ma place sur la charrue.

Le tracteur poussa un mugissement et avança le long des labours. Et de nouveau la même nuque têtue et dure s’encadra dans la fenêtre de la cabine, et de nouveau, j’étais un mécanicien agrippé au mancheron de sa charrue.

- IV -

Il y eut quelques changements dans notre existence. On nous fit parvenir par camion une voiture à deux chevaux pour apporter les semences jusqu'aux labours. Il nous arriva également un autre homme, un conducteur d'attelage. Le responsable à la distribution de l'eau put ainsi se débrouiller plus facilement. On affecta aux semailles le tracteur de Sadabèk et d'Essirkep, tandis qu'Abakir et moi continuions à labourer.

Et puis il y eut une nouvelle très importante.

Quelques jours auparavant, après le dîner, alors que nous nous dirigions en charrette vers le champ, j'aperçus près de la source la jeune aide bergère. Je sautai à terre. Le conducteur voulut retenir les chevaux, mais Abakir ne lui permit pas de s'arrêter.

– Marche, ne nous retarde pas, lui commanda-t-il d'un air mécontent.

Je courus vers la jeune fille, et elle à son tour, se dirigea à ma rencontre, en laissant ses brebis. Mais je n'allai pas jusqu'à elle : il me fallait rattraper la voiture pour arriver à temps au travail.

– Bonjour ! criai-je.

– Bonjour ! répondit-elle en s'arrêtant également. J'étais très heureux de la voir, mais positivement je ne savais quoi lui dire.

– Pourquoi ne vous voit-on pas avec la charrette à eau, où êtes-vous maintenant ?

– Maintenant je suis détaché au tracteur, lui répondis-je non sans fierté. Nous sommes là-bas, tout là-bas dans l'autre champ ! Excusez-moi, je suis très pressé !

– Courez, courez ! et elle agita la main.

Je me lançai à la poursuite de la voiture. Je jetai quand même un petit coup d'œil en arrière. La jeune fille se tenait à la même place et me suivait des yeux. La voiture ne s'arrêta pas, mais je courais tout alerte et léger. J'étais heureux de ce qu'elle avait agité la main, de ce que je courais dans la vaste steppe printanière…

Le lendemain, elle vint près de notre champ. Elle se tenait sur une petite colline, non loin de là, et surveillait les brebis avec leurs agneaux. J'avais très envie d'aller la voir, ne fût-ce que pour un instant, mais Abakir me l'aurait-il

permis ? Était-il capable d'un acte pareil ? Je ne lui demandai rien.

La fois suivante, lorsque la jeune fille apparut sur la colline, Abakir et moi nous nous tenions près du tracteur qui tournait et il était en train de vérifier je ne sais plus quoi dans le moteur.

– Qu'est-ce qu'elle a à s'amener ? demanda Abakir.

– Je ne sais pas.

– Et comment s'appelle-t-elle ?

– Je ne sais pas non plus.

– Va donc, eh ! académicien !

Il cracha avec un air ironique et jeta un coup d'œil vers la colline.

– La fille est pulpeuse…

Je le regardai avec colère.

– Va t'asseoir à ta place ! glapit-il, et nous nous mîmes en route.

Pendant ce temps, la jeune fille fit passer ses brebis dans un endroit plus découvert, à une centaine de pas de notre champ. Ah ! courir là-bas, s'asseoir près d'elle, bavarder, ou simplement regarder sa jolie petite frange ! … Soudain le tracteur s'arrêta. Abakir passa la tête hors de la cabine.

– Bloque le levier. Viens ici !

Je descendis de la charrue, et très étonné, je me dirigeai vers Abakir. Pendant le travail, il ne me laissait pas entrer dans la cabine.

– Assieds-toi. Il me céda sa place. Apprends à conduire.

J'étais stupéfait. Je ne m'attendais pas à cela de sa part.

Qu'est-ce qu'il lui arrivait ? Était-il devenu plus aimable envers moi ? Cependant, sans m'attarder davantage à ces réflexions, je m'apprêtai à faire tout ce qu'il m'ordonnerait.

– Appuie sur la pédale. Embraye comme ça. À présent tout doucement, lâche la pédale. Tiens les leviers de l'embrayage…

Le tracteur pétarada, avança, et nous roulâmes le long de l'enclos. De joie, j'en perdis le souffle ! Je ne pensais à rien, plus rien au monde ne m'intéressait. J'étais envahi par un seul désir : être maître du tracteur, en connaître toute la mécanique. Il y avait tellement longtemps que j'en rêvais ! Et voici que ce puissant tracteur, obéissant à ma main, s'était mis en route. En cliquetant, il agrippait la terre avec ses chenilles. Quant à moi, je n'étais plus

qu’un mécanisme, attentif seulement à exécuter rigoureusement les manœuvres nécessaires.

Je virai assez bien au bout du champ. Il est vrai que, sans mécanicien de remorque, je laissai au tournant de grands espaces mal labourés. Mais ce n’était pas bien grave : la terre ne manquait pas dans l’Anarkhaï ! et moi, au moins, je saurais conduire un tracteur.

Nous fîmes ainsi quelques allers et retours. Mon cœur déjà ne cognait plus aussi fort, et je me sentais plus sûr de moi.

– Tâche de ne pas dévier, l’académicien, me cria Abakir à l’oreille, je vais m’absenter un peu. S’il y a quelque chose, arrête le moteur…

Il sauta du tracteur en marche, puis en s’époussetant et en s’arrangeant il se dirigea vers la jeune bergère. Elle se trouvait maintenant tout à côté. Ce fut à ce moment-là seulement que je compris ce qu’il avait mijoté. Ce n’était pas sans arrière-pensée qu’il m’avait installé dans la cabine.

Abakir était près de la jeune fille et très à l’aise, il bavardait avec elle. Pourquoi se faire du souci ? Le travail avançait, le tracteur était à proximité, et au besoin il pouvait toujours accourir !

Le comportement d’Abakir me déplut. Mais en même temps j’étais heureux. C’était moi qui conduisais la machine ! J’avais une folle envie de faire signe à la jeune fille du haut de ma cabine, et de lui crier quelque chose de gentil. Ah ! si seulement Abakir n’était pas planté là. Que lui disait-il donc là-bas, et que lui répondait-elle ? Elle ferait bien d’être sur ses gardes, d’être un peu réservée avec lui…

Je demeurai au volant du tracteur au moins une heure et demie, jusqu’à ce que la jeune fille emmenât ses brebis. Je ne pus rien lire sur le visage d’Abakir qui pût montrer son succès. Non, son visage n’exprimait rien d’autre que l’habituel contentement de soi, stupide et arrogant.

– Allons, l’académicien, à ta place ! Il me donna une tape sur l’épaule en ricanant.

Je ne dis rien et sautai du tracteur.

Notre jeune fille vint aussi le lendemain. Abakir me laissa encore une fois dans la cabine et se dirigea vers elle. Il aurait mieux valu qu’elle ne vînt pas. Je ne pouvais quitter le tracteur, mais je ne pouvais pas non plus demeurer indifférent. "

Comment la prévenir ? pensais-je, en jetant de ma cabine des regards

inquiets dans leur direction. Elle ne devrait pas le rencontrer ; mais comment peut-on interdire aux gens de se parler ? Chacun doit comprendre de soi-même à qui il a affaire… "

Cette fois-là, la jeune fille partit rapidement, et j'en fus très content. Elle rassemblait ses brebis de plus en plus vite, et fuyait à travers la steppe sans se retourner.

" Pardonne-moi, ma douce, lui disais-je en pensée, en lui envoyant ainsi mes excuses. Tu as bien fait de partir vite. Mais nous nous reverrons ; la prochaine fois je ne resterai pas sur le tracteur, j'arriverai en courant vers toi. Mais pour le moment, va, ne t'arrête pas, délicieuse jeune fille à la frange… je ne sais même pas ton nom… "

Mais ce fut en vain que j'escomptais une prochaine rencontre. La jeune fille ne se montrait plus. Trois jours de suite, tous deux nous l'attendîmes, sans nous le dire, bien sûr. Abakir était plus hargneux et plus rude que d'habitude. Il me regardait de nouveau avec une haine non dissimulée. Seulement moi non plus maintenant je ne lui cachais pas mon mépris. J'avais compris qu'il avait de quelque manière offensé la jeune fille. Je me sentais en faute vis-à-vis d'elle, comme si je n'avais pas su la défendre contre quelque chose de malsain et de trouble. Je me jurai qu'à la première occasion j'irais à sa rencontre et, qu'elle et moi, nous parlerions de tout, en toute simplicité et très sincèrement. Je me mis à rêver à cette rencontre, à la désirer et à l'espérer.

Ce fut un de ces jours-là que nous fûmes surpris par la pluie en plein champ. Elle arriva drue et soudaine. C'était une violente averse des steppes mêlée de grêle. L'air se mit à mugir et en un instant le sol se couvrit de flaques gonflées et bouillonnantes. Cependant Abakir n'arrêta pas le tracteur, au contraire, il le lança encore plus vite, et pas une seule fois il ne se retourna vers moi, qui restais assis sous la pluie et la grêle.

La terre labourée et imbibée d'eau ne se détachait plus des socs. Elle engorgeait la charrue, débordait sur le cadre, et jusque sur mes jambes. Il est probable qu'Abakir ne se serait pas du tout arrêté si de lourdes mottes gluantes ne s'étaient agglutinées aux chenilles. Alors il arrêta le moteur, alluma une cigarette et s'installa bien à son aise dans la cabine. Il pensait sans doute que j'allais lui demander asile. Mais cela m'était égal maintenant ; n'importe comment, j'étais déjà trempé jusqu'aux os. Je ne descendis pas de la charrue et demeurai sous la pluie en retirant la boue de mes vêtements. La

seule chose que j’essayai de préserver de la pluie fut mon carnet où j’avais pris des notes et recopié des passages de mes lectures. Je mis ce carnet dans la tige de ma botte.

La pluie s’arrêta brusquement, effacée, semblait-il par une main invisible. Et à l’instant même le ciel se déchira, étincelant comme une turquoise immense et transparente. Il semblait être le prolongement de cette merveilleuse splendeur qu’était la grande steppe, généreusement baignée par l’averse printanière. Les espaces infinis de l’Anarkhaï s’entrouvrirent encore plus largement, se firent encore plus immenses. Au-dessus de l’Anarkhaï, en travers du ciel, se dessina un arc-en-ciel. Il enjamba la terre d’un bout à l’autre et s’immobilisa là-haut, en empruntant toutes les teintes douces de l’univers. Je regardais autour de moi avec ravissement. Bleu, infiniment bleu était le ciel impondérable ; l’arc-en-ciel palpitait en multiples couleurs et la steppe d’absinthe avait des teintes mouillées.

La terre séchait avec rapidité ; au-dessus, dans le firmament, tournoyait un aigle, les ailes puissantes déployées et immobiles. Et on eût dit que ce n’était ni de lui-même, ni grâce à ses ailes qu’il s’élevait ainsi, mais bien la forte haleine de la terre, ses courants chauds et ascendants qui le portaient vers ces hauteurs.

De nouveau naquit en moi une grande force, et je me sentis revivre ; de nouveau s’éveillèrent mes rêveries sur l’Anarkhaï. Oui, à présent j’étais solidement ancré dans cette contrée et nul ne pouvait assombrir mes pensées, ni m’empêcher de croire en l’avenir merveilleux de cette steppe. Je n’étais pas un poète mais il m’était arrivé de placer dans le journal de notre classe quelques vers de ma composition. Et voici qu’à cet instant, je sortis mon carnet et d’un trait, d’un seul élan, je couchai sur le papier ce qui me venait à la pensée.

Par-delà le plateau de Kourdaï,
Pays inviolé durant des siècles,
Balayé par les tempêtes de neige,
Asséché par l’ardente canicule
S’étend le steppique Anarkhaï.
Mais c’est écrit ! Je le pressens,
Le jour prochain est en marche,
Où l’Anarkhaï sera terre d’abondance,

Et non steppe d’absinthe, immense.

Je ne pris pas garde au fait que je venais d’écrire des vers maladroits et bancals. Autre chose me chagrinait : ils n’exprimaient pas même le centième de tout ce qui se pressait et grondait dans mon cœur. Je me torturais l’esprit pour essayer d’inventer, de capter ce langage unique et vrai qui aurait traduit mes rêves tels que je les ressentais. Soudain quelqu’un m’arracha mon carnet des mains. Je me retournai.

– On écrit des petits billets d’amour ? ricanait Abakir avec méchanceté, et il recula un peu. Tu veux épater la fille avec tes vers… ?

– Rends-moi ça ! et je bondis vers lui plein d’indignation, ce n’est pas bien de lire ce qui ne t’appartient pas.

– Tu ne vas pas me faire la leçon ; bien, pas bien, je sais moi-même ce qui est bien. Lâche-moi !

– Ah ! c’est comme ça ! je courus vers le tracteur et saisis un tournevis.

– Attends un peu, attends ! me menaça Abakir… Tiens, tout ça ce sont des bêtises. Il me rendit mon carnet et un instant plus tard, il partit d’un éclat de rire et hennit à travers toute la steppe.

– Le pays d’Anarkhaï ! Ah ! Ah ! Ah ! Que tu es idiot, l’académicien ! C’est des gens comme toi qu’il faut amener ici pour leur apprendre à connaître les choses comme elles sont. Qu’est-ce que tu es allé chercher là : le pays d’Anarkhaï ! Ah ! Ah ! Ah ! Il va encore t’en faire voir, ce pays ! Reste ici en hiver et tu vas chanter sur un autre ton ! …

– Ce n’est pas à toi de me dire ce que je dois faire, rester ou ne pas rester. Tu ferais mieux de penser à toi.

– Et à quoi ai-je besoin de penser ? Avec un rictus sinistre, Abakir marcha sur moi. Je peux partir quand je veux. Où que j’aille, on me donnera mon dû.

Il allait s’éloigner lorsqu’il se rappela quelque chose : il s’arrêta, s’approcha de moi à me toucher et me dit d’une voix assourdie :

– Toi, l’académicien, ôte-toi du crâne tes idées au sujet de la petite ; n’espère rien… ou je t’assomme !

– Ça, c’est à voir !

– Et moi je te le répète : défense même d’y penser !

J’éprouvai soudain de la pitié pour cet homme, abruti de méchanceté et de haine pour tout ce qui vivait une existence autre que la sienne. Je lui dis avec

calme :

– Tu n’es plus un enfant. Par moments tu dis des choses justes, mais ce n’est que par pur hasard et à l’aveuglette. Tu dois te souvenir que nul n’a le pouvoir d’interdire à un homme de penser, de vouloir ou de rêver. Les êtres humains se distinguent justement des animaux par cette faculté de penser.

Je ne sais si mes paroles firent effet sur lui, mais il garda le silence. Simplement il s’approcha du tracteur et tira brutalement le démarreur. Le moteur se mit à tourner avec souplesse ; il était temps de se remettre au travail.

À partir de cet instant, je ne me séparai plus de mes rêves. Je les avais conquis, j’avais de nouveau des droits sur eux ; ils ne me quittaient plus et s’épanouissaient en moi.

Le soir, tandis que chacun se préparait pour la nuit, je sortis de la yourte et me dirigeai vers la source.

Quelque chose m’attirait là-bas, et j’avais besoin de solitude.

Le ciel n’était pas assez vaste pour contenir toutes les étoiles, aussi à l’horizon se glissaient-elles jusque sur la terre. Mais nombre d’entre elles, et peut-être même toutes celles qui étaient accrochées au-dessus de ma tête s’inscrivaient merveilleusement dans l’eau ; elles se miraient dans la petite vasque ronde qui apparaissait à cet instant infiniment profonde. Elles se reflétaient et scintillaient à la surface de l’eau ; il semblait qu’on eût pu les puiser pour les déverser ensuite sur la rive en un éclaboussement de lumière. Là où le ruisseau serpentait, elles couraient avec lui et leurs éclats s’éparpillaient sur le fond de pierrailles. Mais là où l’onde s’était immobilisée, pensive et douce, elles étaient aussi rayonnantes qu’en plein firmament. Et je pensai alors que cette source des steppes était à l’image de l’homme au moment où son âme s’illuminait, pleine de rêves incommensurables, et qu’il lui semblait alors pouvoir contenir tout l’univers.

J’étais assis près de la source, je regardais, j’écoutais, de tout mon être, je percevais la steppe nocturne et silencieuse, je la faisais mienne pour la recréer ensuite dans mes rêveries. À qui donc les raconter, avec qui les partager ? Il était difficile d’expliquer pourquoi, mais elle, cette jeune fille à la frange, et dont je ne connaissais pas le nom, me paraissait être justement cette personne-là. Elle m’aurait compris, elle aurait partagé mes angoisses. Peut-être venait-il de ce que, la première fois, nous nous étions rencontrés près de cette source et l’avions baptisée « Œil de Chameau. »

Où était-elle en ce moment ? Savait-elle que je pensais à elle ? Bientôt nous finirions les labours, et alors je la retrouverais et je l'amènerais ici, près de la source. Je lui révélerais cette terre d'Anarkhaï.

Pas en vers, non – elle en rirait, si ça se trouve ! – mais je lui parlerais simplement, avec des mots quotidiens, de la même façon dont je me représentais la vie future dans la steppe d'Anarkhaï.

M'apprêtant à partir, j'embrassai encore une fois du regard le ciel brodé d'étoiles. Mes yeux se réjouissaient de tout ce qu'ils pouvaient apercevoir. Mais sur son tertre, présente depuis toujours, se dressait la forme sombre et imprécise de la femme de pierre. Je l'évoquai à cet instant, debout, gardant sa parfaite indifférence et fixant au loin le regard obtus et inerte de son œil unique.

La lune se leva et je remarquai deux ombres précautionneuses qui se mouvaient de l'autre côté du terrain labouré. C'était des chevreuils de la steppe. Où allaient-ils ? Vers la source sans doute. Les chevreuils s'approchèrent tout près du champ et s'immobilisèrent n'osant pas s'engager à travers cet espace étrangement meuble, qui sentait le pétrole et le fer.

Ils demeurèrent longtemps ainsi, sans le moindre mouvement, doucement argentés à la clarté de la lune : le mâle avec ses bois légers, et la femelle au garrot plus court, aux yeux immenses qui brillaient dans la nuit. Elle s'était serrée contre le mâle, et comme lui, avait redressé sa tête fine, dans l'expectative… Ils se tenaient frappés de stupeur. Toute leur attitude exprimait une interrogation apeurée : « Qu'était-il arrivé à la steppe ? Où avait disparu le sentier d'autrefois ? Quelle force avait bouleversé la terre ? »

Les chevreuils ne purent se décider à traverser le champ. Ils firent demi-tour et repartirent sans bruit, en emportant sur leur pelage souple le triste reflet argenté de la lune.

Je demeurai encore un moment afin de laisser les chevreuils s'éloigner paisiblement. Puis je revins dans la yourte, cherchai ma place dans l'obscurité ; mais longtemps encore je restai allongé, les yeux grands ouverts.

Et c'est alors que j'entendis un chuchotement. Abakir et Kalipa étaient couchés côte à côte. Il était fort possible que ce ne soit pas la première fois, mais je l'ignorais. Kalipa pleurait à petits sanglots, et disait quelque chose que je n'arrivais pas à distinguer.

– Allons, arrête, ça suffit, bredouilla Abakir d'une voix ensommeillée,

attends, nous irons à la ville et là on arrangera tout, tu resteras au lit un jour ou deux… À quoi bon te désespérer pour rien ?

Kalipa répliqua avec amertume :

– Ce n'est pas à cause de cela que j'ai du chagrin, je me déteste, je me méprise… Pour quelle raison est-ce que j'aime un homme comme toi ? Qu'est-ce que j'ai trouvé en toi ? Je n'arrive pas à comprendre… si du moins tu faisais quelque bien aux autres ? Mais non, et je me suis attachée comme un chien…

– Tu ne le regretteras pas. Les travaux finis, je t'emmène.

– Si, je le regretterai, je sais que toute ma vie je vais m'en repentir, et pourtant je te suivrai, je ne veux pas rester seule.

– Chut, pas si fort ! Couche-toi plus près. Voilà il y a longtemps que tu aurais dû, au lieu de… Tiens, tu as mouillé tout l'oreiller.

Je rabattis les couvertures sur ma tête. Je voulais m'endormir au plus vite, pour ne plus entendre cette conversation qui me faisait de la peine.

- V -

Le soleil se faisait chaque jour plus brûlant. Sorokine venait nous voir plus souvent. Il fallait se hâter ; nous étions talonnés par le temps, et la terre se desséchait. Nous avions encore devant nous environ cinq jours de labours, et autant pour les semailles.

Sorokine disait que dès l'automne nous allions préparer les labours pour les semailles de printemps et que l'année d'après, de nombreux tracteurs arriveraient ici, puis on construirait une S. M. T. **(1)** . Sorokine avait tout calculé. Sans arrêt il allait et venait à travers la steppe, parcourait ses combes et ses vallons. Il ne se contentait pas simplement de la connaître, mais il la possédait en entier dans sa tête, jusqu'au moindre grain de sable.

Le temps était venu de renoncer au fourrage transporté par camion et par avion, méthode d'approvisionnement qui se pratiquait souvent dans l'Anarkhaï pendant les hivers rudes. Et pour cela aussi, Sorokine savait comment s'y prendre.

Abakir et moi labourions à présent tard dans la nuit. Nous dormions dans le champ et dès l'aube nous nous remettions à la tâche. Le travail était si dur qu'Abakir me laissait en paix. On eût dit qu'il ne me remarquait même pas, il ne me prêtait aucune attention. Mais une hostilité latente demeurait toujours dans son regard sombre. Je ne m'en portais pas plus mal ; je faisais mon travail et vivais de mes rêves. J'attendais le jour où j'irais vers les bergers, dans les pâturages derrière la colline, pour retrouver la jeune fille à la frange.

Et voici qu'un jour nous nous mîmes à labourer un autre secteur. Il est toujours agréable de commencer quelque chose de nouveau, quand on accomplit un travail qui plaît, qui procure des joies réelles. Déjà à l'école, j'aimais écrire au début d'une nouvelle ligne, sur une page neuve et propre. J'aimais courir le matin sur la neige encore vierge, pour y imprimer, le premier, la trace de mes pas. J'aimais, au printemps, aller au pied des montagnes cueillir les premières tulipes sauvages que personne encore n'avait remarquées. Il y avait là quelque chose à la fois d'exaltant et d'attirant par sa nouveauté et sa fraîcheur.

En Anarkhaï, un sillon tout neuf, dans un champ intact, était pour moi comme la ligne nouvelle du cahier, la neige toute neuve et la tulipe sauvage.

J’étais assis sur la charrue et admirais la façon dont les socs creusaient, sous mes pieds, le premier sillon. Ils pénétraient avec obstination dans l’épaisseur de la terre ; le tranchant luisait d’un éclat presque insoutenable, il retournait les mottes de terre avec douceur et légèreté.

Soudain sous l’un des socs extérieurs, quelque chose brilla comme un poisson qui serait apparu sur la vague du sillon ; cela flamboya dans le miroir du soc et immédiatement disparut dans la terre. D’un élan je descendis de la charrue, je me précipitai vers l’endroit où je l’avais vu et tirai de terre un lourd morceau de métal de forme oblongue. C’était quelque chose de tellement beau et je me sentis si enthousiasmé, que dans ma joie je levai les bras et criai :

– De l’or !

Abakir se retourna à mon cri, arrêta le tracteur et sauta à terre.

– Qu’est-ce que tu as trouvé là ?

– De l’or ! Regarde, Abakir, c’est de l’or ! Il se dirigea vers moi d’abord lentement puis avec une certaine précipitation. Je lui tendis sur la paume de la main le bel objet doré.

– Allons donc !

Incrédule, il prit ma trouvaille entre ses mains, la regarda attentivement, puis la frotta contre sa manche.

– Et d’où serait-il venu ici, cet or ? dit-il d’une voix étouffée. Puis il pâlit, comme sous le coup d’une émotion soudaine. Ce n’est pas possible. Il ricana avec effort, en faisant sauter avec son ongle un peu de terre restée dans les fentes et sans me regarder, me rendit l’objet avec un mécontentement évident.

– Et pourquoi pas ? , rétorquai-je avec feu, regarde comme il est lourd, il pèse bien dans les huit cents grammes. Au XII^{eme} siècle, les Mongols vivaient dans cette région, mais avant de venir ici, ils avaient conquis la Chine d’où ils avaient rapporté une grande quantité d’or. Voilà comment cet objet a pu se trouver là !

Je disais cela, parce que j’avais terriblement envie que ma trouvaille fût réellement de l’or. Grisé par ce désir, je continuai à émettre des suppositions fantaisistes, et arrivai non seulement à me convaincre moi-même, mais aussi Abakir, complètement stupéfait et ébranlé.

– Sais-tu combien de siècles il est resté dans la terre ? Un autre métal aurait depuis longtemps été mangé par la rouille ; mais celui-ci s’est conservé parce

que c’est de l’or pur. Ici, en Anarkhaï, il fut un temps où les peuplades nomades se livraient bataille. Sais-tu quels combats se déroulèrent ici ? En ce temps-là, les sabres des Khans étaient montés sur des poignées en or. Ce morceau n’est autre que la poignée d’un sabre ayant appartenu à un Khan. Tiens, prends-le, tu vois comme il est commode à tenir.

Abakir prit le morceau de métal, le tint un moment, le soupesa.

– Même si ce n’est pas de l’or, il faut quand même le montrer à des personnes qui s’y connaissent, ne serait-ce que par curiosité. Toi, sur ta charrue, tu peux le perdre, je vais le garder avec moi.

– Entendu, acquiesçai-je.

Abakir se dirigea vers le tracteur, en caressant sa poche alourdie.

Nous continuâmes le travail. Je pensais à la façon dont j’allais apporter ma trouvaille à notre professeur Aldiarov, à titre de souvenir. Il avait toute une collection d’objets du même genre. Et lui, certainement, il allait raconter quelque chose d’intéressant à ce sujet. Et puis comme j’étais fatigué, j’oubliai mon or. J’étais énervé par la marche irrégulière du tracteur, Abakir conduisait sa machine d’une façon étrange. Tantôt il ralentissait avec hésitation, tantôt il accélérait brusquement et le grondement du moteur m’assourdissait. Une fumée noire sortait du tuyau d’échappement ; elle s’étendait en un nuage opaque et gras sur les labours et s’étalait sous la charrue et les socs.

Nous travaillâmes ainsi jusqu’au crépuscule. Le soleil se coucha mais il faisait encore clair. Plusieurs fois, Abakir s’était retourné vers moi en me jetant de drôles de coups d’œil indécis. Puis il arrêta le tracteur.

– Viens ici ! Il me fit un signe de la main.

Je montai dans la cabine. Abakir était pâle et roulait des yeux égarés. En épongeant la sueur de son front, il me dit à travers le bruit du moteur :

– Je n’avais plus la force de crier. Va, bloque le levier, puis reviens. Installe-toi et conduis un peu tout seul. Je ne me sens pas bien… quelque chose qui ne va pas. Je vais marcher un peu à l’air, ça ira mieux, peut-être…

– Va, va, répondis-je.

Pendant qu’en courant je faisais l’aller et retour, Abakir était déjà descendu du tracteur. Il avait le visage étonnamment blême, comme s’il avait déteint. Sans un mot, il s’éloigna d’un pas traînant, la silhouette toute voûtée.

" Je crois bien qu’il est gravement malade. C’est dans le ventre, sans

doute ; ça l’a pris brusquement ", pensai-je, puis j’embrayai et mis le tracteur en route.

La machine avança d’un effort régulier. Encore une fois elle était soumise à ma volonté. Comme toujours j’étais ému et je m’efforçais de conduire correctement. Je tournai au bout du sillon et fis route en sens inverse. La nuit commençait à tomber, la fraîcheur se fit sentir. « Encore deux tours et il faudra allumer les phares », pensai-je, en regardant attentivement devant moi. Je vis alors quelqu’un qui, à flanc de coteau, s’éloignait très vite. Arrivé à la crête, l’homme se mit à descendre en courant, et disparut. Je n’avais vu que son dos. C’était Abakir. Qu’avait-il ? Où courait-il ? Sans doute avait-il aperçu quelque chose. Arrivé au milieu du champ je me haussai hors de la cabine pour regarder un moment, mais je ne vis pas Abakir. Où était-il passé ? Il était pourtant malade. Bizarre ! J’arrêtai le tracteur et ralentis le moteur.

– Abakir, appelai-je, Abakir !

Il ne répondait pas. Alors je coupai le contact pour mieux me faire entendre.

– Abakir ! Où es-tu ? Réponds ! criai-je à travers la steppe.

Mais les collines noyées d’ombre et de nuit se taisaient.

Et s’il se trouvait mal ? Je me l’imaginais, tordu de douleurs, écroulé sur le sol et ne pouvant plus se redresser. Je sautai du tracteur et me mis à courir à toute vitesse. Je dépassai la crête et regardai de tous côtés. Personne. J’escaladai une colline élevée et de là je vis Abakir qui s’éloignait dans la plaine. Il était déjà loin.

– Abakir ! Où vas-tu ? criai-je, mais il ne se retourna pas, et bientôt même disparut à la vue comme englouti dans la terre.

Je demeurai là encore un moment, puis, perplexe, m’en retournai. Dans le ciel les derniers reflets du couchant mouraient en taches pâles. Les ténèbres s’étendaient sur les monts et les plaines.

Je marchais tout désorienté et troublé. Le silence apaisé et triste me sembla soudain étrange et inhabituel. On eût dit que la steppe écoutait mes pas et guettait mes pensées. Et moi, je songeais à Abakir. Quand je racontais ce qui s’était réellement passé dans cette région, il se moquait de moi et n’en croyait rien. Et puis quand j’avais inventé des histoires au sujet de ce maudit morceau d’or, il avait perdu la tête… Non, de tels êtres ne perdent pas la tête.

Il avait dû préparer tout cela depuis longtemps ; il en parlait même, comme en passant, simplement pour menacer Sorokine. Car enfin, il nous haïssait tous et s'était brouillé avec tout le monde. Et Kalipa ? C'était avec elle surtout qu'il voulait en finir. Qu'avait-il besoin de cette femme enceinte et amoureuse ?

Tout de même, à une semaine de la paie il ne se serait pas sauvé. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Hier, il avait touché son argent, et une jolie somme en plus, il n'en laissait jamais dans la yourte et gardait toujours tout sur lui ; donc, il n'avait travaillé gratis que toute une journée ; et maintenant cette trouvaille qui peut-être était de l'or…

Mes pensées furent interrompues par la voix de Kalipa :

– Abakir ! Kemel ! Où êtes-vous ?

Elle nous avait apporté des bidons d'eau pour le travail de nuit.

– Où étiez-vous passés ? me demanda-t-elle avec angoisse en venant à ma rencontre. Je commençais à avoir peur, j'attendais, j'attendais, le tracteur était arrêté, et pas trace de vous autres…

Que pouvais-je lui répondre ? Je dis la vérité :

– Abakir est parti. Il a quitté le travail.

– Et… pourquoi… pour quelle raison ? demanda-t-elle avec effort.

– Je ne sais pas.

Je ne soufflai mot de l'or, j'avais honte pour Abakir.

– Alors, il est parti ? …

Après un silence, elle prit brutalement le bidon dans la charrette et le posa lourdement sur le sol.

– Pourquoi je transporte cette eau ? dit-elle sans s'adresser particulièrement à moi.

Je portai le bidon vers le radiateur, tandis que Kalipa, appuyant son visage contre la cabine, se mettait à pleurer amèrement.

Je me sentais mal à mon aise. Je ne savais comment la consoler.

– Peut-être reviendra-t-il, murmurai-je sans conviction en me tournant vers Kalipa.

– Ce n'est pas à cause de lui, dit-elle en sanglotant, puis brusquement elle tourna vers moi son visage tout mouillé de larmes :

– Je croyais, je rêvais… Et je croyais en quoi ? Je rêvais à quoi ? cria-t-elle avec une telle douloureuse violence que la steppe lui renvoya un écho plaintif. Je me disais, c'est un bon travailleur ; je pensais que sa méchanceté passerait. C'est par la bonté, par l'amour que je voulais lui réchauffer le cœur. Et lui ? Mais à quoi bon discuter ! Un cheval aussi ça travaille, seulement un être humain c'est avant tout un être humain… Alors, il trouve son bonheur dans le travail, tout ce qu'il fait a un sens… Et lui, il n'a rien compris du tout… Il est reparti tel qu'il est venu. Quel affront pour moi, oh ! si on savait quel affront…

Je me sentais accablé, le cœur lourd. J'avais pitié de Kalipa et je souffrais pour elle. Je ne comprenais pas comment elle avait pu aimer un homme pareil… Mais si Abakir, en quittant Kalipa, pouvait savoir, pouvait seulement comprendre quel bonheur vrai il venait de perdre ce jour-là en la quittant, ce n'est pas elle, mais lui qui aurait hurlé comme un loup dans le froid de l'hiver.

Kalipa monta dans la charrette et partit sans plus rien dire.

La steppe d'Anarkhaï dormait en paix. De la lointaine vallée, parvint le sifflement aigu d'une locomotive ; il montait en hésitant et en s'accrochant aux petits bouquets d'absinthe. Peut-être Abakir partait-il déjà, installé dans un train de marchandises.

Eh bien, file, canaille, ta route est tracée ! L'Anarkhaï n'en périra pas, et nous nous passerons de toi…

Je ne voulais plus penser à lui. Il fallait se mettre au travail. Je m'escrimai un bon moment avant que le tracteur ne se mette à hoqueter, jetant l'épouvante dans la nuit. Je m'assis dans la cabine et allumai les phares.

À présent, je répondais de tout. Et j'eus soudain très envie d'avoir près de moi la gentille jeune fille à la frange pour la persuader qu'il allait naître ici, mais oui, dans cette sauvage steppe d'absinthe, un pays magnifique : l'Anarkhaï.

---

1 Station de machines et de tracteurs, dans les grands centres agricoles

LE PREMIER MAÎTRE

J’ouvre en grand la fenêtre. Un torrent d’air frais emplit la pièce. Dans la pénombre bleutée qui pâlit, je regarde attentivement les ébauches et les croquis du tableau auquel je travaille. Il y en a un certain nombre car, bien des fois, j’ai tout recommencé. Mais il est encore trop tôt pour porter un jugement sur l’ensemble du tableau. Je n’ai pas encore trouvé l’essentiel, ce je ne sais quoi qui s’impose soudain sans qu’on puisse s’y opposer, et qui prend une clarté de plus en plus grande, une résonance inexplicable et insaisissable dans l’âme, tout comme ces aubes précoces de l’été. Je vais et je viens dans le silence qui précède l’aurore, et je ne cesse de penser. Il en est ainsi chaque fois. Et chaque fois j’arrive à la certitude que mon tableau n’est encore qu’une esquisse.

Je ne suis pas porté à m’entretenir par avance, ou simplement à informer mes amis, même proches, d’une œuvre encore inachevée. Non que je sois jaloux de mon travail, mais simplement parce qu’il me paraît difficile de deviner quel homme deviendra l’enfant que vous voyez au berceau. De même, il est délicat de juger une œuvre inachevée et dont les détails ne sont pas encore peints. Mais, pour cette toile-ci, je vais déroger à ma règle de conduite : je veux clamer bien haut, ou plus exactement partager avec autrui mes pensées sur un tableau que je n’ai pas encore commencé.

Il ne s’agit pas là d’une fantaisie. Je ne peux agir autrement, parce que je sens bien que tout seul, je ne pourrai venir à bout de ma tâche. L’histoire qui bouleversa mon âme et qui m’incita à prendre mes pinceaux, cette histoire me paraît être d’une telle importance que je ne puis l’embrasser à moi seul. Je crains de ne pouvoir porter jusqu’au bout, je crains de renverser la coupe trop pleine. Je veux que les hommes m’aident de leurs conseils, me soufflent ma décision, qu’ils se placent avec moi devant le chevalet, ne serait-ce que par la pensée, et qu’ils s’émeuvent avec moi.

Soyez prodigues de la chaleur de votre cœur, venez plus près, je dois vous conter cette histoire…

***

Notre *aïl* de Kourkouréou est bâti au pied d’un massif montagneux, sur un

large plateau, vers lequel convergent de nombreux et bruyants petits ruisseaux jaillis de ses failles. Un peu en-dessous de l'*aïl* s'étend la vallée Jaune, l'immense plaine kazakhe, limitée par les contreforts des montagnes Noires et par la ligne sombre du chemin de fer, qui disparaît vers l'ouest à l'horizon et s'enfonce à travers la plaine.

Au-dessus de l'*aïl*, sur une colline, se dressent deux immenses peupliers. Aussi loin que je me souvienne, je les ai toujours connus. D'où que l'on vienne à Kourkouréou, d'abord on aperçoit ces deux peupliers ; ils sont toujours visibles et on dirait deux phares dans la montagne. Je ne sais comment l'expliquer – est-ce parce que les impressions d'enfance nous sont particulièrement chères, ou bien cela est-il dû à ma profession d'artiste, toujours est-il que lorsque, descendu du train, je traverse la steppe, pour rentrer chez moi à l'*aïl*, mon premier mouvement est de chercher du regard mes peupliers familiers.

Aussi grands soient-ils, il est difficile de les distinguer à une telle distance, mais pour moi, ils sont toujours perceptibles.

Bien des fois en revenant de pays lointains vers Kourkouréou, je pensais avec un petit pincement nostalgique : « Les reverrai-je bientôt, mes deux arbres jumeaux ? Vite, arriver au village, vite, aller sur la colline vers les peupliers. Et là, rester sous les arbres à écouter longuement le murmure des feuillages, jusqu'à satiété. »

Notre village possède autant d'arbres que l'on veut, et de toutes sortes, mais ces peupliers-là ont quelque chose de particulier. Ils ont leur propre langage et, sans doute leur âme à eux, une âme chantante. Qu'on vienne de jour ou de nuit, toujours ils se balancent, entremêlant leurs branches, et leurs feuilles bruissent interminablement sur des refrains variés. Parfois, ce sont des vagues molles mourant sur le sable, ou bien comme une flamme invisible, un murmure passionné et ardent court le long des branches ; et puis, pour un instant, les peupliers se taisent ; mais soudain, de toutes leurs ramures en émoi, ils soupirent profondément, comme s'ils languissaient après quelqu'un. Mais lorsque arrive une nuée d'orage et de tempête, brisant les branches et arrachant les feuilles, les peupliers alors ploient avec souplesse et grondent comme un feu déchaîné.

Plus tard, après bien des années, je compris le secret des deux peupliers. Ils se dressent sur une hauteur ouverte à tous les vents et leurs petites feuilles frémissent au moindre souffle d'air.

Mais la découverte de cette vérité si simple ne me déçut aucunement et ne m'enleva pas les sentiments de mon enfance. Encore maintenant ces deux peupliers sur la colline me semblent étrangement vivants. C'est là-bas, auprès d'eux, qu'est demeurée mon enfance, comme un éclat magique de cristal vert…

Le dernier jour des classes, avant le début des vacances d'été, lorsque nous étions gamins, nous nous précipitions là-bas pour piller les nids d'oiseaux. Et chaque fois que nous arrivions à bride abattue sur la colline, hurlant et sifflant, les deux géants, se balançant d'un côté et d'un autre, semblaient nous faire fête avec leur ombre fraîche et le froissement caressant de leurs feuilles.

Et nous, petits bandits aux pieds nus, nous faisions la courte échelle et nous nous hissions entre les rameaux et les branches, semant la perturbation dans la gent ailée. Des nuées d'oiseaux criaient et tournoyaient au-dessus de nos têtes. Mais cela nous était bien égal, pensez donc ! Nous montions plus haut, toujours plus haut, à celui qui serait le plus hardi et le plus adroit, et soudain, d'une hauteur immense, la hauteur d'un vol d'oiseau, comme par enchantement s'ouvrait devant nous le monde merveilleux de l'espace et de la lumière.

Nous étions en extase devant l'immensité de la terre. Retenant notre souffle, nous restions figés, perchés chacun sur sa branche, et nous oubliions les nids et les oiseaux. L'écurie du kolkhoze, qui nous semblait le plus grand bâtiment de la terre, apparaissait ici comme une petite grange de rien du tout. Et par-delà le village, la vaste steppe se perdait dans une brume légère. Nos regards plongeaient dans les espaces bleutés aussi loin qu'ils pouvaient les embrasser, et nous apercevions encore beaucoup, beaucoup de terres insoupçonnées jusqu'alors ; des rivières, dont nous n'avions jamais entendu parler couraient à l'horizon en fils d'argent. Tapis dans nos branches, nous pensions : est-ce là la limite du monde, ou bien au-delà de tout cela, y a-t-il un même ciel, de mêmes nuages, et des steppes et des rivières ? Tapis dans nos branches, nous écoutions le murmure surnaturel des vents, tandis que les feuilles leur parlaient tout bas des pays séduisants et mystérieux cachés derrière les horizons bleus.

J'écoutais la voix des peupliers et mon cœur battait très fort de frayeur et de joie, et au bruit de ce chuchotement sans fin je tentais de m'imaginer ces plaines lointaines. Une seule chose me laissait indifférent à cette époque : qui avait planté ces arbres ici ? À quoi rêvait-il, que disait-il, cet inconnu, en

enfouissant dans la terre les racines des arbrisseaux, dans quel espoir les faisait-il croître ici, sur cette hauteur ?

La colline où se dressaient les peupliers, je ne savais pourquoi, s'appelait « l'école de Diouïchène ». Je me souviens que lorsque quelqu'un cherchait son cheval égaré et demandait à un passant : " Écoute, tu n'aurais pas vu mon bai ? ", la plupart du temps, on lui répondait : « Là-haut, près de l'école de Diouïchène, cette nuit il y avait des chevaux qui paissaient, va voir, peut-être y trouveras-tu le tien. » Copiant les adultes, sans chercher à en savoir davantage, nous, les gamins, répétions : « Allez, les gars, à l'école de Diouïchène, sur les peupliers, on va chasser les moineaux ! »

Autrefois, disait-on, sur cette colline se trouvait une école. Quant à nous, nous n'en avions trouvé aucune trace. Enfant, je l'avais cherchée plus d'une fois avec l'espoir de trouver au moins des ruines ; j'errais, j'explorais, mais ne trouvais rien. Puis il me parut étrange que cette colline nue s'appelât « école de Diouïchène », et un jour, je demandai aux vieillards, qui était ce Diouïchène ? L'un d'eux agita négligemment la main : « Qui c'est, Diouïchène ? Mais le même qui vit encore ici, de la tribu de La Brebis Boiteuse. Il y a longtemps de cela, Diouïchène à cette époque était un komsomol. Sur la colline, il y avait une écurie abandonnée. Diouïchène y ouvrit une école, pour instruire les enfants. Mais d'école, cela n'avait que le nom. Ah ! C'était une curieuse époque ! En ce temps-là, celui qui pouvait saisir la crinière d'un cheval et poser le pied dans l'étrier, celui-là était son propre chef. De même pour Diouïchène, tout ce qui lui passait par la tête, il le faisait. Et maintenant de cette écurie, à part le nom, il n'en reste pas la moindre petite pierre… »

Je connaissais mal Diouïchène. Je me souviens que c'était un homme déjà âgé, de haute taille, anguleux, avec des sourcils d'aigle tout broussailleux. Sa maison était de l'autre côté de la rivière, dans la rue de la deuxième brigade. Quand je vivais encore au village, Diouïchène était surveillant des canaux d'irrigation au kolkhoze et se trouvait toujours quelque part dans les champs. Quelquefois il passait par notre rue, une pioche accrochée à la selle, et son cheval avait quelque chose qui rappelait son maître ; osseux comme lui, avec des jambes grêles. Puis Diouïchène prit de l'âge et on disait qu'il s'était mis à distribuer le courrier. Mais fermons la parenthèse ; car il s'agit ici d'autre chose. En ce temps-là, dans mon idée, un komsomol, c'était un gars ardent au travail, et en général un intrépide, le plus actif du village, celui qui prenait la

parole dans une assemblée, qui faisait dans les journaux un article sur les paresseux et les dilapidateurs. Et je n'arrivais absolument pas à m'imaginer que cet homme barbu et tranquille eût été jadis un komsomol ; et le plus étonnant, qu'il eût été maître d'école alors qu'il était lui-même presque analphabète. Non, je ne pouvais concevoir une chose pareille. À vrai dire, je pensais qu'il s'agissait d'une des nombreuses légendes qui ont cours dans notre village. Mais la vérité était toute différente…

L'automne dernier, je reçus un télégramme en provenance de notre commune. Mes compatriotes m'invitaient à l'inauguration solennelle de la nouvelle école que le kolkhoze venait de construire avec ses propres ressources. Je décidai aussitôt d'y aller, je ne pouvais tout de même pas rester à la maison en un tel jour de fête. Je partis même quelques jours plus tôt. J'irai me promener un peu, pensais-je, je jetterai un coup d'œil et je ferai de nouvelles esquisses. Parmi les invités était attendue l'académicienne Soulaïmanova. On me dit qu'elle devait rester un jour ou deux, et de là partir pour Moscou. Je savais que cette femme, maintenant célèbre, était partie tout enfant de notre *aïl*. Devenu citadin, j'avais fait sa connaissance. D'âge mûr, opulente, ses cheveux coiffés en bandeaux étaient tout grisonnants. Notre illustre compatriote dirigeait une section à l'université, où elle donnait également des cours de philosophie ; elle était membre de l'Académie et se rendait souvent à l'étranger. Bref, c'était une personne occupée, et je n'arrivais pas à faire plus amplement sa connaissance. Cependant, à chacune de nos rencontres, quel que fût le lieu, elle manifestait de l'intérêt pour la vie de notre *aïl*, et ne manquait jamais, au moins par quelques mots, d'exprimer son opinion sur mes travaux. Un jour, je me décidai à lui dire :

– Altynaï Soulaïmanova, vous devriez bien aller à l'*aïl* rendre visite à nos compatriotes. Tout le monde vous connaît là-bas, et on est fier de vous, mais on vous connaît surtout par ouï-dire. Et parfois on murmure, comme ça, que notre illustre savante nous évite et qu'elle a oublié le chemin de son Kourkouréou.

Altynaï Soulaïmanova sourit alors sans joie :

– Bien sûr, il faudrait que j'y aille ; je rêve depuis longtemps d'aller à Kourkouréou, il y a une éternité que je n'y suis plus retournée. Certes, je n'ai plus de parents au village. Enfin, là n'est pas la question. Je ne manquerai pas d'y aller ; il le faut, je languis de mon pays natal.

L'académicienne Soulaïmanova arriva à l'*aïl* lorsque la réunion solennelle

à l’école était sur le point de commencer. Les kolkhoziens aperçurent son auto par la fenêtre et tous se précipitèrent dans la rue. Connaissances et inconnus, vieux et jeunes, tous voulaient lui serrer la main. Altynaï Soulaïmanova ne semblait pas s’attendre à un pareil accueil et elle me parut même désemparée. Les mains sur le cœur, elle saluait l’assistance et se frayait un chemin vers le bureau, installé sur la scène.

Plus d’une fois dans sa vie, très certainement, il était arrivé à Altynaï Soulaïmanova d’assister à des réunions solennelles, et on l’accueillait toujours, sans doute, avec joie et respect. Mais ici, dans cette modeste école villageoise, la cordialité de ses compatriotes la touchait et la bouleversait, et elle s’efforçait de cacher ses larmes indiscrètes.

Après les solennités, les pionniers nouèrent une cravate rouge au cou de la chère invitée, lui offrirent des fleurs, et ouvrirent avec son nom le livre d’or de la nouvelle école. Puis il y eut un concert exécuté par des musiciens locaux, concert très prenant et plein d’entrain. Ensuite, le directeur de l’école nous pria tous, invités, professeurs, militants du kolkhoze à nous rendre chez lui.

Là aussi, on ne cessait de se réjouir de la venue d’Altynaï Soulaïmanova. On la fit asseoir à la place d’honneur décorée de tapis, et tous essayaient de lui témoigner leur respect de toutes les manières. Comme toujours dans ces circonstances, il y avait du bruit, les invités parlaient avec animation, portaient des toasts. À un moment, un petit gars du pays entra et remit au maître de maison toute une liasse de télégrammes. On se les passa de main en main : c’était les anciens élèves qui congratulaient leurs compatriotes à l’occasion de l’inauguration de l’école.

– Dis donc, ces télégrammes, n’est-ce pas le vieux Diouïchène qui les a apportés ? demanda le directeur.

– Oui, répondit le gars. Il dit que tout le long du chemin il a harcelé son cheval, il voulait arriver à temps pour la réunion, pour qu’on les lise devant tout le monde. Il est arrivé un peu plus tard, le pauvre vieux, il en est tout peiné.

– Pourquoi reste-t-il là-bas ? Qu’il descende de cheval, qu’il vienne ici.

Le jeune gars sortit pour appeler Diouïchène. Soudain Altynaï Soulaïmanova, assise près de moi, s’agita, puis d’une façon étrange, comme si un souvenir l’effleurait, elle me demanda de quel Diouïchène il était question.

– C’est le facteur du kolkhoze. Connaissez-vous le vieux Diouïchène ?

Elle acquiesça vaguement d’un signe de tête, fit mine de se lever, mais à ce moment, derrière la fenêtre, retentit le galop d’un cheval ; le petit gars rentra et dit au maître de maison :

– Je l’ai appelé, *agaï*, mais il est parti, il a encore des lettres à distribuer.

– Eh bien, qu’il aille faire son travail, ce n’est pas la peine de le retenir. Il ira s’asseoir plus tard avec les vieux, émit quelqu’un d’un ton mécontent.

– Vous ne connaissez pas notre Diouïchène. C’est un homme très strict. Tant qu’il n’aura pas fini sa tournée, il n’ira nulle part.

– C’est vrai, c’est un homme bizarre. Après la guerre, à sa sortie d’hôpital, cela se passait en Ukraine, il s’était fixé là-bas. Il n’y a que cinq ans qu’il est revenu ici. Il dit, comme ça, qu’il est rentré au pays natal pour mourir. Toute sa vie, il l’a passée ainsi, tout seul…

– Tout de même, il aurait pu venir aujourd’hui… Enfin… dit le maître de maison.

– Camarades, peut-être quelqu’un s’en souvient-il, il fut un temps où nous faisions nos études à l’école de Diouïchène.

… Et l’une des personnalités les plus en vue de notre *aïl* leva son verre. Pourtant il ne connaissait peut-être même pas toutes les lettres de l’alphabet…

Celui qui parlait ainsi ferma les yeux et hocha la tête. Toute son attitude exprimait l’étonnement et la raillerie. Quelques voix firent écho :

– C’est pourtant vrai, c’était ainsi.

Tout autour on se mit à rire.

– Que dire de plus ! Et qu’est-ce qu’il n’inventait pas en ce temps-là. Nous autres, très sérieusement, on le prenait pour un maître d’école.

Quand les rires cessèrent, l’homme qui avait levé son verre continua :

– Eh bien, aujourd’hui, nous voyons ce que sont devenus ceux qui ont grandi sous nos yeux. L’académicienne Altynaï est connue dans le pays tout entier. Presque tous, nous avons une instruction du second degré, et nombreux sont ceux qui ont une instruction supérieure. Aujourd’hui, nous avons inauguré dans notre *aïl* une nouvelle école secondaire ; rien que cela montre combien notre existence a évolué. Alors, chers camarades, buvons pour que les fils et les filles de Kourkouréou soient toujours les pionniers de

leur temps !

Tous se mirent à parler, approuvant unanimement. Seule Altynaï Soulaïmanova rougit, sembla affreusement gênée, et n'effleura son verre que du bout des lèvres. Mais ses voisins, tous d'humeur joyeuse et trop occupés par les conversations, ne remarquèrent rien.

Altynaï Soulaïmanova regarda plusieurs fois sa montre. Plus tard, lorsque les invités furent sortis dans la rue, je la vis qui se tenait à l'écart, près du canal, et les yeux fixés sur la colline où se balançaient au vent les peupliers dorés par l'automne. Le soleil se mourait près de la ligne lointaine et mauve de la steppe noyée de crépuscule, et auréolait les frondaisons des peupliers d'un rougeoiement doux et triste.

Je m'approchai d'Altynaï Soulaïmanova.

– En ce moment ils perdent leurs feuilles, mais si vous aviez vu ces peupliers au printemps, à l'époque de la fleuraison, lui dis-je.

– J'avais la même pensée, soupira Altynaï Soulaïmanova, et après un silence elle ajouta, comme pour elle-même :

– Oui, tout ce qui vit a son printemps et son automne.

Sur son visage aux multiples petites rides autour des yeux, et qui commençait à se faner, s'étendit une ombre triste et pensive. Elle enveloppa les peupliers d'un regard très féminin, douloureux. Je m'aperçus soudain que j'avais devant moi non l'académicienne Soulaïmanova, mais la femme kirghize la plus ordinaire, toute simple dans ses joies et dans ses peines. De toute évidence, cette femme au grand savoir, se souvenait à cet instant de sa jeunesse, mais, comme le chantent nos refrains, on ne peut rappeler la jeunesse qui passe, même en criant du plus haut sommet de la plus haute montagne.

J'eus l'impression qu'en regardant ces peupliers, elle avait envie de dire quelque chose, mais elle changea sans doute d'avis, et avec une certaine brusquerie, elle mit ses lunettes qu'elle tenait à la main.

– Le train de Moscou passe ici à 11 heures, je crois ?

– Oui, à 11 heures du soir.

– Alors il faut que je me prépare.

– Pourquoi si vite ? Altynaï Soulaïmanova, vous aviez promis de rester ici quelques jours. On ne vous laissera pas partir.

– J’ai des affaires urgentes. Je dois partir tout de suite.

Les autres eurent beau la supplier, lui dire qu’ils se sentaient offensés, Altynaï Soulaïmanova resta inébranlable.

Pendant ce temps, la nuit était venue. Les compatriotes déçus l’installèrent dans sa voiture, lui firent promettre que la prochaine fois elle viendrait pour une semaine et même davantage. Je partis accompagner Altynaï Soulaïmanova jusqu’à la gare.

Pourquoi avait-elle éprouvé cette hâte soudaine ? Peiner ses compatriotes un jour pareil me paraissait tout simplement déraisonnable. Chemin faisant, à plusieurs reprises, je fus sur le point de lui poser la question, mais je n’osais pas, non parce que je craignais de manquer de tact, mais simplement parce que je compris que de toute manière elle ne dirait rien. Durant tout le trajet, elle demeura silencieuse, profondément perdue dans ses pensées.

À la gare je lui demandai cependant :

– Altynaï Soulaïmanova, il y a quelque chose qui vous a bouleversée, serait-ce nous qui vous aurions offensée ?

– Allons donc ! Je vous défends de penser une chose pareille ! À qui pourrais-je en vouloir, sinon à moi-même ? Oui, c’est bien à moi-même que je pourrais en vouloir.

Ainsi partit Altynaï Soulaïmanova.

Quelques jours plus tard, rentré à la ville, je reçus à mon grand étonnement une lettre d’elle. Altynaï Soulaïmanova m’annonçait qu’elle resterait à Moscou plus longtemps qu’elle ne l’avait prévu, et elle m’écrivait :

– Bien que j’aie une foule de choses urgentes à faire, j’ai décidé de tout remettre et de vous écrire cette lettre… Si ce que je vous écris vous paraît intéressant, je vous prie instamment de bien réfléchir à la façon dont vous pourrez l’utiliser pour faire connaître à tous ce que je vais vous raconter. Je considère que cela est nécessaire non seulement à nos compatriotes, mais à tous, et surtout aux jeunes. Je suis arrivée à cette conclusion après de longues réflexions. Ceci est ma confession devant les hommes. Je dois accomplir mon devoir. Plus nombreux seront ceux qui apprendront ceci, moins je serai tourmentée par le remords. Ne soyez pas retenu par la crainte de me mettre dans une situation embarrassante. Ne cachez rien…

Pendant plusieurs jours, je demeurai sous l’impression de cette lettre. Finalement, je ne trouvai rien de mieux que de raconter tout au nom

d’Altynaï Soulaïmanova.

***

Cela se passait en 1924. Oui, précisément cette année-là…

À l’endroit où se trouve actuellement notre kolkhoze, il y avait un petit *aïl* pauvre de sédentaires. J’avais à cette époque quatorze ans et je vivais chez le cousin de mon défunt père. J’avais aussi perdu ma mère.

À l’automne, peu après l’époque où les plus fortunés partaient dans les montagnes, il nous arriva un jeune gars inconnu vêtu d’une capote de soldat. Je me souviens de sa capote, parce qu’elle était, on ne sait pourquoi, en drap noir. La venue d’un homme en uniforme fut pour notre *aïl*, accroché au pied des montagnes, loin de toute route, un véritable événement.

On raconta d’abord, qu’à l’armée, il était dans les chefs, c’est pourquoi il allait être le chef de l’*aïl* ; ensuite il s’avéra qu’il n’était pas officier du tout, mais le fils de ce Tachtanbèk qui avait quitté le pays, pour aller au chemin de fer, l’année de la disette ; il y avait de cela bien des années, et on n’avait plus entendu parler de lui. Celui-ci, son fils, Diouïchène, était soi-disant envoyé au village pour y ouvrir une école et instruire les enfants.

À cette époque des mots comme « école », « études », étaient tout nouveaux, et les gens n’y comprenaient pas grand-chose. Les uns crurent à ce que l’on racontait, les autres considérèrent tout cela comme commérages de bonnes femmes ; et il est probable que tous auraient oublié cette histoire d’école, si on ne les avait bientôt convoqués à une assemblée. Mon oncle marmonna longuement :

– Qu’est-ce que c’est encore que cette réunion, il faut sans cesse laisser le travail pour des pacotilles.

Mais il sella tout de même son misérable cheval et se rendit ainsi à la réunion, comme il sied à tout homme qui se respecte. Je le suivis en compagnie des gosses du voisinage.

Quand nous arrivâmes tout haletants sur la colline où se tenaient habituellement les réunions, nous vîmes face aux gens arrivés à pied ou à cheval, le même gars qui parlait, tout pâle dans sa capote noire. Nous n’arrivions pas à distinguer ses paroles et nous allions nous avancer plus près, lorsqu’un vieillard en pelisse déchirée parut se réveiller et lui coupa

précipitamment la parole :

– Écoute, fiston, commença-t-il en bégayant dans sa hâte, autrefois les enfants étaient instruits par le mollah ; quant à ton père, on le connaît, c'est un va-nu-pieds, comme nous. Alors, dis-moi, de grâce, où as-tu pris le temps de devenir un mollah ?

– Je ne suis pas un mollah, vieillard, j'appartiens à la jeunesse communiste, rétorqua vivement Diouïchène. Quant aux enfants, ce ne sont plus les mollahs qui vont les instruire, mais des instituteurs. J'ai étudié à l'armée, et avant cela je m'étais un peu instruit. Voilà le mollah que je suis.

– Bon, ça c'est bien…

– Bravo ! crièrent quelques voix.

– Alors voilà, le Komsomol m'envoie instruire vos enfants. Pour cela, il nous faut un local. Je pense installer une école, avec votre aide, bien sûr, dans cette vieille écurie qui est là-bas sur la colline. Qu'en pensez-vous ?

Les gens se taisaient, comme s'ils se demandaient : où veut-il en venir, cet intrus ? Le silence fut interrompu par Satymkoulle-raisonneur, surnommé ainsi pour son caractère quelque peu batailleur. Cela faisait un bon moment qu'il écoutait les conversations ; accoudé au pommeau de sa selle, il filtrait de temps à autre un jet de salive entre ses dents.

– Attends un peu, mon gars, dit-il en fermant un œil comme s'il voulait viser, tu ferais mieux de nous dire à quoi bon faire une école ?

– Comment, à quoi bon ? se troubla Diouïchène.

– Mais c'est vrai, ça ! reprit quelqu'un dans la foule. Et tous s'agitèrent et se mirent à parler.

– Depuis des siècles nous vivons de notre travail de paysan, c'est la houe qui nous nourrit. Et nos enfants vont vivre de même, qu'ont-ils besoin de s'instruire ? L'instruction est nécessaire aux chefs, nous autres, on est des gens simples. Ne nous bourre pas le crâne.

Les voix s'apaisèrent.

– Est-il possible que vous soyez opposés à l'instruction de vos enfants ? demanda Diouïchène abasourdi, en regardant attentivement les visages de tous ceux qui l'entouraient.

– Et si nous sommes contre, alors quoi, tu emploieras la force ? Ces temps-là sont passés. Nous sommes à présent un peuple libre, on peut vivre comme

on veut.

Le visage de Diouïchène devint blême. Dégrafant d'une main tremblante les crochets de sa capote, il tira de la poche de sa vareuse une feuille de papier pliée en quatre, et l'ayant dépliée en hâte, il la brandit au-dessus de sa tête :

– Alors, vous êtes contre ce papier où il est question de l'instruction de vos enfants, où il y a le cachet du gouvernement soviétique ? Et qui donc vous a donné la terre, l'eau, qui vous a donné la liberté ? Allons, qui est contre les lois du pouvoir soviétique, qui ? Répondez !

Dans sa colère, il cria « Répondez » avec une telle violence, que le mot claqua comme une balle, alla percer la calme douceur de l'automne, puis se heurta aux rochers, tel un bref écho de coup de fusil. Personne ne dit mot. Les gens se taisaient, la tête basse.

– Nous sommes des pauvres, dit Diouïchène, plus doucement, toute notre vie, nous avons été piétinés et humiliés. Nous vivions dans l'obscurité. À présent, le pouvoir soviétique veut que nous voyions la lumière, que nous apprenions à lire et à écrire. Pour cela il faut instruire les enfants…

Diouïchène se tut plein d'espoir. Alors celui qui portait une pelisse déchirée et qui lui avait demandé comment il était devenu mollah murmura d'un ton conciliant :

– Bon, eh bien, enseigne, si tu veux, qu'est-ce que cela peut nous faire… Nous ne sommes pas contre la loi.

– Mais je vous demande de m'aider. Il nous faut remettre en état cette ancienne écurie du bai **(1)** , là-haut ; il faut jeter un pont par-dessus la rivière, il faut du bois pour l'école…

– Attends, mon djiguite, tu es bien dégourdi, interrompit le revêche Satymkoul.

Il cracha, et de nouveau plissa ses yeux comme s'il disait :

– Tu nous claironnes par tout l'*aïl* « Je vais ouvrir une école ! », et à te voir, tu n'as pas de pelisse sur le dos, pas de cheval sous toi, pas la moindre petite parcelle de terre labourée dans les champs, pas la moindre tête de bétail dans ton enclos. Alors comment veux-tu vivre, mon ami ? À moins de voler les troupeaux d'autrui…

– Je m'arrangerai. Je recevrai un salaire…

– Que ne le disais-tu ! Et Satymkoul, très satisfait de lui-même, se redressa sur sa selle avec un air de triomphe. À présent tout est clair. Toi, mon djiguite, arrange toi-même tes propres affaires, et instruis les enfants sur ton salaire. L'administration a assez d'argent. Quant à nous, laisse-nous tranquilles, nous autres, Dieu merci, nous avons assez de nos propres soucis…

Ayant dit cela, Satymkoul fit faire demi-tour à son cheval et rentra chez lui. Les autres se mirent en route à sa suite. Et Diouïchène resta planté là, son papier à la main. Le pauvre homme était complètement désemparé…

J'eus pitié de lui. Je le regardai avec avidité jusqu'à ce que mon oncle passe près de moi et m'interpelle :

– Dis, donc, espèce d'échevelée, qu'est-ce que tu fais ici à bayer aux corneilles, allez, à la maison ! je me précipitai pour rattraper les enfants.

– Voyez-vous ça, eux aussi maintenant s'amènent aux réunions ! …

Le lendemain, lorsque les autres gamines et moi, allâmes chercher l'eau, nous rencontrâmes Diouïchène près de la rivière. Il traversait le gué, vers l'autre rive ; il tenait à la main une pelle, une pioche, une hache et une espèce de vieux seau.

À partir de ce jour-là, chaque matin la silhouette solitaire de Diouïchène sous sa capote noire monta le long du sentier de la colline vers l'écurie abandonnée. Tard le soir, Diouïchène redescendait au village. Nous l'apercevions fréquemment avec un énorme ballot plein d'herbe ou de paille qu'il portait sur le dos. L'apercevant de loin, les hommes se soulevaient sur les étriers et, la main en visière sur les yeux, échangeaient des réflexions étonnées :

– Écoute voir, n'est-ce pas l'instituteur Diouïchène qui porte un ballot ?

– Lui-même.

– Le malheureux. Il semblerait que la vie d'instituteur ne soit pas des plus drôles.

– Et qu'est-ce que tu croyais ? Regarde ce qu'il traîne sur le dos, pas moins qu'un valet de bai.

– Oui, mais si tu l'écoutes, alors c'est différent !

– Ça, c'est parce qu'il a un papier avec un tampon dessus ; toute sa force est là.

Un jour que nous revenions avec des sacs pleins de bouse sèche – nous la ramassions généralement sur les contreforts au-dessus du village – nous fîmes un crochet par l'école, nous avions très envie de voir ce que faisait l'instituteur. La vieille remise en pisé avait été autrefois l'écurie du bai. L'hiver, on y enfermait les juments qui avaient poulainé durant la mauvaise saison. Après l'avènement du pouvoir soviétique, le bai s'en était allé on ne sait où, et l'écurie était restée là, abandonnée. Personne ne venait plus ici, et tout fut envahi par la bardane et les ronces. À présent, les mauvaises herbes, arrachées avec leurs racines, s'entassaient dans un coin, la cour avait été nettoyée. Les murs fissurés et délavés par les pluies étaient rebouchés avec de la glaise ; quant à la porte bancale et desséchée, qui battait constamment sur un seul gond, elle avait été réparée et ajustée.

Quand nous posâmes nos sacs à terre pour souffler un peu, parut Diouïchène, tout maculé de glaise, dans l'encadrement de la porte. Il fut étonné de nous voir, puis nous sourit cordialement en essuyant la sueur de son visage.

– D'où venez-vous, les fillettes ?

Nous étions assises par terre près de nos sacs, et nous nous regardions d'un air confus. Diouïchène comprit que nous nous taisions par timidité, et nous fit un clin d'œil encourageant.

– Vos sacs, ma foi, sont plus grands que vous. C'est bien, mes petites, d'être venues jeter un coup d'œil ici, c'est ici que vous allez apprendre. On peut dire que votre école est prête. Je viens de construire dans un angle quelque chose qui ressemble à un poêle, j'ai même passé un tuyau au-dessus du toit, regardez-le ! Maintenant, il ne reste plus qu'à faire provision de combustible pour cet hiver. Enfin, ça ne fait rien, il y a pas mal de chardon par ici. Par terre, nous étendrons de la paille autant qu'il en faudra et on commencera les cours. Eh bien, avez-vous envie d'apprendre, viendrez-vous à l'école ?

J'étais la plus âgée de toutes, aussi me décidai-je à répondre :

– Si la tante me laisse aller, je viendrai, dis-je.

– Et pourquoi ne te laisserait-elle pas venir, bien sûr qu'elle te permettra. Et comment t'appelles-tu ?

– Altynaï, répondis-je, en cachant avec la main mon genou qui apparaissait par un trou de ma robe.

– Altynaï, c’est un joli nom.

Il sourit d’une façon tellement belle que mon cœur en fut tout réchauffé.

– Alors voilà, Altynaï, tu vas amener à l’école les autres enfants. D’accord ?

– Oui, tonton.

– Appelez-moi maître. Voulez-vous voir l’école ? Entrez, n’ayez pas peur.

– Non, nous partons, nous devons rentrer à la maison, répondîmes-nous toutes confuses.

– Bon, eh bien, sauvez-vous. Vous regarderez plus tard, quand vous viendrez apprendre. Quant à moi, je vais encore une fois chercher du chardon tant qu’il ne fait pas encore nuit.

Ayant pris au passage une corde et une faucille, Diouïchène se dirigea vers le champ. Nous nous levâmes aussi, et après avoir chargé les sacs sur les épaules, nous nous hâtâmes vers le village. Soudain il me passa par la tête une idée étrange.

– Attendez, les filles, criai-je à mes compagnes. Et si on laissait la bouse sèche à l’école ? Ça fera de quoi brûler cet hiver.

– Et nous rentrerons à la maison les mains vides ? Ça alors, c’est malin !

– On n’a qu’à revenir et en ramasser d’autres.

– Ah non ! il se fera tard, et à la maison on va nous attraper.

Et sans plus attendre, les fillettes se dépêchèrent de rentrer.

Jusqu’à présent, je n’arrive pas à comprendre ce qui m’incita, ce jour-là, à prendre une pareille décision. Étais-je vexée parce que mes compagnes n’avaient pas voulu m’écouter, et résolue à ne pas céder ; ou encore était-ce parce que depuis ma plus tendre enfance ma volonté et mes aspirations étaient étouffées par les cris, les reproches et les coups de gens vulgaires, toujours est-il que j’eus soudain envie de remercier, d’une manière ou d’une autre, cet homme, cet inconnu en somme, pour son sourire qui m’avait réchauffé le cœur, pour sa confiance, si petite fût-elle, et pour ses quelques mots gentils. Je sais, j’en suis même convaincue, que mon vrai destin, que toute mon existence, avec ses joies et ses peines, commença précisément ce jour-là, avec ce sac de bouse sèche. Je puis l’affirmer, parce que justement ce jour-là, pour la première fois de toute ma vie, sans me donner le temps de réfléchir, sans craindre une punition, je décidai de faire et je fis ce que

j’estimais nécessaire. Quand mes compagnes se furent éloignées, je revins en courant à l’école de Diouïchène, je vidai mon sac sous la porte et me précipitai vers les ravins et les vallons pour ramasser la bouse.

Sans direction précise, je courais comme si j’avais des forces inutilisées à dépenser, et mon cœur battait dans ma poitrine avec une joie aussi forte que si j’avais accompli un exploit. Et le soleil semblait savoir pourquoi j’étais tellement heureuse. Oui, je suis sûre qu’il savait la raison de ma course légère et libre ; car je venais d’accomplir une toute petite bonne action.

Le soleil était déjà descendu sur les monts, mais, me semblait-il, s’attardait, et ne se couchait pas. Il voulait encore me contempler. Il embellissait mon chemin ; la terre d’automne devenue rêche s’étendait sous mes pieds, colorée de pourpre, de rose et de mauve. De tous côtés les panicules de la sparte desséchée volaient comme des flammèches. Le soleil flamboyait sur les boutons argentés de mon bechmète **(2)** tout bariolé de pièces rapportées. Et je courais toujours, pleine d’allégresse, et par la pensée je m’adressais à la terre, au ciel, au vent : « Regardez-moi ! Regardez-moi, comme je suis fière ! Je vais aller apprendre. Je vais aller à l’école, et avec moi j’amènerai les autres… ! »

Je ne sais si je courus longtemps ainsi, mais soudain je repris mes esprits ; il fallait ramasser de la bouse. Mais comme c’était étrange ! Pendant tout l’été de nombreuses bêtes avaient passé par là, et on trouvait de la bouse à chaque pas ; et à présent, on eût dit que la terre l’avait engloutie. Ou bien, tout simplement, je ne cherchais pas. Je courais d’un endroit à l’autre, et plus je m’éloignais, moins j’en trouvais. Alors naquit en moi la pensée que je n’aurais plus le temps de ramasser tout un sac avant la nuit, et je pris peur. Je me mis à tourner autour du buisson, à me hâter. Je parvins tant bien que mal à en ramasser un demi-sac. Pendant ce temps le soleil couchant s’éteignit, et dans les ravins la nuit tomba vite.

Jamais encore il ne m’était arrivé de rester seule si tard dans les pâturages. Au-dessus des monts déserts et muets s’étendit l’aile sombre de la nuit. Affolée, je jetai mon sac sur les épaules et je me précipitai en courant vers le village. Je me sentais défaillir, peut-être aurais-je crié, pleuré, mais aussi étrange que cela puisse paraître, le sentiment inconscient de ce qu’aurait pu dire l’instituteur, s’il m’avait vue aussi complètement désarmée, me retint. Et je me raidissais, m’interdisant de me retourner, comme si réellement il m’observait.

J’arrivai à la maison hors d’haleine, couverte de sueur et de poussière. Le souffle court, je franchis le seuil. La tante, qui était assise près du feu, se leva et s’approcha de moi, l’air menaçant. C’était une femme méchante et grossière.

– Où es-tu encore allée te perdre ? dit-elle en s’approchant tout près de moi. Je n’eus pas le temps de dire un mot que déjà elle m’avait arraché le sac des mains et l’avait jeté de côté. Et c’est tout ce que tu as ramassé de la journée ?

Mes amies, apparemment, lui avaient déjà tout rapporté.

– Espèce de créature noiraude, qu’est-ce qui t’a attirée vers l’école ? Que n’y es-tu crevée, dans cette école !

La tante me saisit par l’oreille et se mit à me cogner sur la tête.

– Sale orpheline ! Le rejeton d’un loup ne sera jamais un bon chien. Chez les autres, les enfants savent apporter quelque chose à la maison, avec toi, c’est le contraire. Je t’en montrerai, moi, de l’école ! Essaie un peu d’en approcher et je te brise les jambes. Je te ferai souvenir de l’école…

Je me taisais, en m’efforçant simplement de ne pas crier. Seulement plus tard, en surveillant le feu de l’âtre, je pleurais en cachette, sans bruit, en caressant doucement la chatte grise, qui savait toujours quand je pleurais, et qui sautait alors sur mes genoux. Je pleurais non parce que ma tante m’avait battue, j’y étais habituée, mais parce que j’avais compris que pour rien au monde elle ne me laisserait aller à l’école…

Deux jours après, un matin, les chiens de l’*aïl* se mirent à aboyer, puis on entendit parler à voix haute. C’était Diouïchène qui passait de maison en maison et rassemblait les enfants pour les emmener à l’école. En ce temps-là, il n’y avait pas de rues ; nos chaumières grises, presque sans fenêtres, étaient éparpillées en désordre dans tout l’*aïl*, chacun s’étant installé où bon lui semblait. En troupe bruyante, Diouïchène et les enfants passaient d’une maison à l’autre.

La nôtre était tout au bout de l’*aïl*. Ma tante et moi étions en train de piler le millet dans un mortier en bois, tandis que mon oncle déterrait le froment que l’on gardait dans une fosse près de la remise. Il s’apprêtait à porter du grain au marché. Toutes les deux, comme des batteurs, nous frappions à tour de rôle avec de lourds pilons. J’arrivais cependant à jeter des coups d’œil furtifs pour voir si l’instituteur était loin. J’avais peur qu’il ne vienne pas

jusqu’à nous. Je savais bien que ma tante ne me laisserait pas partir à l’école, mais j’avais quand même envie que Diouïchène vienne ici, pour qu’il voie au moins où j’habitais. Dans mon for intérieur je suppliais l’instituteur de ne pas faire demi-tour avant d’arriver ici…

– Bonjour, maîtresse, que Dieu vous aide ! Et si Dieu ne vous aide pas, alors notre troupe vous aidera, voyez combien nous sommes !

Diouïchène salua ma tante avec cette plaisanterie, entouré de ses futurs écoliers.

Elle lui grogna quelque chose en guise de réponse ; quant à l’oncle, il ne leva même pas la tête de son trou.

Cela ne troubla nullement Diouïchène. D’un air affairé, il s’assit sur une auge qui traînait au milieu de la cour, tira un crayon et du papier.

– Aujourd’hui, nous commençons la classe à l’école. Quel âge a votre fille ?

La tante, sans rien répondre, lança avec colère le pilon dans le mortier. De toute évidence, elle n’avait pas l’intention de soutenir la conversation. Tout mon être se recroquevilla. Qu’allait-il arriver maintenant ? Diouïchène me jeta un coup d’œil et sourit. Et comme l’autre fois, je me sentis réchauffée.

– Altynaï, quel âge as-tu ? demanda-t-il.

Je n’osai pas répondre.

– Et pourquoi veux-tu le savoir ? Qu’est-ce que c’est que ce contrôleur ? répondit ma tante avec agacement. Elle n’a que faire des études. Sans parler de ceux qui sont sans feu ni lieu comme elle, même ceux qui ont un père et une mère ne font pas d’études. Tiens, tu as récupéré toute une bande, eh bien, mène-la à l’école. Tu n’as rien à faire ici.

Diouïchène bondit de sa place.

– Pensez à ce que vous dites ! Est-ce sa faute si elle est orpheline ? Y a-t-il une loi qui interdise aux orphelins de faire des études ?

– Moi, je n’ai que faire de tes lois. J’ai mes propres lois, et tu n’as pas de conseils à me donner.

– Nous n’avons pas trente-six lois. Et si cette petite fille vous est inutile, nous, nous avons besoin d’elle, le gouvernement soviétique en a besoin. Et si vous vous dressez contre nous, nous ferons un rapport.

– Mais d’où sort-il celui-là, et qu’est-ce que c’est que ce chef ? Ma tante

posa ses mains sur les hanches avec arrogance. Qui donc d'après toi doit disposer d'elle ? Moi, qui lui donne le boire et le manger, ou bien toi, fils d'un vagabond et vagabond toi-même ?

Qui peut savoir comment tout cela se serait terminé, si à ce moment-là mon oncle, nu jusqu'à la ceinture, ne s'était redressé dans son trou. Il ne pouvait absolument pas supporter que sa femme se mêlât des affaires qui ne la regardaient pas, en oubliant qu'à la maison il y avait un mari, un maître. Il la battait impitoyablement pour cela. Et cette fois encore, il bouillait visiblement de colère.

– Dis donc, femme, commanda-t-il en sortant de son trou, depuis quand es-tu le chef dans cette maison ? Depuis quand prends-tu des décisions ? Moins de bavardages et plus de travail. Et toi, fils de Tachtanbèk, emmène la gamine ; tu peux l'instruire ou la rôtir, à ta guise. Et maintenant débarrasse la cour.

– Alors, comme ça, elle va traîner dans les écoles, et le travail à la maison, alors, et le ménage ? C'est moi qui dois tout faire ? commença à hurler ma tante.

Mais le mari la coupa net.

– C'est dit, c'est tout.

À quelque chose malheur est bon. C'est ainsi qu'il me fut donné d'aller à l'école pour la première fois.

Depuis ce jour, tous les matins, Diouïchène venait nous chercher dans les cours.

Quand nous entrâmes dans l'école pour la première fois, le maître nous installa par terre sur de la paille fraîchement étendue ; à chacun de nous, il donna un cahier, un crayon et une planchette.

– Posez la planchette sur vos genoux, ce sera plus commode pour écrire, nous expliqua-t-il.

Ensuite il nous montra, collé au mur, le portrait d'un homme russe.

– C'est Lénine, dit-il.

À tout jamais je me souvins de ce portrait. Plus tard, je ne sais pourquoi, je ne le revis plus jamais, et pour moi il est resté « le portrait à Diouïchène ». Lénine était représenté en tunique d'uniforme, taillée un peu grand ; ses traits étaient tirés, il n'était pas rasé. Il portait son bras blessé en écharpe ; de

dessous sa casquette rejetée en arrière, on voyait ses yeux attentifs et paisibles. Ce regard doux et chaud paraissait nous dire : « Si vous saviez, enfants, quel avenir merveilleux vous attend ! » Il me semblait, à cette heure tranquille, que réellement il pensait à mon avenir.

Tout porte à croire que Diouïchène avait ce portrait depuis longtemps, imprimé sur un papier très ordinaire. Il était usé aux pliures, les bords en étaient effrangés. Mais à part ce portrait, il n'y avait rien d'autre sur les murs de l'école.

– Mes enfants, je vais vous apprendre à lire et à compter, je vais vous montrer comment écrire les lettres et les chiffres, nous disait Diouïchène. Je vais vous apprendre tout ce que je sais moi-même…

Et vraiment, il nous apprenait tout ce qu'il savait, faisant preuve d'une étonnante patience. S'occupant de chacun de nous en particulier, il nous montrait comment on tient un crayon, puis avec passion il nous expliquait les mots inconnus.

En y songeant à présent, je ne peux m'empêcher de m'émerveiller : comment cet homme à moitié illettré, qui ne savait lire que péniblement et syllabe par syllabe, qui ne disposait d'aucun manuel, fût-ce d'un abécédaire tout simple, comment cet homme avait-il pu être assez téméraire pour entreprendre quelque chose d'aussi immense. Car ce n'était pas une banale entreprise que de vouloir instruire des enfants dont les pères et les aïeuls étaient illettrés depuis sept générations. Diouïchène n'avait, bien sûr, pas la moindre idée de ce qu'était un programme ou une méthode pédagogique, ou plutôt il ne soupçonnait même pas l'existence de quelque chose de ce genre.

Il nous enseignait comme il le pouvait, en suivant son idée, et selon ce qui lui semblait être la meilleure façon, par intuition en somme. Mais je suis absolument certaine que l'enthousiasme désintéressé qui le guida dans cette entreprise ne fut pas vain.

Sans même en avoir conscience, il accomplit un exploit. Oui, c'était bien un exploit ; car devant nous, enfants kirghizes confinés dans leur village, dans cette école – si tant est que l'on puisse appeler école cette masure aux fentes béantes par lesquelles on pouvait apercevoir les sommets enneigés des montagnes – s'entrouvrit soudain un monde tout neuf, inconnu et jamais même soupçonné.

Ce fut à cette époque que nous apprîmes que la ville de Moscou, où vivait Lénine, était beaucoup, beaucoup plus grande qu'Aoulièta et même que

Tachkent, et qu'il existait de grandes, grandes mers, comme la plaine de Talass, et que sur ces mers voguaient des bateaux énormes comme des montagnes. Nous apprîmes que le pétrole que l'on apportait au marché se trouvait dans la terre. Et nous savions déjà alors que, lorsque les hommes deviendraient plus riches, notre école serait transférée dans une grande bâtisse blanche, avec de grandes fenêtres, et que les élèves y seraient assis à des pupitres.

Après avoir tant bien que mal appris l'alphabet, sans encore être capables d'écrire « papa » et « maman », nous traçâmes sur le papier : « Lénine ». Notre vocabulaire politique se composait de mots tels que : « propriétaire », « valet de ferme », « Soviets ». Et Diouïchène nous promit que dans un an nous apprendrions à écrire le mot « révolution ».

En écoutant Diouïchène, nous combattions en pensée avec lui sur le front, contre les blancs. Et il parlait de Lénine avec l'émotion de quelqu'un qui l'avait vu de ses propres yeux. Bien des faits qu'il nous racontait alors faisaient partie, comme je l'ai compris depuis, d'une sorte de légende sur le grand homme qui avait pris naissance dans le peuple ; mais pour nous, élèves de Diouïchène, tout était vérité comme la blancheur même du lait.

Un jour, sans aucune arrière-pensée, nous lui demandâmes :

– Maître, avez-vous serré la main de Lénine ?

Alors notre instituteur hocha la tête d'un air désolé.

– Non, mes enfants, je n'ai jamais vu Lénine. Il soupira d'un air contrit ; il se sentait gêné à notre égard.

À la fin de chaque mois, Diouïchène partait au district pour y régler ses affaires. Il s'y rendait à pied, et revenait au bout de deux ou trois jours.

Ces jours-là, nous ressentions une vraie tristesse. Si j'avais eu un frère, je crois que je n'aurais pas attendu son retour avec autant d'impatience. En cachette, pour ne pas attirer l'attention de ma tante, je me précipitais fréquemment vers les arrière-cours pour scruter longuement le chemin. Quand donc apparaîtrait notre instituteur, avec sa besace sur le dos ? Quand verrais-je enfin son sourire qui me réchauffait le cœur ? Quand entendrais-je ses paroles qui apportaient la science ?

Parmi les élèves de Diouïchène, j'étais la plus âgée. C'est peut-être pour cela que j'étudiais mieux que les autres ; pourtant je crois que ce n'était pas l'unique raison. Chaque parole de notre maître, chaque lettre qu'il nous

montrait, tout pour moi était sacré. Il n'y avait rien pour moi de plus important au monde que d'apprendre tout ce que Diouïchène nous enseignait. Pour garder intact le cahier qu'il m'avait donné, je traçais mes lettres sur le sol avec la pointe de la serpe ; j'écrivais sur les rochers avec du charbon et, à l'aide d'un bâtonnet, dans la neige ou la poussière du chemin. À mes yeux, personne au monde n'était plus instruit ni plus intelligent que Diouïchène.

L'hiver approchait.

Jusqu'aux premières neiges, nous nous rendîmes à l'école en franchissant à gué la petite rivière tout encombrée de cailloux qui courait avec bruit au pied de la colline. Par la suite, cette traversée devint impossible, car l'eau glacée nous paralysait les jambes. Les plus petits surtout souffraient beaucoup et en avaient les larmes aux yeux. Alors, pour leur faire franchir la rivière, Diouïchène les porta. Il en prenait un sur le dos, un autre dans ses bras, et ainsi les uns après les autres, il transbordait tous ses élèves.

En évoquant à présent ces souvenirs, je n'arrive plus à croire que cela se passait ainsi. Cependant en ce temps-là, soit par ignorance, soit par manque de réflexion, les gens se moquaient de Diouïchène. Surtout les plus riches, ceux qui hivernaient dans les montagnes et ne descendaient ici que pour aller au moulin. Plus d'une fois, il leur arriva de nous rattraper près du gué ; ils regardaient alors Diouïchène, les yeux ronds de surprise, et puis continuaient leur route, coiffés de leur bonnet rouge en fourrure de renard, enveloppés dans une riche pelisse de mouton, et montés sur des chevaux sauvages bien nourris. L'un d'entre eux, étouffant de rire, envoyait un coup de genou à son compagnon :

– Vise un peu, il en traîne un sur le dos et un autre dans les bras !

Sur ce, un autre, fouettant son cheval qui s'ébrouait, ajoutait :

– Que la terre m'engloutisse de l'avoir su trop tard, voilà qui j'aurais dû prendre comme seconde femme !

Et ils s'éloignaient en nous éclaboussant d'eau et de boue soulevées par les sabots de leurs montures.

Comme j'avais envie alors de rattraper ces hommes bornés, de saisir la bride de leurs chevaux et de crier à ces trognes hilares : « Je vous défends de parler ainsi de notre maître ! Vous êtes des gens sots et méchants. »

Mais qui aurait prêté attention à la voix d'une pauvre petite fille ? Il ne me restait plus qu'à ravaler les larmes brûlantes de la honte. Quant à Diouïchène,

il semblait ne pas remarquer les paroles blessantes et paraissait même n'avoir rien entendu du tout. Bien souvent, à ces moments-là, il nous disait quelque chose de drôle qui nous faisait rire et oublier le reste.

Quels que fussent ses efforts, Diouïchène ne put se procurer de bois pour construire une passerelle. Un jour, en revenant de l'école et après avoir fait passer les petits, Diouïchène et moi, nous restâmes sur la rive. Nous avions décidé de construire un passage à l'aide de grosses pierres et de mottes de gazon, afin de ne plus nous mouiller les pieds.

En fait, il aurait suffi que les hommes du village s'unissent pour jeter deux ou trois troncs d'arbres à travers la rivière et le pont pour les écoliers aurait été fait. Mais tout était là : les gens, à cause de leur ignorance, n'accordaient aucune valeur à l'instruction. Ils considéraient Diouïchène, dans le meilleur des cas, comme un original qui s'occupait des enfants parce qu'il n'avait rien de mieux à faire. Si le cœur lui en disait de les instruire, c'était bien ; sinon, il n'avait qu'à renvoyer tout ce monde-là à la maison. Quant à eux, ils se déplaçaient à cheval et n'avaient nul besoin d'un pont. Ils auraient pu tout de même se donner la peine de réfléchir un peu et de se demander dans quel dessein cet homme jeune, qui n'était ni plus mauvais ni plus sot qu'un autre, supportait les difficultés et les privations, toujours en butte aux railleries et aux humiliations ; pourquoi il instruisait les enfants avec cet entêtement extraordinaire et cette obstination surhumaine ?

Ce jour-là donc, tandis que nous empilions les pierres au fond de la rivière, la terre était déjà couverte de neige et l'eau était tellement glacée que le froid nous coupait le souffle. Je ne comprends pas comment Diouïchène pouvait le supporter, mais il travaillait pieds nus et sans répit. Quant à moi, je déplaçais avec peine mes pieds sur le fond qui me semblait, à ce moment-là, parsemé de charbons ardents. Et soudain, au beau milieu de la traversée, je fus saisie d'une crampe dans les mollets qui me cassa en deux. Je ne pouvais ni crier ni me redresser, et lentement je m'affaissais dans l'eau. Diouïchène lâcha la pierre qu'il tenait, fit un bond vers moi, me saisit dans ses bras, sortit en courant sur la rive et m'installa sur sa capote. Là il se mit à frictionner mes pieds bleuis et complètement engourdis, puis à réchauffer mes mains glacées en les serrant dans les siennes ou en soufflant dessus.

– Laisse ça, Altynaï, reste ici, réchauffe-toi, répétait Diouïchène. Je me débrouillerai bien tout seul…

Quand enfin le passage fut prêt, Diouïchène enfila ses bottes en me

regardant tout ébouriffée et transie, puis il sourit :

– Eh bien, ma petite aide, tu es réchauffée ? Mets la capote sur tes épaules, comme ça !

Après un silence, il demanda :

– Est-ce toi, Altynaï, qui, l'autre fois, a laissé la bouse sèche à l'école ?

– Oui, répondis-je.

Il sourit d'une façon à peine perceptible, du coin des lèvres, comme s'il se disait à lui-même : « c'est bien ce que je pensais ».

Je me rappelle qu'à cet instant, je sentis le rouge me monter au visage : le maître savait, s'en souvenait. J'étais heureuse, je me sentais au septième ciel, et Diouïchène comprit ma joie.

– Ma petite source limpide, me dit-il en me caressant les cheveux avec tendresse. Tu es très douée pour l'étude. Ah ! si je pouvais seulement t'envoyer dans une grande ville. Tu deviendrais quelqu'un.

Diouïchène marcha brusquement vers la rive.

Je le revois encore devant moi, comme alors, debout près de la rivière caillouteuse au flot bruyant, les mains sur la nuque, son regard lumineux tourné vers les nuages blancs qui couraient, poussés par le vent au-dessus des montagnes.

À quoi pensait-il à cet instant ? Peut-être rêvait-il vraiment de m'envoyer faire des études dans une grande ville ? Et moi, tout en me pelotonnant dans sa capote, je pensais : « S'il pouvait être mon frère ! Si je pouvais lui sauter au cou et le serrer très fort et les yeux fermés lui murmurer les plus beaux mots du monde ! Mon Dieu, faites qu'il soit mon frère ! »

Tous, je crois, nous aimions notre instituteur, pour sa bienveillance, ses pensées pleines de bonté, pour sa foi en notre avenir. Bien qu'encore enfants, je crois que nous étions déjà capables de comprendre. Quel autre sentiment que cet amour pour notre instituteur aurait pu nous obliger à parcourir tous les jours une telle distance, à grimper par les pentes abruptes de la colline, le souffle coupé par le vent, nous enfonçant dans les congères. Nous allions volontairement à l'école, personne ne nous contraignait à le faire. Personne, d'ailleurs, n'aurait eu le cœur de nous obliger à geler dans cette remise glaciale où notre haleine auréolait nos visages, nos mains et nos vêtements d'un voile de givre. La seule liberté que nous nous permettions était de nous chauffer, à tour de rôle, près du poêle pendant que les autres, assis à leur

place, écoutaient Diouïchène.

Une fois, un de ces jours si froids, – c'était, je me souviens, fin janvier – Diouïchène nous rassembla, faisant le tour de toutes les maisons, et comme à l'ordinaire, il nous conduisit à l'école. Il marchait tout silencieux, l'aspect sévère, les sourcils rapprochés en ailes d'aigle, et son visage se détachait tout sombre comme s'il avait été en fer forgé. Jamais encore, nous ne l'avions vu ainsi. En le regardant, nous nous tûmes aussi, sentant qu'il était arrivé quelque chose. D'ordinaire, quand nous rencontrions des congères sur notre route, Diouïchène passait devant pour ouvrir la route, je passais ensuite et les autres suivaient. Cette fois encore, au pied de la colline, la neige s'était accumulée pendant la nuit, et Diouïchène s'engagea le premier. Quelquefois, quand on regarde un homme de dos, on devine tout de suite son état d'âme et tout ce qui se passe en lui. Ce jour-là on pouvait voir que notre maître était accablé de chagrin. Il marchait la tête basse, traînant ses pieds avec peine. J'ai encore devant les yeux la pénible alternance du noir et du blanc : nous montions vers la colline, à la queue leu leu ; Diouïchène courbait son dos dans sa capote noire ; au-dessus de lui, sur l'escarpement, les congères blanches s'arrondissaient en bosses de chameau ; le vent arrachait la neige en rafales ; et plus haut encore, dans le ciel blanc et brouillé, se détachait un nuage noir, solitaire.

Quand nous arrivâmes, Diouïchène n'alluma pas le poêle.

– Levez-vous, nous ordonna-t-il.

Nous nous levâmes.

– Enlevez vos bonnets.

Docilement, nous nous découvrîmes ; lui aussi enleva son calot.

Nous ne comprenions pas où il voulait en venir. Alors il nous dit d'une voix enrouée et qui s'étranglait :

– Lénine est mort. Dans le monde entier, des hommes sont en deuil aujourd'hui. Et vous aussi, demeurez à vos places en un silence absolu. Regardez ici, vers ce portrait, et souvenez-vous de ce jour.

Un grand silence plana dans notre école, comme si elle avait été ensevelie sous une avalanche. On entendait le vent qui s'engouffrait par les fentes. On entendait le crissement des flocons de neige qui tombaient sur la paille.

À l'heure où se tut le bruit continu de la ville, où les usines qui font frémir la terre s'immobilisèrent, où se figea, dans son élan, le grondement des trains,

où le monde entier fut plongé dans le deuil, à cette heure de douleur, nous aussi, toute petite partie du peuple, retenant notre souffle, nous montions notre garde d'honneur avec notre instituteur, ici, dans cette remise glaciale et ignorée de tous que nous appelions notre école, et nous faisions nos adieux à Lénine ; et nous pensions être les plus proches de lui, et le pleurer plus que quiconque.

Et notre Lénine, dans sa tunique d'uniforme, un peu grande, le bras en écharpe, nous regardait toujours de la même manière du haut du mur. Son regard clair et pur continuait à nous dire : « Si, vous saviez, enfants, quel avenir merveilleux vous attend ! »

Et il me semblait réellement qu'en cet instant de silence il pensait à mon avenir.

Puis Diouïchène essuya ses yeux avec sa manche et dit :

– Je pars pour le district aujourd'hui. Je vais m'inscrire au parti. Je serai de retour dans trois jours…

J'ai gardé de ces trois journées d'hiver le souvenir des trois journées les plus terribles qu'il me fut donné de vivre. On aurait cru que les puissantes forces de la nature essayaient de suppléer au départ d'un être remarquable hors de notre planète : le vent déchaîné hurlait interminablement, la neige tournoyait en tempête et l'air gelé sonnait comme de l'airain. Les éléments ne trouvaient plus le repos, ils se convulsaient et s'abattaient en pleurs contre la terre…

Notre *aïl* s'était fait tout petit, replié dans son silence, au pied des montagnes qui profilaient leurs sombres contours indécis à travers de lourdes nuées. Des cheminées battues par la tempête, s'étiraient de minces filets de fumée. Les gens ne sortaient plus de chez eux. De plus, des loups se mirent à courir la région. Très audacieux, ils apparaissaient même de jour sur les chemins ; la nuit, on les entendait fureter autour de l'*aïl* et hurler, jusqu'au matin, leur appel affamé et éperdu.

Je ne savais pourquoi, j'avais peur pour notre instituteur : qu'allait-il lui arriver par des temps pareils, sans pelisse et vêtu seulement de sa capote ? Et le jour où il devait rentrer je perdis complètement la tête. Mon cœur pressentait sans doute quelque malheur. À chaque instant, je sortais en courant, pour regarder au loin dans la steppe enneigée et solitaire : n'apparaîtrait-il pas ? Mais il n'y avait pas âme qui vive.

" Où est-il, notre maître ? Je t'en supplie, ne t'attarde pas, reviens vite. Nous t'attendons, tu entends ! Nous t'attendons ! "

Mais la steppe restait sans écho à mon appel silencieux, et sans savoir pourquoi, je pleurais.

Ma tante fut agacée par mon incessant va-et-vient.

– Vas-tu laisser les portes tranquilles ? Assieds-toi et mets-toi à filer. Tu vas faire geler les enfants. Essaie un peu de sortir encore !

Elle me menaça du doigt et ne me laissa plus sortir.

La nuit tombait et je n'avais pu savoir si le maître était ou non rentré.

En proie à l'incertitude, je ne pouvais plus rester en place. Par moments je me consolais en me disant que Diouïchène devait être déjà à la maison. En fait, jamais encore il ne lui était arrivé de ne pas revenir au jour promis. À d'autres moments, il me semblait qu'il était malade et c'est pourquoi il marchait lentement ; et quand la tempête se lève, alors la nuit, dans la steppe, on perd la route en un rien de temps. La besogne entre mes mains n'avançait guère, mes doigts ne m'obéissaient plus, le fil cassait à chaque instant et cela mettait ma tante en fureur.

– Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Tout te tombe des mains.

Elle enrageait de plus en plus et me jetait des regards par en dessous. Puis sa patience fut à bout :

– Que le diable t'emporte ! Va plutôt rapporter son sac à la vieille Baïkal.

Je faillis bondir de joie : Diouïchène habitait justement chez la vieille Baïkal.

Les deux vieillards, Baïkal et Kartanbaï, étaient des parents éloignés du côté de ma mère. Autrefois, j'allais assez souvent chez eux et il m'arrivait même d'y passer la nuit. Ma tante se souvint-elle de cela ou bien Dieu lui souffla-t-il la chose, toujours est-il qu'en me donnant le sac, elle ajouta :

– Tu m'horripiles, allez, file, et si les vieux te le permettent, couche chez eux. Ouste, disparais au plus vite…

Je me précipitai dehors. Le vent était déchaîné comme un chaman : il s'étranglait, puis se ruait soudain et me lançait au visage des poignées de neige brûlante. Je serrai le sac sous mon bras et me mis à courir vers l'autre bout du village en suivant les traces fraîches de sabots de chevaux. Une pensée lancinante tournait dans ma tête : « Est-il rentré, est-il rentré, notre

instituteur ? »

Quand j’arrivai, il n’était pas là.

Baïkal eut très peur en me voyant, figée sur le seuil, le souffle court.

– Qu’as-tu ? Pourquoi cours-tu ainsi ? Y a-t-il un malheur ?

– Non, ce n’est rien. J’apporte le sac. Je peux rester chez vous ce soir ?

– Reste, ma petite chérie. Ouf, que tu m’as fait peur ! Je ne t’ai pas vue depuis l’automne. Assieds-toi près du feu, chauffe-toi.

– Et toi, la vieille, ajoute un peu de viande dans la marmite, en l’honneur de notre fillette. Et puis Diouïchène ne va pas tarder maintenant, dit Kartanbaï qui était assis près de la fenêtre et raccommodait de vieilles bottes de feutre. Il y a longtemps qu’il devrait être ici, enfin, ça ne fait rien, il a encore le temps d’arriver avant la nuit. Notre petite jument trotte bien quand elle sent la maison.

Insensiblement, à pas feutrés, la nuit approcha des fenêtres. Mon cœur, semblait-il, montait la garde, et défaillait chaque fois que des chiens aboyaient, ou que parvenait un bruit de voix humaines. Diouïchène ne venait toujours pas. Heureusement que Baïkal trompait l’attente en bavardant. Ainsi nous l’attendîmes d’heure en heure. Vers minuit, Kartanbaï se sentit fatigué.

– Allons, la vieille, installe les lits. Il ne viendra pas aujourd’hui. Il se fait tard. Ces chefs ont beaucoup de travail, ils l’ont retenu sans doute. Autrement, il y a longtemps qu’il serait à la maison.

Le vieillard commença à s’installer.

On me prépara un lit dans un coin, derrière le poêle. Mais je ne pouvais pas dormir. Le vieillard n’arrêtait pas de tousser, de se retourner ; il chuchotait ses prières, puis se mit à murmurer avec inquiétude :

– Comment va-t-il faire avec ma petite jument ? Une poignée de paille gratuite, ce n’est pas facile à trouver, quant à l’avoine, même avec de l’argent on ne peut pas en avoir.

Kartanbaï s’endormit bientôt. Alors ce fut le vent qui ne me laissa pas en repos. Il tâtonnait le long du toit, promenait sa main rugueuse sur la corniche, et griffait les vitres. On entendait la neige qui s’écrasait par rafales contre les murs.

Les paroles du vieillard ne m’avaient pas rassurée. Je gardais la certitude que notre instituteur allait rentrer, et je pensais à lui ; je me le représentais en

route, au milieu d'un désert de neige. Je ne sais si j'avais dormi longtemps, mais quelque chose m'obligea soudain à lever la tête de mon oreiller. Un hurlement nasillard sorti des entrailles, courut à la surface de la terre et s'immobilisa quelque part dans les airs. Un loup ! Et pas seul – ils étaient nombreux. Ils s'appelaient les uns les autres de tous côtés, et très vite se rassemblèrent. Leurs gémissements s'unirent en un long hurlement, qui avec le vent, roulait à travers la steppe, s'éloignait par instants, puis se rapprochait à nouveau. À certains moments, ils semblaient être tout près, à l'entrée même de l'*aïl*.

– Ils vont nous amener une tourmente de neige, chuchota la vieille.

Le vieux, silencieux, tendait l'oreille, puis il sauta du lit :

– Non, la vieille ce n'est pas pour rien qu'ils sont là. Ils chassent une proie. Ils l'encerclent, mais qui ? Un homme ? Un cheval ? Entends-tu ? Dieu fasse que ce ne soit pas Diouïchène. Ce jeune sot, il ne prend garde à rien.

Kartanbaï s'agita, cherchant dans l'obscurité sa pelisse.

– De la lumière, de la lumière, la vieille. Plus vite, Seigneur !

Tremblantes de peur, nous bondîmes, mais le temps que Saïkal trouve la lampe, l'allume, le hurlement sauvage des loups s'était d'un coup comme effacé.

– Ils l'ont eu, les maudits, s'écria Kartanbaï.

Saisissant un bâton, il se ruait déjà vers la porte, lorsque les chiens aboyèrent. Quelqu'un passa en courant sous les fenêtres, en faisant crisser ses semelles dans la neige, puis très fort, avec impatience, se mit à tambouriner à la porte.

Un nuage de givre fit irruption dans la pièce. Lorsqu'il se dissipa, nous vîmes Diouïchène. Pâle, essoufflé, il passa le seuil en titubant et s'appuya contre le mur.

– Un fusil, prononça-t-il à grand-peine.

Personne ne sembla le comprendre. Devant mes yeux s'étendit un voile noir, j'entendis seulement les vieillards qui murmuraient des invocations :

– Une brebis noire pour le sacrifice, une brebis blanche pour le sacrifice. Que le saint Baoub-ed-Din te protège. Est-ce bien toi ?

– Un fusil, donnez-moi un fusil, répéta Diouïchène.

– Il n'y a pas de fusil, et pourquoi faire ? Où veux-tu aller ?

Les deux vieillards s’accrochèrent aux bras de Diouïchène.

– Donnez-moi un bâton.

Mais les vieillards se mirent à supplier :

– Non, tu ne sortiras pas, tu n’iras pas tant que nous sommes en vie. Il vaut mieux nous tuer tout de suite.

Je ressentis une étrange faiblesse dans tout le corps et sans rien dire, je me recouchai.

– Je n’ai pas eu le temps d’arriver. Ils m’ont rattrapé juste devant la maison. Diouïchène aspira profondément et lança son sac au loin. Déjà en chemin, la jument était harassée, ensuite il y a eu les loups, elle a galopé jusqu’à l’*aïl* et puis elle s’est écroulée d’un bloc. C’est là qu’ils se sont jetés sur elle.

– Eh bien, tant pis pour la jument, l’essentiel est que tu sois resté en vie. Si, elle n’était pas tombée, ils ne t’auraient pas lâché non plus. Béni soit Baoub-ed-Din, que tout se soit passé ainsi. Maintenant déshabille-toi, assieds-toi près du feu. Donne, que je te tire les bottes. Kartanbaï s’affairait. – Et toi, la vieille, réchauffe ce que tu as là-bas.

Ils s’installèrent près du feu, et Kartanbaï poussa alors un soupir de soulagement.

– Bon, ce qui doit arriver arrive. Mais pourquoi es-tu parti si tard ?

– L’assemblée du comité de district s’est un peu prolongée. Je suis entré au parti.

– Ça, c’est bien. Cependant tu aurais pu partir le lendemain matin. Je pense que personne ne te forçait de prendre la route à coups de crosse ?

– J’avais promis aux enfants de rentrer ce soir, répondit Diouïchène. Demain matin, nous recommençons les cours.

– A-t-on jamais vu un sot pareil ! Kartanbaï se souleva même de sa place et branla la tête avec indignation.

– Non mais, écoute-le, la vieille : il avait soi-disant donné sa parole aux enfants, à ces petits morveux ! Et si les loups t’avaient dévoré ! Mais est-ce que tu réalises un peu ce que tu dis ?

– Il s’agit de mon devoir et de mon travail, grand-père. Parlez-moi plutôt d’autre chose : d’habitude, j’y allais à pied, et pour cette fois-ci, je ne sais ce qui m’a poussé à vous demander votre jument et maintenant, voilà que je l’ai

abandonnée aux loups…

– Il n’est pas question de cela. Elle est perdue, cette vieille rosse, tant pis ! Qu’elle soit offerte en sacrifice pour ta vie, dit Kartanbaï qui se fâchait. De toute ma vie, je n’ai possédé qu'un cheval, je n’en mourrai pas. Si le pouvoir soviétique demeure, j’aurai encore le temps d’en racheter un autre.

– Tu dis vrai, vieillard, approuva Baïkal d’une voix qui tremblait d’émotion… Nous en rachèterons un autre… Tiens, mon fils, mange tant que c’est chaud…

Ils se turent. Au bout d’un moment, tout en fourrageant dans le feu de bouse, Kartanbaï ajouta pensivement :

– Je suis là à te regarder, Diouïchène, tu ne sembles pas sot, et même tu es plutôt un gars intelligent. Et pourtant je ne comprends pas pourquoi tu te donnes tant de peine avec cette école et ces nigauds de gosses ? Ne peux-tu pas faire autre chose ? Va donc plutôt te faire embaucher chez quelqu’un comme berger, tu auras chaud et une bonne nourriture…

– Je comprends, grand-père, que vous me voulez du bien. Mais si ces petits nigauds continuent à dire comme vous : à quoi sert une école, et qu’avons-nous besoin des études, le gouvernement soviétique n’ira pas loin. Et pourtant vous voulez qu’il demeure et qu’il vive. Si je pouvais mieux enseigner aux enfants, je ne rêverais plus à rien d’autre. Tenez, Lénine disait bien…

– Oui, à propos…

Kartanbaï interrompit Diouïchène et après un silence, continua :

– Tu es là tout affligé. Et pourtant tu ne ressusciteras pas Lénine avec tes larmes. Ah ! si une force pareille existait sur terre ! Tu penses peut-être que les autres ne sont pas tristes et pleins de chagrin ? Jette donc un coup d’œil dans ma poitrine : mon cœur se consume en fumée amère. Je ne sais en vérité si cela s’accorde avec ta politique, mais bien que Lénine ait été d’une autre religion que la mienne, je prie pour lui cinq fois par jour. Et à d’autres moments, Diouïchène, je pense que de quelque manière que nous le pleurions c’est en vain. Alors je me suis tenu un raisonnement personnel, à la manière d’autrefois : Lénine est tout entier resté dans le peuple, Diouïchène, et il va passer par les chemins du sang, de père en fils.

– Merci pour vos bonnes paroles, grand-père, merci. C’est juste ce que vous pensez là. Il nous a quittés, mais, notre vie, nous allons la construire en suivant ses enseignements…

En écoutant leur conversation, il me semblait que je revenais lentement à moi, de très loin. D'abord tout ressemblait à un rêve. Un long moment je n'arrivais pas à me convaincre que Diouïchène fût de retour, sain et sauf. Puis, comme un torrent printanier, une joie débordante, irrépressible, déferla dans mon âme délivrée, et suffocant sous ce flot brûlant, je me mis à pleurer à gros sanglots. Jamais, peut-être, personne n'avait encore ressenti une joie pareille. À cet instant, plus rien n'existait pour moi, ni cette chaumière, ni la tempête au dehors, ni la bande de loups qui étaient en train de déchiqueter à l'entrée de l'*aïl* l'unique cheval de Kartanbaï. Plus rien ! Mon cœur, ma pensée, tout mon être étaient pénétrés d'un bonheur exceptionnel, infini comme la lumière. J'enfouis la tête sous les couvertures et serrai les lèvres afin que personne ne m'entendît. Mais Diouïchène demanda :

– Qui pleure, là-bas, derrière le poêle ?

– Mais c'est Altynaï, elle a eu peur ce soir, alors maintenant elle pleure, dit Saïkal.

– Altynaï ? D'où vient-elle ?

Diouïchène se leva précipitamment et se mettant à genoux près du chevet, il posa la main sur mon épaule.

– Qu'as-tu, Altynaï ? Pourquoi pleures-tu ? Je me détournai vers le mur et me mis à pleurer de plus belle.

– Voyons, ma petite fille, de quoi as-tu eu si peur ? Enfin, est-ce qu'on peut pleurer ainsi, tu es grande maintenant. Allons, regarde-moi…

J'entourai Diouïchène de mes bras et, cachant dans son épaule mon visage brûlant inondé de larmes, je continuai à sangloter, sans pouvoir m'arrêter. La joie battait en moi comme une fièvre, et j'étais incapable de la calmer.

– Si ça se trouve, elle n'a plus le cœur à sa place, s'inquiéta Kartanbaï, et il se leva également. Dis, la vieille, arrête-lui ça, chuchote un peu, allons vite…

Et tous soudain s'agitèrent. Saïkal chuchotait des incantations, m'aspergeait le visage, tantôt avec de l'eau froide, tantôt avec de l'eau chaude ; elle m'entourait de vapeur et pleurait avec moi.

Ah ! S'ils avaient su que mon cœur « n'était plus à sa place », à la suite de l'immense joie que je n'avais plus la force, ni, sans doute, le pouvoir d'expliquer.

Tant que je ne fus pas calmée et endormie, Diouïchène resta assis près de moi, et, tout doucement, il caressait de sa main fraîche mon front brûlant.

***

L’hiver se retira dans les montagnes, tandis que le printemps amenait déjà ses hordes bleues. De la plaine dégelée et gorgée d’eau montaient vers les sommets des courants d’air chaud, portant avec eux les senteurs printanières de la terre et l’odeur du lait fraîchement tiré. Les congères se tassèrent, le dégel commença dans les montagnes ; les ruisseaux égrenèrent leur musique puis, jaillissant de leur lit, ils roulèrent en flots tumultueux, bouleversant tout sur leur passage, emplissant de leur fracas les ravins délavés. Ce fut, peut-être, le premier printemps de ma jeunesse. Toujours est-il qu’il me sembla plus beau que les précédents. Du haut de la colline où se tenait notre école, se découvrait à nos yeux un spectacle ravissant. On eût dit que la terre, les bras grands ouverts, dévalait en courant les pentes des montagnes et, sans pouvoir s’arrêter, se précipitait dans les scintillants lointains argentés de la steppe tout enveloppée de lumière et de buée légère. Par-delà les mers et les continents, des lacs minuscules se dégageaient de leurs glaces et prenaient une teinte d’azur ; là-bas, aux confins de la terre, on entendait hennir les chevaux ; là-bas, aux confins de la terre passait un vol de grues qui soutenaient de leurs ailes des nuages blancs. D’où venaient-ils donc ces oiseaux, et où appelaient-ils notre âme de leurs cris si monotones et si sonores ?

Avec la venue du printemps, notre vie devint plus joyeuse. Nous inventions toutes sortes de jeux, éclatant de rire sans raison. Après les cours, depuis l’école jusqu’à l’*aïl*, nous faisions la course, nous interpellant de loin. Cela ne plaisait pas à ma tante, aussi ne laissait-elle passer aucune occasion de m’admonester.

– Qu’as-tu à t’agiter, petite idiote. Ça ne te fait rien de rester vieille fille. Chez les autres, celles de ton âge sont déjà mariées, elles ont accru la maisonnée… et toi… Tu as découvert ce petit jeu d’aller à l’école. Mais attends un peu, je vais te ramener à la raison.

À vrai dire, je ne prenais pas trop au sérieux les menaces de ma tante ; ce n’était pas la première fois qu’elle criait, elle l’avait fait toute sa vie. Mais de dire que j’étais déjà vieille fille, c’était tout à fait injuste. Simplement j’avais beaucoup grandi ce printemps-là.

– Tu es encore une gamine échevelée, plaisantait Diouïchène et de plus, semble-t-il, complètement rousse !

Ses remarques ne me vexaient pas le moins du monde. Bien sûr, pensais-je,

je suis échevelée, mais quand même, pas tout à fait rousse. Mais quand je serai plus grande, quand je serai devenue une jeune fille en âge de me marier, est-ce que je resterai ainsi ? Elle verrait, ma tante, à ce moment-là, comme je suis belle. Diouïchène disait que j'avais des yeux brillants comme des étoiles et le visage ouvert.

Un jour que j'arrivais en courant de l'école, je remarquai dans notre cour deux chevaux étrangers. D'après les selles et le harnachement, leurs propriétaires venaient des montagnes. Il était déjà arrivé qu'ils passent ainsi chez nous en revenant du marché ou en allant au moulin.

Dès le seuil, je fus arrêtée court par le rire, quelque peu forcé, de ma tante : « Dis donc, mon cher neveu, ne sois pas trop regardant, ça ne te ruinera pas. Et quand tu recevras la petite colombe dans tes mains, tu auras une pensée reconnaissante pour moi. Ah ! Ah ! Ah ! » En réponse on entendit des voix qui acquiesçaient en riant, mais lorsque j'apparus sur le pas de la porte, tous se turent brusquement. Près de la nappe étalée sur le tapis de feutre, se tenait, fiché comme une souche, un homme au visage rouge et d'aspect massif. Il jeta vers moi un regard en biais. Son bonnet de renard était penché vers l'avant sur son front en sueur. Après avoir toussoté, il baissa les yeux.

– Ah ! ma petite fille, tu es de retour, entre, ma chérie.

Ma tante m'accueillit avec un rire caressant.

Mon oncle était assis sur un coin du feutre aux côtés d'un autre inconnu. Ils jouaient aux cartes, buvaient de la vodka et mangeaient du bechbarmak **(3)** . Ils étaient ivres et leurs têtes dodelinaient d'une façon bizarre lorsqu'ils abattaient les cartes.

Notre chat gris essaya de se rapprocher de la nappe, mais l'homme au visage rouge lui frappa si violemment la tête avec le bout de ses doigts qu'il poussa un hurlement sauvage, fit un bond de côté et alla se blottir dans un coin. Comme il avait mal ! J'avais envie de me sauver, seulement je ne savais pas comment le faire. Ce fut ma tante qui me délivra.

– Ma petite fille, dit-elle, là-bas dans la marmite il y a de quoi manger, va vite, tant que c'est encore chaud.

Je sortis. L'attitude de ma tante me déplut beaucoup. Je commençai à me tourmenter et demeurai sur mes gardes…

Au bout de deux heures, les visiteurs montèrent en selle et partirent dans les montagnes. Aussitôt après, ma tante se mit à me couvrir d'injures selon

son habitude, et je me sentis soudain délivrée d'un poids. « Donc, si elle était gentille, c'est parce qu'elle avait trop bu », décidai-je.

Peu de temps après, la vieille Saïkal vint nous voir. J'étais dans la cour, mais j'entendis comme elle disait :

– Mais, qu'est-ce qui te prend, grand dieu ? Tu vas faire son malheur !

En s'interrompant l'une l'autre, ma tante et Saïkal se mirent à discuter avec feu, puis la vieille sortit de la maison dans une grande colère. Elle me jeta un regard à la fois furieux et plein de compassion, et s'en alla sans un mot. Je me sentis mal à mon aise. Pourquoi m'avait-elle regardée ainsi, en quoi lui avais-je déplu ?

Le lendemain, à l'école, je remarquai tout de suite que Diouïchène était d'humeur sombre et paraissait préoccupé, bien qu'il s'efforçât de n'en rien laisser paraître. Je notai aussi que, je ne sais pourquoi, il ne regardait pas de mon côté. Après les cours, quand nous fûmes tous sortis de l'école, Diouïchène m'appela :

– Attends, Altynaï.

L'instituteur s'approcha de moi, me regarda fixement dans les yeux et posa sa main sur mon épaule.

– Ne rentre pas à la maison. Tu m'as bien compris, Altynaï ?

Je me sentis défaillir de peur. À ce moment-là seulement je compris réellement ce que ma tante voulait faire.

– J'en prends toute la responsabilité, dit Diouïchène. Tu vas vivre chez nous, en attendant. Et ne t'éloigne pas trop de moi.

Mon visage devait paraître complètement décomposé, car Diouïchène me prit par le menton, et, me regardant dans les yeux, il sourit comme d'habitude.

– Ne crains rien, Altynaï, dit-il et il se mit à rire. Quand je suis là, il ne faut jamais avoir peur. Apprends tes leçons, va à l'école, tout comme avant, et ne pense à rien… Parce que je sais quelle petite peureuse tu fais… à propos, il y a quelque chose que je veux te raconter depuis longtemps. Et, se souvenant de quelque chose de drôle, il se mit à rire : Tu te rappelles, l'autre jour, le grand-père s'était levé très tôt et avait disparu on ne savait où. Et puis je le vois qui amène, devine qui ? Une guérisseuse, la vieille Djaïnakova. Je lui ai demandé « C'est pourquoi ? » Il m'a répondu : « Elle n'a qu'à faire quelques passes pour Altynaï qui a le cœur qui n'est plus à sa place, tellement elle a eu

peur ». Je lui dis alors : « Envoie-la promener, sans quoi vous ne pourrez vous en tirer à pas moins d'une brebis, et nous ne sommes pas tellement riches. On ne peut lui offrir une jument, on l'a donnée aux loups ». Toi, tu dormais encore. Et je l'ai mise dehors. Et puis le grand-père ne m'a plus adressé la parole de toute la semaine, il était vexé : « Tu m'as joué un sale tour, à moi, pauvre vieillard », disait-il. Mais ce sont quand même de braves vieux, d'une rare bonté. Bon, rentrons maintenant, rentrons…

Quels que fussent mes efforts pour ne rien laisser paraître et ne pas chagriner en vain notre instituteur, des pensées pleines d'angoisse ne cessaient de me tourmenter. Ma tante pouvait venir à n'importe quel moment et m'emmener. Après cela, ils pouvaient faire de moi ce qu'ils voulaient sans que personne au village ne puisse les en empêcher. Je ne dormis pas de toute la nuit, m'attendant à un malheur.

Diouïchène, bien sûr, comprenait mes tourments. Pour détourner sans doute mon attention de mes sombres pensées, il apporta le lendemain à l'école deux petits arbres. Après les cours, il me prit par la main et m'amena à l'écart.

– Nous avons un petit travail à faire, Altynaï, m'annonça-t-il avec un sourire énigmatique.

– Voici deux petits peupliers que j'ai apportés à ton intention. Nous allons les planter. Et pendant tout le temps qu'ils grandiront, qu'ils prendront de la force, toi aussi, tu grandiras et tu te transformeras, tu deviendras une femme de grande valeur. Ton âme est bonne et ton intelligence est ouverte et vive. J'ai toujours l'impression que tu deviendras quelqu'un de savant. J'en ai la certitude, tu verras, c'est écrit dans ton destin. Pour l'instant, tu es toute jeune ; comme ces petits peupliers. Allons, viens, Altynaï, nous allons les planter de nos propres mains. Et puisse ton bonheur résider dans l'étude, ma petite étoile scintillante…

Les petits arbres étaient juste aussi hauts que moi, tout jeunes, avec leur tronc couleur d'ardoise. Quand nous les plantâmes non loin de l'école, un vent léger accourut de la vallée, et pour la première fois effleura leur tout jeune feuillage, comme pour lui donner vie. Les petites feuilles frissonnèrent, les peupliers frémirent et se mirent à se balancer…

Diouïchène fit un pas en arrière et rit :

– Regarde comme c'est joli ! Et maintenant nous allons creuser ici une petite rigole, tiens, à partir de cette source. Tu vas voir comme ils deviendront

de beaux peupliers. Ils seront ici sur la colline, tout près l'un de l'autre, comme des frères. On les apercevra de toute part et les bonnes gens auront de la joie à les voir. À cette époque-là, Altynaï, la vie sera différente. Le meilleur est devant nous…

Encore à présent, je ne puis trouver les mots pour exprimer ne serait-ce qu'imparfaitement, combien j'étais touchée par la délicatesse de Diouïchène. Je me tenais simplement devant lui et le regardais. Je le regardais comme si je voyais pour la première fois la beauté lumineuse de son visage, la douceur et la bonté de ses yeux ; je le regardais comme si je ne savais pas encore combien ses mains étaient fortes et habiles au travail, combien son sourire clair et pur réchauffait le cœur. Une onde radieuse courut dans mon âme, une sensation inconnue me venait d'un monde qui n'était encore que mystère.

Par la pensée, je m'élançais vers Diouïchène pour lui dire : " Merci, maître, merci d'être né ainsi… Je veux vous serrer dans mes bras et vous embrasser ! " Je me taisais, toute confuse, et n'osais prononcer ces paroles. Et peut-être aurait-il fallu…

À ce moment-là, nous nous trouvions tout en haut de la colline, sous un ciel radieux, entourés de montagnes que le printemps teintait de vert, chacun perdu dans ses pensées. J'avais complètement oublié la menace qui pesait sur moi. Je ne songeais plus à ce qui m'attendait le lendemain, et je ne me demandais pas non plus pourquoi depuis deux jours ma tante avait cessé de me chercher. Peut-être m'avaient-ils oubliée, peut-être avaient-ils décidé de me laisser en paix ? Mais Diouïchène, lui, y pensait.

– Ne te tourmente pas, Altynaï, nous trouverons une solution, me dit-il quand nous revînmes à l'*aïl*. Après-demain je vais au district. Je parlerai de toi. Peut-être obtiendrai-je qu'on t'envoie étudier à la ville. Veux-tu y aller ?

– Je ferai comme vous le déciderez, maître, répondis-je.

Je n'avais aucune idée de ce qu'était la ville, mais il me suffisait des paroles de Diouïchène, pour rêver aussitôt à l'existence citadine. Parfois, je m'effrayais de tout l'inconnu qui m'attendait dans ces lieux étrangers ; parfois, au contraire, je décidais de partir ; de toute façon, l'image de la ville ne quittait plus mon imagination.

Le lendemain, à l'école, j'étais encore en train de rêver à la même chose : comment et chez qui j'allais vivre à la ville. Si quelqu'un voulait m'accueillir, je pourrais fendre le bois, laver, apporter l'eau, enfin j'étais prête à faire tout ce que l'on m'ordonnerait. Plongée dans mes réflexions tout

au long de la leçon, je sursautai en entendant de l'autre côté des murs délabrés de notre école le martèlement saccadé des sabots de chevaux. Cela vint si brusquement, les chevaux galopaient tellement vite, qu'on aurait dit que d'un instant à l'autre, ils allaient piétiner notre école. Nous dressâmes l'oreille, immobiles.

– Ne soyez pas distraits et continuez votre travail, dit Diouïchène rapidement.

Mais au même instant la porte s'ouvrit brutalement et ma tante parut sur le seuil. Elle se dressait pleine d'une joie méchante, un sourire provoquant sur les lèvres. Diouïchène s'approcha de la porte.

– C'est à quel sujet ?

– Au sujet d'une affaire qui ne te regarde pas. Je vais faire cortège à la fille que je donne à marier. Eh ! toi là-bas, la sans-logis !

Ma tante fit un mouvement dans ma direction, mais Diouïchène lui barra la route.

– Ici, il n'y a que des écolières, et personne encore à marier, dit Diouïchène avec calme et fermeté.

– C'est ce qu'on va voir. Eh ! vous autres, les hommes, attrapez-la, cette chienne, et amenez-la ici.

Ma tante fit un signe à l'un des cavaliers. C'était l'homme à la trogne rouge et au bonnet de renard. Derrière lui, deux autres hommes se hâtèrent de descendre de cheval ; ils tenaient à la main de lourds bâtons.

L'instituteur ne bougea pas.

– Dis donc, espèce de chien bâtard, tu disposes à présent des filles des autres, comme si c'était tes femmes ? Allez ouste !

Et l'homme à la trogne rouge marcha pesamment sur Diouïchène.

– Vous n'avez pas le droit d'entrer ici, c'est une école, dit Diouïchène en se tenant fermement aux montants de la porte.

– Je le disais bien, piailla la tante. Il s'est acoquiné avec elle. Il a séduit la femelle sans rien payer.

– Je me fous de ton école ! rugit l'homme rouge en brandissant son sac en guise de projectile.

Mais Diouïchène le prévint. Il lui envoya un violent coup de pied dans le ventre et l'autre, le souffle coupé, s'écroula. Au même moment les deux

hommes se ruèrent avec leurs bâtons sur l'instituteur. Les enfants en pleurant se précipitèrent vers moi. Sous les coups, la porte vola en éclats. Je courus vers les combattants, traînant les enfants qui s'agrippaient à moi.

– Lâchez l'instituteur ! Ne le frappez pas ! Me voici, prenez-moi ! Ne frappez pas l'instituteur !

Diouïchène se retourna, il était tout en sang, effrayant et au paroxysme de la colère. Il saisit à terre une planche, et tout en la faisant tournoyer il nous cria :

– Sauvez-vous, les enfants, courez à l'*aïl* ! Sauve-toi, Altynaï… il s'étrangla dans un cri.

On lui avait cassé le bras. Le serrant contre sa poitrine, il recula, tandis que les autres, comme des taureaux enragés se mirent à le frapper à tour de bras alors qu'il se trouvait maintenant sans défense.

– Cogne, cogne, cogne sur la tête ! Cogne donc, qu'il en crève !

L'homme rouge et ma tante, complètement déchaînés, se ruèrent sur moi. Ils me jetèrent ma natte en travers du cou et me traînèrent dehors. Je fis un violent effort pour me libérer, et j'entrevis en une fraction de seconde, les enfants, pétrifiés en plein cri, et, près du mur, tout maculé de sang noir, Diouïchène.

– Maître !

Mais Diouïchène ne pouvait plus m'aider. Il se tenait encore debout, vacillant comme un homme ivre, sous les coups des bourreaux ; il essayait de relever sa tête pendante, mais les autres frappaient, frappaient. On me projeta à terre et on me lia les mains. À cet instant, Diouïchène s'écroula.

– Maître !

On me mit un bâillon et je fus jetée en travers d'une selle.

L'homme rouge avait déjà sauté sur son cheval et je me sentis écrasée sous ses bras et sa poitrine. Les deux autres enfourchèrent également leurs chevaux, tandis que la tante courait près de moi et me frappait à la tête.

– Enfin, enfin, mon heure est arrivée ! Tiens, voilà comme je te fais décamper ! Et pour ton instituteur, c'est fini aussi…

Mais ce n'était pas encore fini.

Un cri désespéré parvint jusqu'à nous :

– Altyna-a-aï !

D’un suprême effort je relevai ma tête pendante et je regardai.

Diouïchène courait après nous. Battu presque à mort, tout ensanglanté, il courait en tenant une grosse pierre à la main. Derrière lui, pleurant et criant, courait toute notre classe.

– Arrêtez, bandits, arrêtez ! Lâchez-la, lâchez-la ! Altynaï ! hurlait-il en nous rattrapant.

Mes ravisseurs ralentirent et les deux hommes se mirent à tournoyer à cheval autour de Diouïchène. Pour ne pas être gêné par son bras cassé, il avait saisi sa manche entre les dents, et après avoir visé il lança la pierre, mais manqua son but. Alors les autres l’envoyèrent rouler dans une flaque d’eau, de deux coups de bâton. Ma vue se brouilla, mais j’eus le temps de remarquer encore que les enfants accouraient vers l’instituteur et affolés se penchèrent vers lui.

Je ne me souviens plus comment et où l’on m’amena. Quand je repris mes esprits, j’étais dans une yourte. Par le trou du plafond les premières étoiles jetaient un regard serein que rien ne troublait. On entendait le grondement d’une rivière toute proche et les cris des bergers qui veillaient la nuit sur les troupeaux de moutons. Près du foyer éteint était assise une vieille femme maussade, desséchée comme une souche. Son visage était aussi sombre que le sol. Je tournai la tête de l’autre côté… Oh ! si j’avais pu le tuer du regard !

– Noiraude, relève-la, ordonna l’homme rouge. La femme noire s’approcha de moi et me secoua l’épaule de sa main rêche et noueuse.

– Apprends-lui à obéir, à ta compagne, fais-lui comprendre… Sinon, c’est pareil, ma conversation avec elle sera brève…

Il sortit de la yourte. Quant à la femme noire, elle ne bougea même pas et ne prononça pas une parole. Peut-être était-elle muette ? Ses yeux éteints, pareils à de la cendre froide, avaient un regard immobile. Il existe ainsi des chiens, battus sans cesse depuis qu’ils sont jeunes chiots. Les hommes méchants les frappent sur la tête avec tout ce qui leur tombe sous la main ; alors peu à peu ils s’y habituent. Mais dans leur regard naît un tel abîme sans espoir et sans lumière qu’à le voir on est pris d’angoisse. Je regardais les yeux morts de la femme noire et il me semblait que moi non plus je n’étais plus vivante, que j’étais au fond d’une tombe. J’aurais pu le croire, s’il n’y avait eu le bruit de la rivière. L’eau bondissait et se précipitait avec fracas sur les rapides, elle était libre, elle…

Tante, femme à l'âme noire, sois maudite aujourd'hui et dans les siècles à venir ! Puisses-tu périr étouffée par mes larmes et mon sang ! … Cette nuit-là, à quinze ans, je devins femme… J'étais plus jeune que les enfants de celui qui me violait…

La troisième nuit, je décidai de me sauver coûte que coûte. Dussé-je me perdre en chemin, dussé-je être rattrapée par mes poursuivants, de toute façon, je lutterais jusqu'au dernier souffle, comme l'avait fait mon maître Diouïchène.

Sans bruit, je me faufilai dans le noir jusqu'à la sortie, je tâtai les portes ; elles étaient solidement attachées avec une corde de crin. Il était impossible dans l'obscurité de dénouer les nœuds compliqués et serrés. Alors je tentai de soulever les pans de la yourte pour essayer de me glisser dessous. Mais j'avais beau m'acharner, je n'y arrivais pas : de l'extérieur également la yourte était fixée à terre par des liens solides.

Il ne me restait plus qu'à trouver quelque chose de pointu pour sectionner les cordes des portes. Je me mis à fureter partout mais je ne pus trouver qu'un petit piquet en bois. De désespoir, je me mis à creuser la terre sous la yourte. L'entreprise était évidemment sans espoir, mais je ne m'en rendais même pas compte. Dans ma tête tournait inlassablement une seule et même pensée : m'arracher d'ici ou mourir ; ne plus entendre l'autre, son souffle, son ronflement profond ; ne plus rester ici ; s'il fallait mourir, eh bien, du moins mourir libre, en luttant, mais surtout ne pas se soumettre !

" Tokol " : seconde épouse. Oh combien j'exècre ce terme-là ! Qui donc, à quelle époque sinistre, l'a inventé ? Qu'y a-t-il de plus humiliant que la situation de la seconde femme, esclave de corps et d'âme ? Levez-vous de vos tombes, malheureuses, levez-vous, spectres des femmes perdues, bafouées, privées de dignité humaine ! Levez-vous, martyres, et que tremblent les ténèbres noires de ces temps-là ! C'est moi qui dis cela, moi, la dernière d'entre vous à avoir franchi le seuil d'un pareil destin.

Cette nuit-là, je ne savais pas qu'il me serait possible de prononcer ces mots. Je grattai alors la terre sous la yourte avec fureur et acharnement. Le sol se révéla rocailleux, il ne cédait pas. Je grattais avec mes ongles et me déchirais les doigts jusqu'au sang. Et quand il fut possible enfin de passer la main sous la yourte, le jour était levé. Les chiens aboyèrent.

Dans le voisinage, les gens s'éveillaient. On entendait le sourd piétinement des chevaux qui allaient boire en troupeau à la rivière. Les moutons, mal

réveillés, défilèrent en s'ébrouant. Ensuite quelqu'un s'approcha de la yourte, dénoua les liens extérieurs et se mit à enlever les bandes de feutre. C'était la femme noire toujours silencieuse.

Le campement s'apprêtait donc à changer de place. Je me souvins alors que la veille j'avais saisi des bribes de conversation : le lendemain de bonne heure, on devait quitter ces lieux pour aller camper d'abord du côté du col, sur un nouveau pâturage et ensuite, pour tout l'été, on irait loin dans les montagnes au-delà du défilé. Un poids encore plus lourd pesa sur mon cœur, se sauver de là-bas était cent fois plus difficile.

J'étais assise près du trou que j'avais creusé, je restais là sans même chercher à m'en écarter. Qu'avais-je à cacher, et pourquoi ?

N'importe comment la femme noire avait déjà remarqué que la terre sous la yourte avait été creusée, et elle ne dit rien. Silencieuse, elle continuait à vaquer à ses occupations. En général, elle se comportait comme si rien ne la regardait, on aurait dit que nulle chose au monde ne pouvait la toucher. Elle n'éveilla pas son mari, elle n'osait pas lui demander de l'aider dans ses préparatifs. Il ronflait comme un butor, enfoui sous les couvertures et les pelisses.

Toutes les bandes de feutre furent roulées, la yourte resta nue, et j'étais assise là-dedans comme dans une cage. Je voyais que non loin de là, de l'autre côté de la rivière, des gens chargeaient les bœufs et les chevaux. Ensuite je vis arriver vers eux trois cavaliers qui s'approchèrent, leur demandèrent quelque chose et se dirigèrent de notre côté. D'abord, je crus qu'ils venaient rassembler tout le monde pour se mettre en route, mais en regardant de plus près, je fus frappée de stupeur. C'était Diouïchène, et les deux autres portaient des bonnets de miliciens et des pattes d'épaule rouges à la capote.

Je demeurai plus morte que vive ; je ne pouvais même pas pousser un cri. J'étais transportée de joie ; l'instituteur était en vie ! Mais en même temps un vide profond se fit en moi : j'étais perdue, souillée…

Diouïchène avait la tête bandée et son bras était en écharpe. Il descendit de cheval. D'un coup de pied, il enfonça la porte ; il se précipita dans la yourte, arracha les couvertures de l'homme à la trogne rouge.

– Debout ! cria-t-il d'une voix menaçante.

L'autre leva la tête, se frotta les yeux et s'apprêta à bondir sur Diouïchène,

mais se ratatina aussitôt à la vue des revolvers des miliciens pointés vers lui. Diouïchène le saisit au collet, le secoua et d'un coup sec attira sa tête vers lui.

– Ordure, chuchota-t-il de ses lèvres blanches. Maintenant tu vas en avoir pour ton grade ! En route.

L'autre avança avec soumission, mais Diouïchène le saisit encore aux épaules, et, le regardant droit dans les yeux, il prononça d'une voix entrecoupée :

– Tu t'imagines peut-être que tu l'as écrasée comme un fétu de paille, que tu l'as perdue… Ce n'est pas vrai ; ton temps est révolu, à présent c'est son temps à elle, et toi, c'est fini…

On lui laissa mettre ses bottes, puis on lui lia les mains et il fut hissé sur un cheval. L'un des miliciens prit la bride, l'autre chevaucha derrière. Je montai sur le cheval de Diouïchène. Quant à lui, il marcha près de moi.

Lorsque nous nous mîmes en route, derrière nous retentit un hurlement sauvage, inhumain. C'était la femme noire qui courait vers nous. Comme une folle, elle bondit vers son mari et lui fit tomber son bonnet à coups de pierre.

– Voilà pour mon sang que tu as bu, monstre, criait-elle d'une voix éperdue. Pour mes jours sans lumière, monstre ! Je ne te laisserai pas partir vivant.

Pendant quarante années, sans doute, elle n'avait pas levé la tête. Et à présent, tout ce qui s'était amassé et bouillait dans son cœur crevait à la surface. L'écho de ses cris perçants tournait entre les rochers du défilé. Elle accourait d'un côté puis d'un autre et jetait vers son mari tout recroquevillé de frayeur des poignées de fumier, des pierres, des mottes de glaise, tout ce qui lui tombait sous la main, et continuait à vociférer des malédictions.

– Que l'herbe ne pousse plus là où ton pied se posera ! Que tes os soient abandonnés en pleins champs, que le corbeau t'arrache les yeux ! Disparais de ma vue, pourriture, monstre, pourriture, pourriture, pourriture… cria-t-elle.

Puis elle se tut, et, brusquement, elle se sauva en hurlant. On aurait dit qu'elle fuyait ses cheveux qui se dénouaient dans le vent.

Des voisins accourus lancèrent leurs chevaux à sa poursuite.

Comme après un cauchemar, j'avais des bourdonnements dans la tête. Je chevauchais sans forces, tout accablée. Diouïchène marchait légèrement en avant, en tenant la bride. Il était silencieux, sa tête bandée inclinée très bas.

Un long moment s’écoula avant que nous ne laissions loin derrière nous le défilé maudit. Les miliciens se trouvaient à une grande distance devant nous.

Diouïchène arrêta le cheval et pour la première fois me regarda de ses yeux fatigués.

– Altynaï, je n’ai pas su veiller sur toi, pardonne-moi, dit-il, et il prit ma main et l’approcha de sa joue. Même si toi, tu me pardonnes, moi, jamais je ne me pardonnerai cela…

J’éclatai en sanglots et enfouis mon visage dans la crinière du cheval. Diouïchène se tenait tout près, il passait sans mot dire sa main dans mes cheveux et attendait la fin de mes larmes.

– Calme-toi, Altynaï, marchons, me dit-il enfin. Écoute ce que je vais te dire. Il y a trois jours, j’étais au district. Tu iras faire tes études à la ville. Tu entends ?

Quand nous nous arrêtâmes près de la petite rivière gazouillante et limpide, Diouïchène me dit :

– Descends, Altynaï, et lave-toi. Il sortit de sa poche un morceau de savon. Tiens, Altynaï, et ne fais pas d’économie. Si tu veux, je vais aller plus loin faire paître le cheval, toi, tu vas te déshabiller et te baigner dans la rivière. Et puis, oublie tout ce qui s’est passé, et ne t’en souviens jamais. Baigne-toi, Altynaï, tout ira mieux. N’est-ce pas ?

J’acquiesçai d’un signe de tête. Lorsque Diouïchène se fut éloigné, je me dévêtis et tout doucement je pénétrai dans l’eau. Des cailloux blancs, bleus, verts et rouges me regardèrent du fond de l’eau. Un flot rapide bouillonna en gargouillant autour de mes chevilles. Je puisai l’eau dans le creux de mes mains et m’en aspergeai la poitrine. Des ruisselets frais coururent sur mon corps et, machinalement, je me mis à rire pour la première fois depuis tous ces jours. Comme il faisait bon de rire ! je m’aspergeai encore et encore, puis je m’élançai dans les profondeurs de l’eau. Le courant me rejeta aussitôt vers le banc de sable. Je me relevai et me jetai à nouveau dans le remous et le bouillonnement du courant.

– Eau, emporte toute la saleté et la honte de ces derniers jours ! Fais-moi aussi pure que toi-même, chuchotai-je, et je riais sans trop savoir pourquoi.

Pourquoi les pas des humains ne s’impriment-ils pas à tout jamais dans les lieux si chers au souvenir ? Aujourd’hui, s’il m’était donné de reconnaître ce sentier par lequel nous revenions des montagnes avec Diouïchène, je

m’inclinerais jusqu’à terre et je baiserais les pas du maître. Ce sentier demeure à mes yeux la plus belle de toutes les routes. Que soient bénis ce jour, ce sentier, et l’instant de mon retour où je retrouvai la vie, la confiance en moi, les nouvelles espérances et la lumière. Merci au soleil et à la terre d’alors…

Deux jours plus tard, Diouïchène m’amena à la gare.

Je ne voulais pas rester à l’*aïl* après ce qui s’était passé. Pour moi, une nouvelle existence devait commencer dans un nouveau lieu. Les autres aussi trouvèrent que ma décision était bonne. Saïkal et le grand-père vinrent m’accompagner ; ils s’affairaient, pleuraient comme des enfants, et me mettaient entre les mains des petits sacs et des paquets pour la route. D’autres voisins vinrent me faire leurs adieux, même Satymkoul-le-raisonneur.

– Que Dieu te garde, petite, dit-il, bonne chance. Ne crains rien et suis les préceptes de l’instituteur Diouïchène, et tout ira bien pour toi. À quoi bon en parler, mais enfin nous aussi, nous avons compris certaines choses.

Les élèves de notre classe coururent un bon moment derrière la voiture et agitèrent longuement leurs mains.

Je partais en compagnie de quelques autres écoliers que l’on envoyait également à la maison d’enfants de Tachkent. Une Russe en veste de cuir nous attendait à la gare.

Depuis, que de fois suis-je passée à cette gare dans les montagnes, située à l’ombre des peupliers. Je crois que la moitié de mon cœur est restée là-bas.

Dans la lumière mauve et vacillante de cette soirée de printemps, il y avait quelque chose de triste et de poignant, comme si le crépuscule même comprenait notre séparation. Diouïchène s’efforçait de ne pas montrer combien il souffrait, combien son cœur était lourd ; mais moi, je savais : la même souffrance, comme un nœud brûlant, serrait ma gorge. Diouïchène me regardait droit dans les yeux et ses mains caressaient mes cheveux, mon visage et même les boutons de mon manteau.

– Altynaï, je ne t’aurais jamais laissée t’éloigner de moi, même d’un pas, dit-il. Mais je n’ai pas le droit d’être une entrave pour toi ; tu dois étudier. Moi, tu sais, je ne suis pas très instruit. Pars, ce sera mieux ainsi… Peut-être deviendras-tu une véritable institutrice, alors tu te souviendras de notre école et certainement tout cela te fera rire… Mais ça ne fait rien… ça ne fait rien.

Le défilé dans lequel se trouvait la gare fut assourdi par l’écho grondant de

la locomotive, on aperçut les feux du train. Les gens s'agitèrent.

– Voilà, tu vas partir, maintenant, dit Diouïchène d'une voix qui tremblait, et il me serra la main. Sois heureuse, Altynaï. Et surtout, apprends, apprends…

Je ne pus rien répondre, les larmes m'étouffaient.

– Ne pleure pas, Altynaï, dit Diouïchène en m'essuyant les yeux. Et brusquement il se souvint : ces petits peupliers, que nous avons plantés ensemble, je vais moi-même en prendre soin. Et quand tu reviendras, que tu seras quelqu'un, tu verras comme ils seront beaux.

À ce moment, le train arriva. Les wagons s'arrêtèrent avec force bruits et grincements.

– Disons-nous adieu.

Diouïchène me serra très fort dans ses bras et me baisa le front.

– Bonne santé, bon voyage, adieu, ma très chère, n'aie pas peur, marche hardiment.

Je sautai sur le marchepied et jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Jamais je n'oublierai Diouïchène à cet instant, avec son bras en écharpe ; il me regardait, les yeux embués, puis il fit un mouvement en avant comme s'il voulait me toucher, mais à cet instant le train s'ébranla.

– Adieu, Altynaï ! Adieu, ma petite étoile, me cria-t-il.

– Adieu, maître, adieu, mon maître bien-aimé !

Diouïchène courut à côté du wagon, puis perdit du terrain, alors d'un coup il se jeta en avant et cria :

– Alty-na-a-ï !

Il cria comme s'il avait oublié de me dire quelque chose de très important, comme s'il venait tout juste de s'en souvenir, tout en sachant que c'était trop tard.

Et encore maintenant, j'entends ce cri, venu de son cœur, du tréfonds de son être.

Le train dépassa le tunnel, déboucha sur une ligne droite et prenant de la vitesse, il m'emporta à travers la steppe kazakhe vers une nouvelle existence…

Adieu, mon maître, adieu, ma première école, adieu, mon enfance, adieu, mon premier et secret amour…

Oui, je fis mes études dans la grande ville dont rêvait Diouïchène, dans les grandes écoles aux grandes fenêtres dont il nous avait parlé. Puis je terminai la faculté ouvrière et on m'envoya à Moscou, à l'Institut du marxisme-léninisme.

J'eus à vaincre bien des difficultés durant ces longues années d'études. Que de fois j'ai désespéré : il me semblait que je n'arriverais jamais à acquérir la moindre des connaissances. Mais à chacun de ces moments difficiles, je me retrouvais en pensée devant mon maître et je n'osais pas reculer. Tout ce que les autres apprenaient sans peine, je l'assimilais au prix des plus grands efforts. Car j'avais dû reprendre tout, depuis l'alphabet.

Quand j'étais à la faculté ouvrière, j'écrivis à mon instituteur pour lui avouer que je l'aimais et l'attendais. Il ne me répondit pas. Notre correspondance en resta là. Je pense qu'il nous imposa ce renoncement à moi et à lui-même, parce qu'il ne voulait pas être une entrave à mes études. Peut-être avait-il raison… Peut-être y avait-il d'autres motifs ? Que de souffrances, que de pensées marquèrent cette époque…

Je soutins ma thèse à Moscou. C'était pour moi une grande et sérieuse victoire. Pendant toutes ces années, je n'avais pas pu venir au village. Et puis la guerre éclata. À la fin de l'automne, évacuée de Moscou à Frounzé, je descendis à cette même gare où m'avait accompagnée mon maître. La chance me sourit, car je trouvai tout de suite une voiture qui allait au sovkhoze en passant par notre village.

Ma terre natale. Aux heures pénibles de la guerre, il m'a été donné de te revoir ! Combien je me réjouissais en contemplant le paysage transformé ; de nouveaux villages étaient nés, bien des champs avaient été labourés, on avait construit de nouvelles routes, des ponts. Mais la guerre assombrit ces retrouvailles.

En approchant, je me sentis émue. De loin, je regardais les rues nouvelles et inconnues, les nouvelles maisons avec leur jardin. Puis je jetai un coup d'œil vers la colline où se trouvait jadis notre école, et j'eus le souffle coupé. Là-haut, tout près l'un de l'autre, se dressaient deux grands peupliers. Ils se balançaient au vent. Et pour la première fois je nommai par son nom l'homme que toute ma vie j'avais appelé « maître ».

– Diouïchène, murmurai-je, merci, Diouïchène, de tout ce que tu as fait pour moi ! Tu n'as donc pas oublié, tu pensais à moi… comme cela te ressemble ! …

En voyant les larmes couler sur mon visage, mon jeune conducteur s'alarma :

– Qu'avez-vous ?

– Rien, comme ça. Connais-tu quelqu'un dans ce kolkhoze ?

– Bien sûr. Tout le monde se connaît ici.

– Et Diouïchène, tu sais, celui qui était instituteur ?

– Diouïchène ? Mais il est aux armées. C'est même moi qui l'ai conduit dans cette voiture au bureau militaire.

À l'entrée du village, je demandai au jeune gars d'arrêter et je descendis. Je me mis à réfléchir. Faire le tour des maisons, à une époque aussi bouleversée, chercher des amis, demander si l'on me reconnaissait, m'annonçant comme une compatriote, non, je n'osai le faire. Quant à Diouïchène, il était parti au front. De plus, je m'étais juré de ne jamais mettre les pieds là où habitaient ma tante et mon oncle. On peut beaucoup pardonner aux gens, mais je pense que nul ne pardonnera jamais un acte pareil. Je ne voulais même pas qu'ils sachent que j'étais venue à l'*aïl*. Je quittai la route et me dirigeai vers les peupliers sur la colline.

Peupliers, mes peupliers, que d'eau s'était écoulée depuis le jour où vous étiez de tout petits arbrisseaux au tronc bleuté ! Bonjour, mes chers amis, bonjour, mon frère et ma sœur ! Je m'incline bien bas devant vous et je vous salue.

Tous les rêves, toutes les prédictions de l'homme qui vous avait plantés et soignés, tout s'est réalisé.

Pourquoi donc bruissez-vous si tristement, de quoi vous affligez-vous ? Vous plaignez-vous de l'approche de l'hiver, des vents froids qui vont arracher votre feuillage ? Ou bien la souffrance et l'affliction des hommes coulent-elles dans vos troncs ?

Oui, il y aura encore l'hiver, et les froids viendront, et les tempêtes terribles, mais le printemps viendra aussi.

Je demeurai là longtemps, prêtant l'oreille au murmure du feuillage d'automne. Quelqu'un avait nettoyé récemment la rigole au pied des arbres, et la terre gardait encore les traces fraîches et profondes de la bêche. L'eau s'était reposée, et toute claire, dans la rigole bien remplie, elle frissonnait à peine ; à sa surface flottaient les feuilles jaunies des peupliers.

Depuis la colline, j’apercevais le toit peint de la nouvelle école. Quant à la nôtre, il n’en restait plus la moindre trace.

Je descendis vers la route et là, je rencontrai une charrette qui m’amena à la gare.

Il y eut la guerre, puis un jour vint la victoire. Que de joies amères elle apporta aux gens ! Les enfants couraient à l’école avec les musettes militaires de leur père ; le travail fut repris par des bras d’hommes ; les veuves pleurèrent toutes leurs larmes, et puis en silence, elles s’inclinèrent devant leur destin ; d’autres attendaient toujours leurs proches, car tous ne rentrèrent pas en même temps à leur foyer.

Moi non plus, je ne savais pas ce qu’était devenu Diouïchène. Les compatriotes qui venaient à la ville disaient qu’il était porté disparu ; un papier l’avait annoncé au soviet du village.

– Peut-être a-t-il péri, disaient-ils, le temps passe et on n’a toujours aucune nouvelle de lui.

" Donc, il ne reviendra plus, mon maître, pensais-je fréquemment. Il ne nous a pas été donné de nous rencontrer depuis ce jour de nos adieux à la gare… "

Me replongeant parfois dans tous ces souvenirs, je m’aperçois que je ne m’étais pas bien rendu compte de toute la souffrance accumulée dans mon cœur.

En 1946, à la fin de l’automne, je me rendis à l’université de Tomsk, en mission d’études. Je traversais la Sibérie pour la première fois. Elle était austère et triste à l’entrée de l’hiver. Pareilles à un mur sombre, les forêts centenaires défilaient derrière la fenêtre du compartiment. Entre les arbres apparaissaient les toits foncés des villages avec la petite fumée blanche des cheminées. La première neige couvrait les champs glacés, et au-dessus tournoyaient des corbeaux tout hérissés. Le ciel s’assombrissait de plus en plus.

Mais la gaîté régnait dans notre train. Mon voisin, un ancien du front, un mutilé avec ses deux béquilles, nous amusait par des récits drôles et des anecdotes de la vie militaire. Je m’émerveillais de ses inventions inépuisables qui, derrière une apparente simplicité et un rire presque innocent, laissaient percer une vérité profonde. Il nous était très sympathique. Après Novosibirsk, notre train s’arrêta un instant à je ne sais plus quel petit embranchement. Je

me tenais près de la fenêtre et regardais au dehors tout en riant de la dernière plaisanterie de mon voisin.

Le train s'ébranla et prit de la vitesse. Derrière la fenêtre, glissa la maisonnette solitaire du garde-barrière ; soudain au niveau de l'aiguillage, je m'éloignai de la fenêtre, puis, de nouveau, me collai à la vitre. C'était lui, Diouïchène ! Il se tenait près de la guérite, le drapeau à la main. Je ne sais ce qui me prit.

– Arrêtez ! hurlai-je à travers tout le wagon et je m'élançai vers la sortie, sans trop savoir ce qu'il fallait faire. J'aperçus alors la poignée du frein et je tirai dessus de toutes mes forces.

Les wagons s'entrechoquèrent, le train freina brusquement et, aussi brusquement, fit marche arrière. Des objets tombèrent avec fracas des filets ; il y eut un bruit de vaisselle ; des femmes et des enfants se mirent à crier. Quelqu'un hurla d'une voix inhumaine :

– Un homme sous le train !

Quant à moi, j'étais déjà sur le marchepied, je sautai sans même voir le sol sous mes pieds, et, toujours sans rien voir, sans rien comprendre, je courus vers le poste d'aiguillage, vers Diouïchène. Derrière moi retentirent les coups de sifflet des contrôleurs. Des voyageurs sautaient des wagons et se précipitaient à ma suite. Je courus d'un seul trait le long du train, et Diouïchène s'élançait déjà à ma rencontre.

– Diouïchène, mon maître ! criai-je en me jetant vers lui.

L'aiguilleur s'arrêta, me regardant sans comprendre. C'était lui, Diouïchène, avec son visage, ses yeux, sauf les moustaches, qu'autrefois il ne portait pas, et il avait légèrement vieilli.

– Qu'avez-vous, amie, qu'avez-vous ? me demanda-t-il avec compassion en langue kazakhe. C'est une erreur sans doute, je suis l'aiguilleur Djankazine, et mon prénom est Béinéou.

– Béinéou ?

Je ne sais plus comment je parvins à serrer les lèvres pour ne pas crier de chagrin, de douleur, de honte. Qu'avais-je fait ? Je me cachai le visage dans les mains et baissai la tête. Pourquoi la terre ne s'ouvrait-elle pas sous mes pieds ? J'aurais dû m'excuser auprès de l'aiguilleur, demander pardon à tous ces gens, et je me tenais muette et immobile comme une pierre. La foule des passagers accourus se taisait aussi. Je m'attendais à ce que d'un instant à

l’autre ils se mettent à crier, à m’injurier. Mais tous se taisaient. Au milieu de ce silence sinistre une femme se mit à sangloter.

– Pauvre malheureuse, c’est son mari ou son frère qu’elle a cru reconnaître, et ce n’était pas vrai, elle s’est trompée.

Les gens bougèrent.

– A-t-on idée de se ressembler ainsi, dit une voix de basse.

– Il y a de ces choses… avec tout ce qu’on a vécu pendant la guerre, répondit une femme d’une voix entrecoupée.

L’aiguilleur m’écarta les mains du visage et dit :

– Venez, je vais vous conduire à votre wagon, il fait froid.

Il me prit sous le bras. De l’autre côté je fus soutenue par un officier.

– Venez, citoyenne, nous vous comprenons, me dit-il.

Les gens s’écartèrent, et on me conduisit comme à un enterrement. Nous marchions lentement en tête, et derrière nous venaient tous les autres. Les voyageurs que nous rencontrions, venaient grossir le reste de la foule. Quelqu’un me jeta un châle de laine sur les épaules. Mon voisin de compartiment clopinait à côté sur ses béquilles. Par moments, il me devançait un peu et me regardait. Cet homme joyeux, bavard, bon et courageux, marchait la tête découverte et je crois bien qu’il pleurait. Moi aussi je pleurais. Et pendant cette marche le long du train, dans le sifflement et le grondement du vent à travers les fils télégraphiques, il me semblait entendre les accords d’une marche funèbre. « Non, je ne le reverrai jamais plus. »

Près du wagon, nous fûmes arrêtés par le chef de train. Il criait je ne savais quoi et me menaçait du doigt, en parlant de poursuites juridiques et d’amende. Je ne répondais rien. Tout m’était indifférent. Il me mit entre les mains le procès-verbal et exigea que je signe, mais je n’avais même pas la force de tenir le crayon.

Alors mon voisin de compartiment lui arracha son papier et marcha vers lui avec ses béquilles, il lui jeta en pleine figure :

– Laisse-la tranquille ! Je signerai, moi, c’est moi qui ai tiré le frein, c’est moi le responsable… !

Ayant pris du retard, le train se hâtait à travers la terre sibérienne, terre russe depuis des siècles. Dans la nuit, la guitare de mon voisin jouait tristement. J’emportais dans mon cœur, comme une chanson affligée des

veuves russes, le triste écho de ma rencontre avec la guerre à peine achevée.

Les années passaient. Les jours d'autrefois s'estompaient ; j'étais sollicitée sans cesse par l'avenir, avec ses grands et ses petits tracas. Je me mariai tard. J'ai rencontré un bon compagnon. Nous avons des enfants, une famille ; nous vivons en bonne amitié. Maintenant, je suis docteur en philosophie. Je dois souvent voyager. Je me suis rendue dans de nombreux pays. Mais jamais, je ne suis revenue à l'*aïl*. Des raisons, bien sûr, il y en a beaucoup, mais je n'ai pas l'intention de me justifier. C'est mal et impardonnable d'avoir rompu toutes relations avec mes compatriotes. Mais ma vie s'est faite ainsi. Certes, je n'ai pas oublié ce qui fut, je ne peux pas l'oublier, mais d'une certaine façon, je m'en suis éloignée.

Il existe ainsi des sources dans les montagnes. Un jour on trouve une nouvelle route et le sentier qui menait vers elle est oublié. Les voyageurs l'empruntent de plus en plus rarement pour y aller boire, et peu à peu, la source est envahie par la menthe et la mûre sauvage. On passe près d'elle sans l'apercevoir. Et puis, incidemment, quelqu'un s'en souvient un jour de grande chaleur, quitte la route pour aller vers elle et s'y désaltérer. L'homme vient chercher l'endroit caché, écarte les fourrés et s'exclame doucement. L'eau fraîche que depuis longtemps nul n'a troublée l'émerveille par sa quiétude et sa profondeur. Il voit dans la source le reflet de sa propre image, du soleil, du ciel, des montagnes… Et cet homme pense alors que c'est péché que de ne pas connaître un pareil endroit, qu'il faut en parler aux camarades. Il pense ainsi et puis il oublie jusqu'à une prochaine fois.

Eh bien, dans la vie il en est parfois de même. Peut-être faut-il qu'il en soit ainsi.

Je me suis souvenue de ces sources récemment, après mon séjour au village.

Très certainement, vous vous êtes demandé pour quelle raison je quittai si brusquement Kourkouréou ? N'aurait-il pas fallu, là-bas, raconter tout ce que je viens de vous écrire ? Non. J'étais si bouleversée, j'avais tellement honte, honte de moi que je décidai de partir sur l'heure. Je compris qu'il me serait impossible de rencontrer Diouïchène, que je ne pourrais le regarder en face. II me fallait retrouver mes esprits, rassembler mes idées, et je pensais, chemin faisant, à tout ce que j'aurais voulu dire non seulement à mes compatriotes, mais aussi à beaucoup d'autres.

Je me sentais également coupable parce que ce n'était pas moi qui aurais

dû être l'objet de toutes les attentions, ce n'était pas moi qui aurais dû occuper la place d'honneur lors de l'inauguration de la nouvelle école. Ce droit revenait à notre premier maître, au premier communiste de notre *aïl*, en un mot, au vieux Diouïchène. Et ce fut le contraire qui se produisit. Nous étions confortablement installés dans la salle des fêtes, tandis que cet homme incomparable se dépêchait de distribuer son courrier. Il se hâtait pour apporter à temps les télégrammes de félicitations des anciens.

Et ce n'est pas là un cas unique. J'ai déjà eu l'occasion de m'en rendre compte. C'est pourquoi je veux poser cette question : à quel moment avons-nous perdu la faculté de respecter comme il se doit un homme tout simple, comme savait le faire Lénine ? … Grâce à Dieu, nous parlons maintenant de ces choses sans hypocrisie ni faux-fuyant. C'est bien que là encore, nous nous soyons rapprochés de Lénine.

Les jeunes ne savent pas quel maître était Diouïchène en son temps. Et parmi les aînés, beaucoup ne sont plus. Bien des élèves de Diouïchène ont péri à la guerre ; c'étaient de vrais combattants soviétiques. Je me devais de faire connaître aux jeunes notre maître Diouïchène. N'importe qui à ma place aurait dû le faire. Mais moi, je ne venais plus à l'*aïl*, je ne savais plus rien de Diouïchène, et avec le temps son image est devenue pour moi comme une relique très chère, gardée dans le silence d'un musée.

J'irai voir mon maître et je lui rendrai compte de ma vie. Je lui demanderai son pardon.

À mon retour de Moscou, je veux aller à Kourkouréou et proposer que l'on donne au nouvel internat le nom d'École Diouïchène. Mais oui, le nom de cet humble kolkhozien, maintenant facteur. J'espère qu'en tant que compatriote vous appuierez ma demande. Je vous le demande instamment.

À Moscou, il est en ce moment deux heures du matin. Je suis sur le balcon de l'hôtel, je regarde la multitude de lumières de la ville, et je me mets à imaginer mon arrivée prochaine à l'*aïl*, ma rencontre avec le Maître, et mes baisers dans sa barbe blanche.

***

J'ouvre en grand la fenêtre. Un torrent d'air frais emplit la pièce. Dans la pénombre bleutée qui pâlit, je regarde attentivement les ébauches et les croquis du tableau auquel je travaille. Il y en a un certain nombre, car bien

des fois j’ai tout recommencé. Mais il est trop tôt encore pour porter un jugement sur l’ensemble du tableau… Je n’ai pas encore trouvé l’essentiel. Je vais et je viens dans le silence qui précède l’aurore, et je ne cesse de penser. Il en est chaque fois ainsi. Et chaque fois, j’arrive à la certitude que mon tableau n’est encore qu’une esquisse.

Et pourtant, j’ai envie de parler avec vous de ce que je n’ai pas encore peint. J’ai envie de vous demander conseil. Sans doute avez-vous deviné que ce tableau sera dédié au premier instituteur de notre *aïl*, à notre premier communiste : le vieux Diouïchène.

Mais je n’arrive pas encore à bien savoir si je parviendrai à exprimer avec ma palette tout ce que cette vie comporte de diversité, avec ses luttes, ses destins contraires et ses passions. Comment faire pour ne pas renverser cette coupe pleine, pour l’apporter intacte jusqu’à vous, mes contemporains. Comment faire pour que mon dessein ne se contente pas de parvenir jusqu’à vous, mais devienne notre œuvre commune ?

Je ne peux pas ne pas peindre ce tableau. Et cependant que de pensées et d’angoisses me tourmentent ! Parfois, il me semble que je n’arriverai à rien de bien ; alors je me demande pourquoi le destin a voulu me mettre un pinceau entre les doigts ? À quoi bon, cette vie de martyr ? À d’autres moments, au contraire, je me sens assez puissant pour déplacer des montagnes ! Alors je me dis : il faut regarder, observer, choisir. Je pourrais peindre les peupliers de Diouïchène et d’Altynaï, ces mêmes peupliers qui, dans mon enfance, m’apportèrent tant d’instants de bonheur, alors que je ne connaissais pas encore leur histoire. Je pourrais peindre un gamin bien bronzé et pieds nus, grimpé tout là-haut ; il se tient perché sur une des branches du peuplier et il parcourt d’un regard ébloui les lointains inconnus.

Ou bien encore, je pourrais peindre un tableau que j’intitulerais : « Le premier Maître ». Il représenterait Diouïchène portant dans ses bras les tout-petits, pour leur faire traverser la rivière, cependant que ricanent des hommes obtus, en bonnet de renard rouge, montés sur des chevaux bien nourris…

Ou bien encore, je pourrais peindre le moment où l’instituteur accompagne Altynaï partant pour la ville. Vous souvenez-vous comme il a crié son nom une dernière fois ? Peindre un tel tableau, afin qu’il résonne dans le cœur de tout homme, comme le cri de Diouïchène qu’Altynaï entend encore.

Voilà ce que je pense. Et je me dis encore beaucoup de choses ; mais on ne réussit pas tout. À cette minute je ne sais pas encore quel tableau je vais

peindre. Mais ce que je sais avec certitude, c’est que je vais chercher.

***

---

1 Gros propriétaire foncier (N.d.T.)

2 Vêtement de dessus chez les montagnards (N.d.T.)

3 Sorte de couscous kirghize (N.d.T.)

Sommaire

1. MON PETIT PEUPLIER
    1. En guise de prologue
    2. Récit du routier...
    3. Récit du chef-cantonnier
    4. En guise d’épilogue
2. L’ŒIL DE CHAMEAU
    1. - I -
    2. - II -
    3. - III -
    4. - IV -
    5. - V -
3. LE PREMIER MAÎTRE

Dépôt légal : septembre 2017 N° imprimeur : 091758895 Imprimé en France par Présence Graphique - 37 Monts.